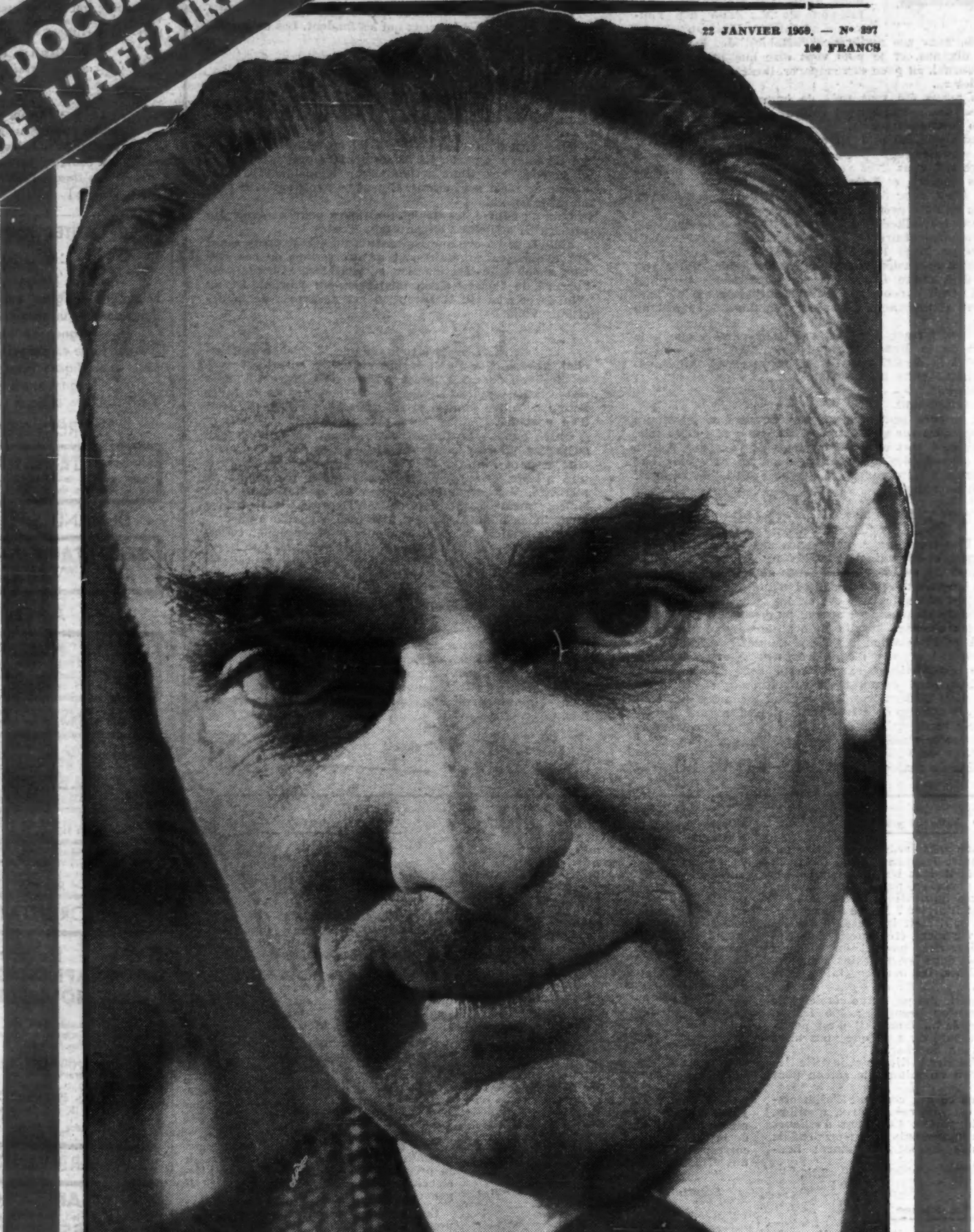
L'EXPRESS

22 JANVIER 1959. — N° 397
100 FRANCS

LE DOCUMENT SECRET DE L'AFFAIRE LACAZE



(Charpentier.)

M. PIERRE GUILLAUMAT (*Voir pages 6 et 7.*)

« Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied, et cueillent le fruit. »

(Montesquieu. « Les Lettres persanes. »)

La lettre de « L'Express »

C'EST amusant, la bagarre. Un peu fatigant, quelquefois.

Alors, lorsque, la semaine dernière un homme bien informé nous a dit : « Attention... Méfiez-vous de X... (l'un des nouveaux ministres). C'est un sournois, sous ses apparences affables. Je le connais depuis dix ans, et je puis vous dire que pour détruire votre journal, ou pour s'en emparer, il est décidé à mettre le paquet »...

Nous avons été tout près de hausser les épaules et de penser que ces messieurs doivent avoir, tout de même, de plus pressants soucis.

Et puis que faire ? Prendre garde, mais à quoi ?

« Je vous engage, poursuivit notre interlocuteur, à relire ce que vous avez vous-même écrit sur les moyens de vous éliminer, et à ouvrir l'œil ».

Bon. C'est donc l'œil ouvert que nous avons lu lundi, dans un bulletin professionnel, ce qui suit :

« Dans les milieux gouvernementaux, on indique une façon supplémentaire de nuire à « L'Express » que n'avait pas prévue Mme Françoise Giroud : le transfert de majorité à l'occasion d'une augmentation de capital. Ce serait déjà chose faite et le principal actionnaire du journal serait devenu M. Blanchet-Bleustein qui ne partage pas actuellement les mêmes opinions à l'égard du régime ».

Sous des formes diverses, précisant parfois que « le contrôle de la ligne politique de « L'Express » avait échappé à la direction », divers organes ont simultanément diffusé cette information.

Intéressant.

Très intéressant.

Et il ne sera peut-être pas indifférent à nos lecteurs de comprendre sur quel terrain l'attaque a été, cette fois, déclenchée. A tort ou à raison, nous croyons que, contre d'aussi redoutables adversaires, nous ne disposons que d'une arme : faire savoir, à chaque épisode du combat, où nous en sommes.

« L'EXPRESS » est une Société Anonyme. Une trentaine de personnes ont fourni le capital du journal, et se partagent les actions de cette société.

Depuis 1955, aucun appel de fonds ne leur a été adressé, aucune augmentation de capital n'a été nécessaire. La gestion de notre journal est saine.

Les saisies successives auraient pu cependant nous épuiser si les récentes manifestations de solidarité de nos lecteurs et l'expansion régulière de notre diffusion ne nous avaient permis d'équilibrer nos dépenses et nos recettes. Solidarité et expansion ne sont d'ailleurs pas étrangères, sans doute, à la sollicitude que l'on nous porte. Selon le dernier relevé officiel de notre diffusion à Paris, le numéro de « L'Express » en date du 8 janvier 1959 s'est vendu très exactement deux fois plus, montée record, que le numéro en date du 9 janvier 1958. C'est agaçant.

Le bilan de nos comptes d'exploitation que, seuls avec « Le Monde » dans toute la presse française, nous avons d'ailleurs publié, est donc favorable. Aucune injection « d'argent frais » à la faveur de laquelle pourrait s'introduire, ouvertement ou non, un loup dans la maison n'a été sollicitée.

C'est le procédé classique par lequel le contrôle des journaux est arraché à ceux qui les fondent. Les exemples, hélas ! ne manquent pas.

L'INTRUSION de nouveaux — et dangereux — actionnaires au sein de « L'Express » est-elle tout de même possible ? La direction du journal contrôle actuellement la majorité des actions de « L'Express » (75 %).

Mais rien n'interdit d'offrir à tel ou tel actionnaire de lui racheter ses parts. Et de se montrer prêt à les payer cher, très cher. Tout actionnaire a légalement le droit absolu de céder ses actions. Il peut en avoir envie. Il peut en avoir besoin.

L'un ou l'autre, les uns et les autres peuvent avoir été pressentis, sollicités, circonvenus. Tentés.

Mais il se trouve que les statuts de « L'Express » ont été soigneusement établis, et qu'aux termes de ces statuts aucun transfert d'action ne peut être effectué sans l'accord du Conseil d'Administration du journal. Et au sein de ce Conseil, la Direction est maîtresse de la décision. Voilà.

IL reste à préciser que M. Bleustein-Blanchet, président de Publicis, mis en cause, entretient avec la direction de « L'Express » depuis de longues années des relations amicales mais ne détient pas la moindre action de notre journal et n'a jamais manifesté le désir d'en posséder.

Outre que sa loyauté à notre égard ne saurait être suspectée, il s'est d'ailleurs toujours gardé, par principe et dans l'intérêt de son entreprise, de participer à une affaire de presse autrement qu'en affermant sa publicité. Manque de chance pour les amateurs de Série Noire : même la publicité de « L'Express » est strictement indépendante, et n'est affermée à aucune régie.

Alors ? Alors la peau de l'ours a été vendue, volontairement ou pas, avant que l'animal soit tué. Car il est bien évident que l'information pittoresque reproduite plus haut n'a pas surgi par hasard des « milieux gouvernementaux ». Il n'y a pas de fumée sans feu, dit-on. Simplement, il faut voir où est le feu. Pas à « L'Express ».

Il est, cette petite histoire le confirme, là où l'on croyait avoir trouvé la bonne façon de mettre la main sur notre journal et d'utiliser subtilement son audience : en dépossédant de leur pouvoir ceux qui le dirigent. Qui sont libres. Et qui, jusqu'à nouvel ordre, le demeurent.

C'est amusant, la bagarre. Un peu fatigant, quelquefois.

Françoise Giroud.

Qu'est-il arrivé ?

Je réponds sans tarder à l'épicière qui proteste contre la phrase de M. Bosquet.

Il a été écrit dans les journaux : « Les hausses du vin en particulier n'auront lieu qu'après liquidation des stocks ».

Or, qu'est-il arrivé ? Dès le 5 ou 6 janvier, alors qu'il était impensable que les stocks de vin aient été épuisés dans les caves et épiceries, partout ou presque, sauf je crois dans les magasins à succursales multiples, les hausses étaient déjà appliquées.

D'autre part, j'ai payé une côtelette de 200 gr., mouton première : 400 francs. Est-ce possible ?... Jamais il n'est possible d'être assuré du prix que vous allez payer chez un boucher.

Et le pâtissier ! Rien ne justifie les prix jusqu'où un minuscule gâteau peut atteindre.

Bah !... en ce qui concerne l'alimentation, tout est arbitraire... prix, qualités, et même le poids... Comment d'ailleurs tous ces commerçants se tireraient-ils d'affaire s'ils étaient absolument honnêtes ?

S.N.,
Paris.

La « jeune sève »

Robert Barrat, militant catholique de gauche bien connu, sympathique et courageux, présente la « jeune sève » et plus particulièrement deux militants syndicalistes chrétiens, élus députés le 30 novembre. Il les présente comme deux « espoirs » de la gauche de demain.

Or, j'ai constaté, comme bien d'autres de vos lecteurs, que de ces deux « espoirs », l'un s'est abstenu, l'autre a voté « pour » la confiance à Michel Debré. Les commentaires sont inutiles ! Ces deux hommes sont, en principe, des élus des travailleurs. Par leurs votes, ils contribuent à donner leur caution à une politique qui n'est pas celle des travailleurs. Sont-ce là les hommes « dont le nom est synonyme d'honnêteté, d'efficacité, de volonté de renouveau » ?

Ch. Cordier,
Saint-Germain-en-Laye.

Mise au point

J'ai été surpris de lire dans le dernier numéro de « L'Express » (article « La jeune sève ») que le nombre des adhérents de la Fédération de la Métallurgie de la C.F.T.C. dépassait 26.000. Le chiffre correspond en réalité à l'augmentation de nos effectifs depuis 1954.

Eugène Descamps,
Secrétaire général de la Fédération métallurgique C.F.T.C.

Maurice Audin

Je lis avec un peu de retard la lettre de Françoise Giroud dans laquelle elle écrit : « Maurice Audin assassiné par les siens, Imre Nagy exécuté par les siens, témoigneront ensemble, devant l'éternité, de la sauvagerie des hommes civilisés ».

Maurice Audin n'a jamais considéré comme « les siens » les parachutistes français. Mais se sentant lui-même profondément Algérien, il considérait comme les siens tous ses compatriotes en lutte, pour obtenir l'indépendance de leur pays, contre les parachutistes français et les « forces de l'ordre » colonialistes françaises.

J'espère que vous voudrez bien faire cette mise au point ou publier ma lettre.

Mme Maurice Audin,
Alger.

Aux côtés de Léon Blum

La controverse qui se poursuit dans « L'Express » sur le rôle du gouvernement Léon Blum dans la guerre civile espagnole nous vaut un nombreux courrier.

Nous en extrayons cette semaine ces précisions d'un ancien Président du Conseil, ministre du gouvernement de Front Populaire.

La vérité sur l'attitude de Léon Blum — comme sur la mienne — et elles furent identiques — dans le conflit espagnol est qu'il n'y a jamais eu d'opposition entre lui et moi (...)

Quel fut donc mon rôle, qui fut en effet, malgré moi, actif pendant quelques jours ? Il fut celui d'un commissionnaire et je me bornai à transmettre à Léon Blum, alors à Londres pour une conférence, les appels pressants à la prudence qui lui étaient adressés par de hautes autorités.

Dès que les livraisons d'avions *aux républicains espagnols* furent connues de la presse, une violente campagne fut déclenchée contre Pierre Cot et contre le gouvernement.

Comme je représentais Léon Blum à une séance du Sénat, le président Jeanneney, un dur, qui ne peut être accusé de faiblesse envers des dictateurs, m'appela à son fauteuil et me représenta que la livraison d'armes aux belligérants risquait d'élargir le conflit et de provoquer une guerre avec l'Italie et l'Allemagne, alors que l'opinion française était cruellement divisée sur ce sujet. Il n'avait que sympathie, comme nous-mêmes, pour les républicains espagnols, mais il pensait que le devoir du gouvernement était d'éviter tout risque d'une guerre européenne dans l'état d'émotion et de discorde où se trouvait le pays.

A son tour, le président de la République m'appela et me pria de transmettre des observations de même nature au Président du Conseil. Il me dit avoir reçu de nombreuses visites de parlementaires alarmés par le risque d'une guerre générale. Il était si ému qu'il insista pour que, sans attendre le retour de Léon Blum à son cabinet, j'allasse l'accueillir à l'aéroport du Bourget, afin de lui souligner ainsi l'importance de la communication que j'étais chargé de lui faire.

Léon Blum fut naturellement troublé par de si hautes et si pressantes démarches, et il comprit parfaitement, j'ajouterai même spontanément, la délicatesse de la situation dans laquelle son gouvernement était placé par la désunion de l'opinion française.

Il chargea le ministre des Affaires étrangères Delbos d'étudier la question et de lui faire connaître son avis. C'est ensuite que, sans pression de quiconque parmi nous, il prit librement la décision de se rallier à l'offre de non-intervention générale (...)

J'espère que ces précisions ne vous paraîtront pas sans intérêt et que vous jugerez opportun et loyal de les publier.

Camille Chautemps,
ancien Président du Conseil.

[A la suite du témoignage d'un jeune professeur paru dans notre précédent numéro, nous avons reçu un courrier important dont nous nous ferons l'écho la semaine prochaine.]

Communiqué

DEFENSE DES LIBERTES ET DE LA PAIX
organise
Vendredi 23 janvier à 20 h. 45
salle des Horticulteurs
84, rue de Grenelle - PARIS
UN MEETING
pour la PAIX EN ALGÉRIE
Avec la participation de MM.
Albert CHATELET — Pasteur VOGE
Laurent SCHWARTZ — Jean DRESCH
Robert BARRAT — Yves DECHEZELLES
Jacques VERGES — Mme Henri ALLEG

GANTS TETINES
OLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS
29, rue de Marignan · PARIS (8e)
Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces
Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces)
Tarif : 800 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

OFFRES D'EMPLOIS
Excellente STENO-DACTYLO pour courrier mi-temps. S'adresser à L'Express, 29, rue de Marignan, PARIS (8e)

DEMANDES D'EMPLOIS
SECRETAIRE A DOMICILE
TOUS TRAVAUX STENO-DACTYLO
BAB. 03-28

A CÉDER
TUILERIES HUIT BUREAUX
TOUS COMMERCES
3 lignes téléphoniques. Ecrire n° 2380 L'Express 29, rue de Marignan, PARIS (8e)

PENSIONS POUR ENFANTS
Maison d'enfants agréée S. S. Enfants déficients, convalescents, dilatés bronchiques, asthmatiques. Sports d'hiver - Scolarité assurée
CHALET DU ROSAY
SAINT-GERVAIS-LES-BAINS (Hte-Sav.) - Tél. 41

VILLAS (Vente)
CAUSE DEPART PARTICULIER VEND VILLA 25 km. sud Paris
5 pièces, confort, garage, jardin 2.400 m2.
6 M + crédit - TRU. 39-17

ORIENTATION
Devenez GRAPHO-MORPHO-PSYCHOLOGUE diplômé
Cours individualisés par correspondance
Carrière (principale ou secondaire) - Rentable
Possibilités insoupçonnées. A titre documentaire
OFFRE POUR UNE ETUDE GRATUITE de votre caractère et de votre personnalité
I. C. H. PSYCHOTECHNIQUE
(serv. EX.) 15, rue des Chats-Bossus à LILLE
Joindre six timbres pour frais

APPARTEMENTS (Vente)
SAINT-CLOUD
4 PIECES Vue-soleil, proximité gare, lycées tout confort, Immeuble neuf Primes et prêt. POI. 21-70

CAPITAUX
Pour grands soins et transfert Bordeaux ou Paris femme atteinte leucémie lente, j'emprunterais 200.000 francs, un ou plusieurs prêts. Garantie. Ecrire n° 2521 L'Express, 29, rue Marignan, Paris-8e

DIVERS
L'ŒUVRE FAMILIALE
MARIAGES 1er ordre. Sélection, haute réputation (25e année) de RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

LA NATION

Le guide et sa forêt

Il y a moins d'une semaine — vous rappelez-vous ? — toute la presse annonçait, toute la France attendait un début de négociation vers le cessez-le-feu en Algérie. Moins d'une semaine, et c'est si loin déjà : il faut presque faire effort pour s'en souvenir. Il n'en est, aujourd'hui, plus question.

Aujourd'hui, on parle d'autre chose. On s'intéresse à l'entrée des compagnies pétrolières américaines au Sahara et au renflouement — coïncidence ? — de nos réserves en devises. Après tout, cette guerre d'Algérie, pardon : ce maintien de l'ordre en Algérie, ça ne coûte pas si cher, et « il faut bien vivre avec ses rhumatismes ». On peut tenir. Et puis il y a aussi bien d'autres sujets passionnants, bien d'autres « suspenses » que le cessez-le-feu, par exemple cette affaire stupéfiante et passionnante dite « affaire Lacaze », ce conflit grandguignolesque de requins de grande famille — voilà de la matière à sensation qui peut divertir les Français, les « dépolitiser », comme l'a si bien dit le Premier Ministre. Entre les dollars qui viennent tomber en pluie sur le désert et les Guillaume-Walter-Lacaze qui se battent autour de leurs milliards, le petit espoir vivace d'un cessez-le-feu a pu être escamoté sans même qu'il y paraisse.

Ce serait bien intéressant, pourtant, de savoir pourquoi, et de savoir comment le général de Gaulle a été, une fois de plus, stoppé dans sa tentative. Et si on s'apercevait que les affaires dont on nous entretient, ces grandes nouvelles et ces scandales qui « font la une », sont des diversions moins qu'on ne le pense ? Si on s'y retrouvait un peu dans ce fatras ?

UN PION. ECHEC

Mercredi et jeudi de la semaine dernière, les mesures de clémence prises par le nouveau Président de la République apparaissaient à tout le monde comme la préface à une tentative politique sérieuse pour mettre fin à la guerre. En moins d'une semaine, elles sont devenues de simples actes de charité.

Il y a une semaine, les nouveaux contacts pris, à l'instigation du général de Gaulle, avec les nationalistes algériens, paraissaient encourageants. Ils sont actuellement au point mort — exactement comme la dernière fois au moment de la conférence de presse et de l'invitation à Ferhat Abbas.

De Gaulle avance un pion. Echec. Il attend quelques semaines, ou quelques mois. Il avance un autre pion. Echec. Et pourtant la volonté du chef de l'Etat d'aboutir ne paraît pas faire de doute. Tout ce que l'on sait de lui, et de ses perspectives, contribue à indiquer qu'il est parfaitement conscient de la nécessité vitale pour lui, pour son régime, pour la France, de faire la paix en Algérie. Or, la puissance politique de de Gaulle, elle non plus ne fait pas de doute. Qui serait en mesure aujourd'hui, ouvertement, publiquement, de s'opposer à lui, de risquer un conflit avec lui ? Personne. C'est clair. Aucun ministre, aucun général, aucun leader politique, aucun groupe d'intérêts ne peut, hic et nunc, se dresser contre de Gaulle et espérer gagner contre lui. Alors ?

Voici un homme au faîte du pouvoir, il sait que tout se joue sur la paix en Algérie, il est incontesté et il veut aboutir. Et cet homme est tenu en échec, chaque fois, comme s'il était un vulgaire Laniel ou un simple Gaillard. Et il ne bronche pas. Il ne pipe pas. Que se passe-t-il ?

(Agip.)

LE PREMIER MINISTRE ET SON PREMIER ADJOINT.
Pas de risque.

Revenons de quelques jours en arrière : un épisode bien éclairant s'est déroulé à Paris, dont nous avons pu avoir une relation précise. Mercredi dernier, c'était le jour de l'espoir. C'était, dans tous les journaux, dans tous les « milieux informés », l'avant-veille d'un imminent cessez-le-feu, c'était le règne de de Gaulle qui allait commencer par le commencement, tant attendu : la paix. Et ici même, comme presque tous les Français, nous nous en réjouissions déjà.

CE JOUR-LA

Ce jour-là, il se trouve qu'un journaliste anglais, de grande réputation, était à Paris pour un entretien avec M. Jacques Soustelle. Mercredi après-midi donc, 16 heures : M. Richard Crossman, ayant demandé une interview au leader de l'U.N.R., adjoint du Premier Ministre, entre dans son cabinet. Et, avec une tranquillité imperturbable, une assurance sereine, M. Soustelle, en réponse à ses questions, lui expose :

1) En aucun cas, les mesures prises par de Gaulle ne doivent mener à une négociation en Algérie.

2) Négociation politique ? interroge Crossman. Pas de négociation politique, ça va de soi — lui répond-on. Mais aucune négociation militaire non plus.

3) Alors, quoi ? Eh bien ! simplement, et comme il a été dit depuis plusieurs années : si les chefs de bandes rebelles désirent, localement, se rendre aux commandants locaux des troupes françaises et se placer sous leur protection, ils sont invités à le faire.

4) Rien d'autre ? Rien d'autre.

5) Mais vous envisagez bien qu'un jour, dans l'avenir lointain, l'Algérie, comme tous les autres pays, pourra être indépendante politiquement. Par exemple : dans vingt ans ? Réponse : sûrement pas dans vingt ans, c'est beaucoup trop court. D'ailleurs il ne saurait être question de soumettre les Français d'Algérie à l'autorité d'une majorité de musulmans. Un point c'est tout.

Le même jour, M. Crossman avait un entretien à l'Elysée, où il lui était confirmé que les vues du Président de la République ne coïncidaient absolument pas avec celles de M. Soustelle et qu'une négociation militaire (par exemple avec un ministre du « gouvernement nationaliste » au nom de l'armée du F.L.N.) pourrait être envisagée.

Tout cela était rien moins que confidentiel, Crossman ayant pris soin d'annoncer son intention de le publier dans son journal en Angleterre. Ce qu'il a fait.

L'UNITE

Crossman nous a demandé : comment expliquez-vous cela ? Nous nous le demandons tous. Comment M. Soustelle, qui est loin d'être un fou et qui a la tête froide, peut-il avec une pareille assurance, au nom de l'U.N.R., prendre le risque d'être éventuellement en conflit public avec le Général ?

Il n'y a qu'une seule réponse possible : il ne prend aucun risque. Il *sait* qu'il n'y aura pas de conflit avec le Général. Il sait que de Gaulle n'est pas d'accord avec lui, mais il sait aussi que deux jours plus tard — vendredi dernier — le Parlement *et* le gouvernement Debré confirmeront publiquement qu'il n'est pas question de négocier, il sait enfin, il sait surtout, que rien ne se passera.

De Gaulle a mis publiquement en demeure, le 9 novembre, l'état-major d'Alger de faire respecter la liberté des élections pour susciter des interlocuteurs valables. On a outrageusement fabriqué les élections, comme toujours depuis dix ans. De Gaulle n'a pas bronché.

De Gaulle a ordonné publiquement que son nom, son étiquette, ses ministres, soient tenus en dehors de la campagne électorale en France et ne soient utilisés par aucun des partis en présence. L'U.N.R. de MM. Soustelle et Debré a quotidiennement, avec l'argent de l'Etat et la radio de l'Etat, conditionné l'opinion au slogan : « Voter U.N.R., c'est voter de Gaulle », avec les résultats que l'on sait, et que le Général a amèrement ressentis. Il n'a pas bronché.

De Gaulle a des intentions. Les « courroies de transmission » en Algérie, en métropole, transmettent tout autre chose. Rien ne se passe. Soustelle a compris.

Dans sa très noble lettre à M. Guy Mollet (à la fin du mois dernier), le Général a écrit, à propos de la politique économique et financière : « Une question domine tout : remettre la République en place... Cela c'est une affaire de principe. Le budget, c'est une affaire de circonstance. » Dans son premier message solennel, comme chef de l'Etat, à l'Assemblée nationale, il a déclaré ce mois-ci :

Le Parlement ne doit pas « céder aux sollicitations fractionnelles... mais se confondre avec le bien national commun » ; il ne doit pas « laisser les arbres des intérêts particuliers, des excitations locales, lui cacher la forêt de l'unité française. »

Tout est là. Il suffit de lire, et de comprendre. Il y a les « affaires de principe », les grandes, c'est-à-dire l'Etat restauré et un homme désintéressé à sa tête. Et il y a les « affaires de circonstance », c'est-à-dire tout le reste : le budget, les prix, les partis, le statut de l'Algérie, les rivalités et les luttes politiques — tout cela ne doit pas atteindre la grande affaire : l'Etat et sa Tête. Car cet Etat, en place, et cette Tête doivent, au-dessus de *toutes* les questions, faire l'*unité*. Telle est la loi suprême.

Une politique est bonne ou mauvaise. Il vaut mieux qu'elle soit bonne ; mais elle peut évoluer, elle peut changer, elle n'est pas irréparable. Mais l'unité c'est la nation même : fêler l'unité, cela est irréparable.

VU DE LA-HAUT

Pas de conflits ouverts. Si la nation, c'est-à-dire l'Etat, c'est-à-dire son chef, entre en conflit public avec une fraction — militaire ou civile — il n'y a plus d'unité, donc il n'y a plus de nation. En conséquence, un acte politique ne peut être accompli, traduit dans les faits, que s'il ne risque plus de créer un schisme. Infliger une sanction à Salan pour faire respecter la liberté des élections algériennes, c'eût été créer un schisme. Renier les affiches et la propagande de l'U.N.R., c'était attenter à l'unité du gaullisme. Forcer une négociation, ce serait, aujourd'hui, provoquer une scission. Tout sauf cela.

Le général de Gaulle s'écrie sur les ondes de la radio, devant le peuple entier : « Quand on mesure les espoirs que nous apportent... le pétrole, le gaz découverts au Sahara.... on est saisi à la fois par l'impatience et la résolution. » Cela, c'est *une affaire de principe*, c'est l'Etat qui parle. Que l'impatience et la résolution soient ensuite celles du cartel international des Compagnies Pétrolières et des commis qui, aux échelons subalternes, ont négocié au nom de la France le contrôle du Sahara, enlevant à notre pays la maîtrise de cette formidable énergie d'avenir, cela le chef de l'Etat n'a pas à le savoir : c'est *une affaire de circonstance*. Comme les élections truquées en Algérie, comme le bloquage de la négociation.

Le général de Gaulle, incorruptible, incontesté, parvient au sommet de la hiérarchie du pouvoir. Cela c'est la condition suprême de l'unité. Que derrière lui s'engouffrent des hommes de main, des affairistes, des gangsters ou des tueurs, ce sont là « des excitations locales et des intérêts particuliers ». Des scandales permanents en découlent, dont le dernier — l'affaire Lacaze — après l'affaire du bazooka, après l'affaire de l'impunité d'André Morice, n'est pas le moins révélateur, comme le montre le document que nous publions, sur le magma qui gravite autour du pouvoir. Mais cela ne peut pas atteindre l'intérêt national, puisqu'il réside tout entier, selon la doctrine gaulliste, dans la personne, en effet inaccessible, du guide suprême de la nation.

Vu de là-haut, vu de l'Elysée, il doit bien y avoir une ligne historique, un dessein, une fresque, un futur chapitre de « Mémoires ». Mais pour nous, en bas, sur terre, la « forêt de l'unité nationale » devient la forêt de Bondy.

J.-J. S.-S.

SEPT SERVICES HEBDOMADAIRES
par
SUPER-CONSTELLATIONS
EUROPE - MOYEN-ORIENT - INDE
EXTRÊME-ORIENT
AUSTRALIE
AIR-INDIA
International
7, RUE SCRIBE - PARIS
OPEra 15-64

CORRESPONDANCES EXPRESS

POUR MODIFIER LE STATU QUO SCOLAIRE, LE « TICKET-ÉCOLE »

● L'offensive pour réviser la question scolaire vient d'être engagée à l'Assemblée nationale par M. François Valentin, député indépendant. L'idée qui progresse parmi la majorité antilaïque de l'Assemblée consiste à créer un « ticket-école » permettant aux familles d'envoyer leurs enfants à l'école de leur choix. La mesure avait déjà été préconisée par le R.P.F. Le général de Gaulle, pour sa part, aurait adopté la position suivante : « N'importe quelle école, pourvu qu'il y en ait ! »

LA FÉDÉRATION MALI INQUIÈTE M. HOUPHOUET-BOIGNY

● La Fédération qui vient de naître en A.-O.F. et qui groupe le Sénégal, le Soudan, la Haute-Volta et le Dahomey — « la Fédération Mali » — pose des problèmes au gouvernement français :

— M. Houphouet-Boigny, ministre d'Etat, symbole de la Communauté, voit désormais son pays — la Côte-d'Ivoire — « encerclé » par trois Etats dont les leaders sont plus ou moins hostiles à ses idées : le Ghana, la Guinée, et maintenant la Fédération Mali.

— La fondation de cette Fédération constitue un succès pour tous ceux qui, comme MM. Senghor et Yameogo (Sénégal et Haute-Volta) estiment que l'association avec la Guinée doit redevenir possible.

— Si la langue officielle de la Fédération demeure le français, et si l'appartenance à la Communauté n'est pas mise en cause, la majorité des habitants est de religion islamique. L'empire du Mali, dont la Fédération a repris le nom et qui fut au XIVe siècle un puissant ensemble politique de l'Ouest africain, fut un empire musulman. Or le Soudan est l'Etat avec lequel le Sahara a sa plus grande frontière : il y a des Algériens d'origine soudanaise dans certaines tribus sahariennes rebelles.

(A.P.)

Les généraux Salan et Jouhaud.
Eviter l'isolement.

(A.D.P.)

M. Houphouet Boigny.
Echapper à l'encerclement.

M. DELOUVRIER LIT « L'EXPRESS » : MILLE PRISONNIERS LIBÉRÉS

● « L'Express » du 1er janvier dernier révélait qu'un millier de musulmans arrêtés à Paris sur dénonciation anonyme, en septembre 1958, demeuraient incarcérés en Algérie depuis de longs mois sans qu'aucune preuve de culpabilité ait jamais pu être relevée contre eux. A la suite de la publication de cette information, leur dossier a été examiné par la Délégation générale en Algérie. Sur ordre de M. Paul Delouvrier, la décision a été prise de rapatrier la quasi-totalité des ouvriers emprisonnés à Oran et à Alger.

M. DE SÉRIGNY CONSEILLE LA PRUDENCE ET LE REGROUPEMENT

● Bien qu'il ait voté pour le gouvernement, M. Lagaillarde ne cache pas son désaccord avec le général de Gaulle et déclare : « Il y a le gouvernement et la majorité : cette constante intrusion de l'Elysée devient gênante. » Dans les milieux « gaullistes » de l'U.N.R., on pense que M. Lagaillarde ne tardera pas à se définir comme l'un des chefs de l'extrême-droite où il retrouvera M. Le Pen, élu sous l'étiquette des Indépendants.

Toutefois, le mécontentement des représentants les plus ultras de la nouvelle Chambre ne s'exprime qu'avec modération. En effet, d'Alger, M. de Sérigny multiplie les mises en garde contre toute action prématurée. Il a joué un rôle modérateur en s'efforçant d'amortir le choc provoqué dans les milieux ultras par les récentes mesures de clémence. Il juge que la situation n'est pas mûre pour une nouvelle offensive et prêche les regroupements nécessaires à Alger comme à Paris.

— Le général Salan, de son côté, depuis qu'il est à Paris, veut éviter « l'isolement » et en même temps qu'il maintient ses contacts avec l'Algérie, s'efforce d'élargir ceux qu'il possède en France. C'est ainsi, par exempe, qu'il déjeune régulièrement avec M. Baylot, ex-préfet de police et député U.N.R.

— Le général Jouhaud, ancien commandant opérationnel en Algérie, aujourd'hui chef d'état-major général de l'armée de l'air, a présidé le banquet de l'Association des Français d'Afrique du Nord au côté de M. Georges Bidault.

LES MESSAGES DE Mgr CHAPPOULIE

● Mgr Chappoulie, évêque d'Angers, qui vient de mourir accidentellement à 57 ans, était surnommé en plaisantant, par Mgr Gerlier, « le Grand d'Angers ». Le primat des Gaules, qui le tenait en amitié et en grande estime, voyait, en effet, en lui son successeur à la tête du diocèse de Lyon.

Pourtant ce prélat, que l'on considérait comme l'homme d'avenir de l'Eglise de France, était non seulement accusé de « non-conformisme » par les milieux intégristes, mais, pis encore, de « progressisme ». C'est qu'il avait pris depuis plusieurs années des positions catégoriques sur nombre de problèmes brûlants :

— En novembre 1957, contre M. Pierre Lemaire, dirigeant de la revue intégriste « Paternité et Ma-

ÉLECTRICITÉ DE FRANCE

PARTS 1959
A CAPITAL VARIABLE
PRIX D'ÉMISSION : 20.000 Frs.
INTÉRÊT ANNUEL : 1.000 Frs.
VALEUR DE REMBOURSEMENT : montant de la recette moyenne correspondant à la fourniture de 2.500 kilowatts-heure.
MINIMUM GARANTI 25.000 Frs.
EXEMPTES DES TAXES SPÉCIALES FRAPPANT LES VALEURS MOBILIÈRES
GARANTIES PAR L'ÉTAT
C

LES CAHIERS DE LA RÉPUBLIQUE
Président du comité de direction : Pierre MENDES FRANCE
Le premier numéro de 1959 est sorti
• LES ECHEANCES ECONOMIQUES
(Editorial - E. GERMAINS - A. ARMENGAUD)
• ELECTIONS EN ALGERIE
(FONLUPT-ESPERABER...)
• L'AVENIR DE LA DEMOCRATIE
(M. DUVERGER - S. HOFFMANN)
ABONNEMENTS { France ..... 1.500 francs / Etranger .... 1.800 francs / Le numéro .. 800 francs
8, rue Henner - PARIS (IXe)
C.C.P. Paris 13.693-09

ternité », il défendait les ouvrages catéchiques conçus dans un esprit nouveau.

— En Algérie, il souhaitait que la France « dépasse la soumission par les armes pour gagner le cœur », et demandait « l'acheminement progressif des populations de notre ancien empire colonial vers une forme d'autonomie, voire d'indépendance ».

— En septembre 1958, dans une lettre épiscopale consacrée au référendum, il écrivait : « ...Des Français courageux, qui ont vécu par une cruelle expérience personnelle le succès des méthodes totalitaires sur certaines populations de l'Asie, subissent maintenant la tentation d'utiliser à leur tour des procédés si puissamment efficaces... Si leur opération réussissait, ils se retrouveraient demain, quoi qu'ils en veuillent, en opposition avec l'Eglise. Et de surcroît ils auraient conduit la France au chaos. »

L'U.N.R. DÉFINIE PAR UN ANCIEN R.P.F.

● M. Louis Vallon, un des fondateurs du R.P.F., propose la définition suivante de l'U.N.R. : « L'U.N.R. est au gaullisme ce que la maison close est à l'amour. »

MADRID : L'EUROPE FRANQUISTE

● Le journal espagnol « Madrid » a commenté la semaine dernière l'éditorial de « L'Express » du 8 janvier (« L'Europe devient franquiste sans le savoir ») en ces termes :

« Nous luttons très durement contre une réalité angoissante et cruelle face à laquelle il n'est qu'une manière de faire front, face à laquelle il n'y a et il n'y aura qu'une manière de combattre dans ce qui reste de l'Europe. Et que des peuples aient adopté successivement des formules qui, quoique distinctes, aillent aux mêmes résultats que ceux obtenus par nous, est peut-être le phénomène le plus important de l'heure présente et un nouveau triomphe indiscutable du chef de l'Etat espagnol... Il nous plaît à cette occasion de souligner l'attitude de l'important hebdomadaire français (...) car ses conclusions supposent enfin — quoique d'une manière détournée — la reconnaissance d'une vaste erreur obstinément soutenue. »

LE CHOIX DU PRÉSIDENT DU GROUPE U.N.R.

● M. Bayrou, député du Moyen-Congo, qui vient d'être élu président du groupe parlementaire U.N.R., était le candidat de M. Debré.

Le premier ministre estime, en effet, que la situation parlementaire ne sera pas décantée avant trois mois et que, durant cet intervalle, il est souhaitable d'avoir à la tête du groupe parlementaire non « un politique » mais « un administratif » qui ne pousse pas les « nouveaux » vers des prises de position catégoriques.

Dans trois mois, lorsqu'il sera temps, selon M. Debré, de définir une ligne politique U.N.R. plus précise, M. Bayrou ne sera plus député, car le Moyen-Congo fait partie de la Communauté et l'un des six sièges de sénateurs « cooptés » (Français de l'étranger) lui est réservé.

L'ARMEE REAGIT CONTRE LE LIEUTENANT RAHMANI

● Le petit livre que vient de publier Abdelkader Rahmani, lieutenant de cavalerie blindée, chevalier de la Légion d'honneur pour faits de guerre, a fait dans les états-majors parisiens l'effet d'une bombe.

Le livre est intitulé « L'Affaire des officiers algériens ». Son auteur, en résidence surveillée, avait accepté à sa sortie de prison de ne se livrer à aucune activité journalistique. Mais aucune clause ne concernait l'édition. Au ministère de la Défense nationale, on regrette amèrement aujourd'hui cette lacune.

Avant les débats de l'Assemblée nationale, des interventions officielles eurent lieu auprès de l'éditeur pour que la sortie du livre fût retardée : on craignait une interpellation. Celle-ci n'eut pas lieu, personne n'avait encore eu le temps de le lire.

Motif principal de l'inquiétude gouvernementale : M. Rahmani fait état des encouragements qu'il reçut de plusieurs ministres et surtout de plusieurs généraux français. Des faits de répression graves y sont mentionnés. La réincarcération de Rahmani a été demandée : deux ministres s'y opposent pour le moment.

à quelques heures de vol
de chez-vous
un dépaysement
total
L'Afrique
noire

WAGONS-LITS//COOK
vous propose ses
Croisières Noires
2 circuits
● Niger - Dahomey - Haute Volta - Togo
● Soudan - Sénégal - Guinée
programme sur demande à l'une des agences
WAGONS-LITS//COOK
à PARIS :
14, Boulevard des Capucines RIC. 91-79
2, Place de la Madeleine OPÉ. 40-40
62, Rue du Bac LIT. 42-80
91, Champs-Élysées BAL. 57-70
14, Rue Guichard TRO. 89-10
8, Pl. de la Concorde, locaux de l'A.C.F. (1er étage) ANJ. 34-70
et dans les principales villes de province

HARLEY
SOLDE
SA COLLECTION
PARDESSUS, VESTES, ETC.
TISSUS BALLANTYNE MOORBROCKE, NOBLE CROMBIE, WEST OF ENGLAND, CASHEMERE, CAMELS, EVERLASTING
Prix exceptionnels
8, BD DE LA MADELEINE — PARIS

Un robot pour stencils
L'appareil électronique de report vous offre ces trois avantages :
1° REPRODUCTION AUTOMATIQUE... (travail manuel réduit à 30 secondes)
2° DE TOUT DOCUMENT... (même photographique)
3° SUR STENCIL EN MATIERE PLASTIQUE
La finesse de la perforation réalisée par étincelle électronique et la contexture spéciale du stencil vous garantissent l'obtention des spécimens d'une qualité nouvelle SUR VOTRE DUPLICATEUR. Exclusivité COLOS-REX-ROTARY 29, rue Miguel-Hidalgo (19e). BOT. 10-60.
Communiqué.

Tout le nettoyage
pour tous locaux commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 47-60 et 61
"L'IMPECCABLE"
101, RUE DES MOINES - PARIS 17e

SAHARA

Alerte...

Des ordonnances officielles, passées inaperçues — préparées sous l'autorité de M. Guillaumat — bouleversent l'avenir de l'économie française : le cartel international des pétroliers prend le contrôle du Sahara.

« L*A plus puissante compagnie pétrolière du monde s'engage au Sahara.* » Sous cette manchette, un journal du soir révélait samedi que la Standard Oil of New Jersey (S.O.), qui prévoit pour cette année 250 milliards d'investissements dans le monde, était sur le point de signer un accord avec deux compagnies françaises. Ce doit être chose faite cette semaine. De quoi s'agit-il ?

D'un événement de taille. Deux années durant, en effet, la S.O. avait tergiversé devant les propositions que lui faisaient les gouvernements français. Soudain, la voici entrant en lice au Sahara. Pourquoi ? Et pourquoi aujourd'hui justement ?

La réponse à ces questions doit être cherchée dans deux ordonnances, portant les n[os] NV58 1112 et 1113. Préparées par M. Guillaumat, ministre des Armées, avec la collaboration de MM. Pompidou et Goetz notamment, du cabinet du président du Conseil, ces ordonnances étaient passées presque inaperçues au moment de leur signature, le 22 novembre dernier.

Or, il s'agit là de textes d'une importance capitale. Intitulés « Code pétrolier saharien », ils déterminent en effet toute l'exploitation (prix et distribution) des ressources énergétiques du Sahara. Ils offrent aux compagnies étrangères des conditions plus avantageuses qu'aucun autre pays. Ils livrent le contrôle des ressources sahariennes au cartel mondial des compagnies pétrolières ; ils l'enlèvent à la France et à ses partenaires.

UNE CASCADE DE DECOUVERTES

Pour comprendre la nature et les conséquences de cette aliénation des ressources sahariennes, examinons d'abord les atouts économiques que le Sahara eût pu conférer à l'ensemble franco-maghrébin.

En 1952, lorsque trois sociétés d'investissements demandèrent des permis de recherche, la carte pétrolière du Sahara était vierge.

A partir de janvier 1956, toutefois, ce fut une cascade de découvertes importantes : le pétrole jaillit à Edjelé, à Tiguentourine, à Hassi-Messaoud ; une gigantesque poche de gaz humide fut crevée à Hassi R'Mel. Les demandes de permis affluèrent ; la fièvre du pétrole s'emparait de la Bourse. Près de quarante nouvelles sociétés de recherches se constituèrent. Soixante-dix titres miniers leur furent accordés. Cadres techniques nouvellement formés, sondes, derricks, camions climatisés envahissaient le Sahara. Dans des villages de toile, quotidiennement approvisionnés par pont aérien, on travaillait nuit et jour, en triple équipe de 8 heures chacune. Depuis deux ans, il ne se passe pas un mois qui ne soit marqué par un communiqué de victoire, et de fierté légitime, des prospecteurs.

Au début de 1959, les résultats provisoires de cette activité fébrile sont déjà extrêmement impressionnants :

1) Près de la frontière libyenne, dans le périmètre Edejlé-Tiguentourine-Zarzaïtine, s'étend un gisement provisoirement estimé à quelque 250 millions de tonnes. A lui seul, ce gisement pourrait couvrir les besoins actuels de la France pour les quinze années à venir. Relié par pipe-line à La Skhira (entre Sfax et Gabès), il débitera d'ici 1963, première année d'exploitation à plein régime, 12 millions de tonnes de pétrole par an.

2) Le gisement d'Hassi-Messaoud, près d'El Goléa, est parmi les meilleurs du monde. **A lui seul il contient environ 3 % des réserves de pétrole prouvées dans le reste du globe : un milliard de tonnes, peut-être le double. Ce pétrole, très fluide, n'a pas besoin d'être soumis au « cracking » habituel. Tel qu'il sort du sol, il peut être injecté, après simple filtrage, dans les moteurs Diesel. L'épaisseur du gisement est de 130 mètres, contre 50 mètres au Moyen-Orient et 20 mètres au Texas. Il pourrait débiter, à plein régime, 30 millions de tonnes par an. Il en produira 8 millions en 1963 et 14 millions en 1965, lorsque sera achevée la pose d'un pipe-line traversant les Aurès et les Nementchas, actuellement « zones rebelles ».**

3) A Borjd Nili, près de Laghouat, les prospecteurs viennent de découvrir un gisement dont l'importance, encore mal déterminée, promet d'être au moins égale à celle d'Edjelé : soit environ 250 millions de tonnes.

4) Près d'El Gassi, enfin, à 80 km au sud d'Hassi-Messaoud, les sondes ont atteint, ces dernières semaines, un gisement qui a des chances d'être aussi riche que celui d'Hassi-Messaoud.

Le bilan pétrolier du Sahara peut donc être estimé, provisoirement, à 1.450 millions de tonnes. Exploités à plein régime, ces gisements pourraient fournir 70 millions de tonnes par an, soit trois fois les besoins actuels de la France.

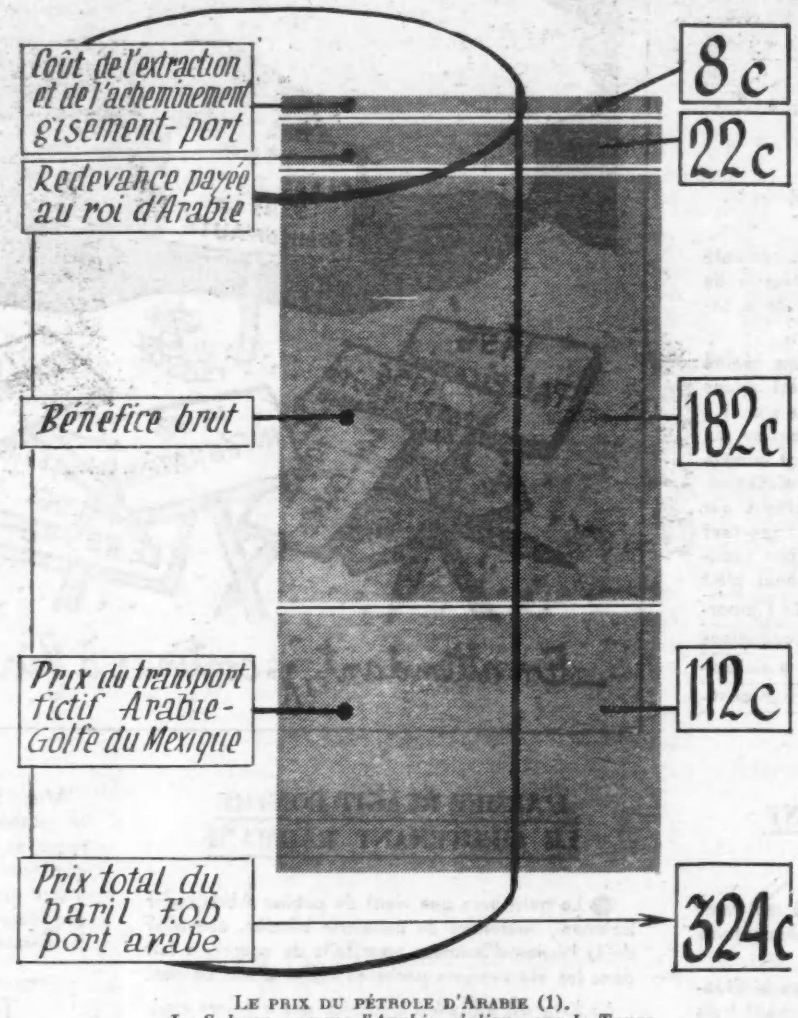
Le pétrole proprement dit est toutefois loin d'être la seule ressource énergétique du Sahara.

A Hassi-Messaoud, notamment, le pétrole se trouve comprimé par une nappe de gaz qui jaillit, en même temps que le naphte, avec une extraordinaire puissance. Environ 200 mètres cubes de gaz sont libérés avec chaque tonne de pétrole. Ce gaz, très riche en méthane, propane et butane, et exempt de soufre, a un pouvoir calorifique très élevé. Il constitue, en outre, une excellente matière première pour l'industrie des plastiques depuis qu'un procédé mis au point par les Charbonnages de France permet de ramener de 2.000 à 200 atmosphères la pression nécessaire à la polymérisation du propane.

Avec 200 milliards de mètres cubes de réserves probables, les gisements gazeux d'Hassi-Messaoud sont de même importance que ceux de Lacq et qualitativement supérieurs. Les gisements gazeux de Berga, à 100 km au sud d'In Salah, sont sans doute plus riches encore.

A Hassi R'Mel, enfin, la nappe de gaz découverte par la S.N. Repal est la plus importante du monde. Elle est estimée à plus de 1.700 milliards de mètres cubes, soit six à sept fois l'importance de Lacq.

Les réserves de gaz actuellement connues sont donc estimées à plus de 2.000 milliards de mètres cubes. Or, 1.000 mètres cubes de gaz ont la même valeur énergétique qu'une tonne de pétrole : l'importance du gaz saharien est donc comparable à celle du pétrole et c'est à près de 4 milliards de tonnes d'équivalent pétrole qu'il convient d'estimer dès à présent l'ensemble des ressources énergétiques du sous-sol saharien. Exploités à plein régime sur trente ans, les gisements actuellement prouvés du Sahara pourraient fournir chaque année autant d'énergie que 160 millions de tonnes de charbon. La production charbonnière de la France et de l'Allemagne réunies n'est guère supérieure.



LE PRIX DU PÉTROLE D'ARABIE (1).
Le Sahara, comme l'Arabie, s'aligne sur le Texas.

(1) Calculé en « cents » (centième partie du dollar).

UN PRESENT DES DIEUX

Supposons maintenant que le conflit algérien soit réglé et que la France possède les moyens techniques et financiers d'une politique indépendante. Elle pourrait édifier en Algérie de gigantesques usines de caoutchouc synthétique, de matières plastiques, de raffinage électro-métallurgique. Le prix de revient du pétrole saharien étant nettement inférieur à celui du pétrole américain, les industries algériennes pourraient acheter leur énergie à bon marché et pratiquer des prix de revient défiant toute concurrence.

L'utilisation du gaz saharien serait particulièrement prometteuse à cet égard. Le coût d'extraction du gaz est en effet nul : l'amortissement des recherches et des installations a été prévu en fonction du seul pétrole. Le gaz apparaît comme un présent des dieux. Pour l'instant, au Sahara comme au Moyen-Orient, il est brûlé à la torche, c'est-à-dire purement et simplement gaspillé.

Il serait donc concevable que le gaz saharien fût mis à la disposition d'entreprises publiques algériennes au prix de revient technique. Les seuls frais entrant en ligne de compte seraient les frais d'entretien et d'amortissement des méthanoducs. Le gaz saharien pourrait être vendu en Algérie à un prix compris entre 0,1 et 0,2 franc la thermie.

Il est cependant inconcevable que l'industrie algérienne, si développée soit-elle, consomme la totalité du gaz extrait. Sans se restreindre, l'Algérie pourra exporter 30 milliards de mètres cubes de gaz (l'équivalent de 40 millions de tonnes de charbon).

La France, qui s'est toujours plainte de la cherté de sa houille (dont le prix sert de base à celui des autres formes d'énergie) trouverait là un excellent moyen de compenser le handicap de ses industries. Elle pourrait se réserver les exportations d'énergie saharienne, en les distribuant au prix de revient (qui est, pour l'essentiel, le prix du transport) aux usagers français.

IL NE SE PASSERA RIEN...

Plusieurs modes d'acheminement sont actuellement envisagés pour le gaz saharien. La solution la plus rationnelle consiste à convertir le gaz en électricité et à transporter le courant, par câble sous-marin, à partir des centrales thermiques de Bône. Le coût d'acheminement du courant s'élèverait à l'équivalent de 0,35 franc la thermie.

En résumé : si la France avait les moyens d'une politique indépendante, elle pourrait faire de l'ensemble franco-maghrébin le principal fournisseur énergétique de l'Europe. Qui plus est, le gaz saharien permettrait l'implantation, au Maghreb, d'industries hautement concurrentielles et l'approvisionnement de l'industrie française en énergie très bon marché.

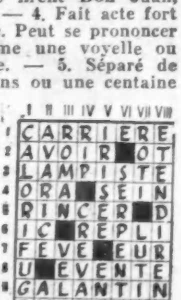
Or, il ne se passera rien de tout cela. Car pendant que l'armée se bat encore pour la défense du « Sahara français », l'exploitation du sous-sol saharien est *déjà* subordonnée aux règles du cartel mondial du pétrole. Alors qu'Algériens et épargnants français voient encore dans le Sahara une source inépuisable d'énergie presque gratuite, les richesses sahariennes sont *déjà* placées sous la chape du cartel mondial des pétroles qui contrôlera la distribution, le raffinage et le prix des ressources extraites.

Il suffit d'une analyse rapide du

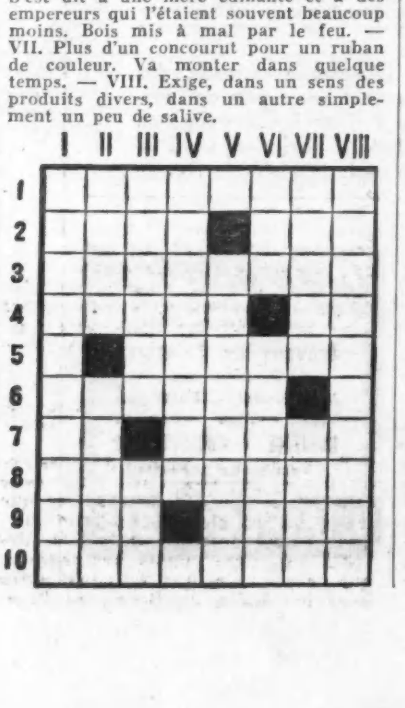
Mots croisés n° 171

HORIZONTALEMENT : 1. C'est au palais qu'elle doit son expression. — 2. Envoie de l'eau à Bordeaux et reçoit du vin d'Aragon. Le blanc n'est pas toujours de blanc. — 3. Ce que firent Don Juan, Dorante et M. Pinay. — 4. Fait acte fort pieux ou fort profane. Peut se prononcer phonétiquement comme une voyelle ou comme une consonne. — 5. Séparé de Marignan par deux ans ou une centaine de kilomètres. — 6. Moins apprécié que l'aile. — 7. Désinence en Armor. Devant, à un autre mode. — 8. Ce Provençal a souvent l'occasion d'admirer les arènes, le théâtre ou le cloître. — 9. Long, s'il s'agit d'un empereur de Hué. D'une expression marquant une certaine compétition. — 10. Opération de banquier, de relieur, de laboureur.

VERTICALEMENT : I. Aussi désagréable dans un bourbier que dans le repêchage d'une gaffe. — II. Un peu plus près de Budapest que de Bucarest. Son contenu est généralement préféré à ce contenant. — III. Comptent plus sur les rennes que sur les dauphines. Se consacre à une conquête qui peut beaucoup rapporter. — IV. Baromètre à métal solide. — V. Jeunes filles qui suggérèrent à Musset une question délicate. — VI. S'est dit à une mère édifiante et à des empereurs qui l'étaient souvent beaucoup moins. Bois mis à mal par le feu. — VII. Plus d'un concourut pour un ruban de couleur. Va monter dans quelque temps. — VIII. Exige, dans un sens des produits divers, dans un autre simplement un peu de salive.



Solution du n° 170



« code pétrolier saharien » pour apprécier les privilèges exorbitants accordés aux puissances financières.

L'article 33 du « code » déclare : « Les prix de vente des produits bruts ou finis doivent être les prix courants du marché international... » Rappelons brièvement comment est fixé ce « prix international ».

Les producteurs du Texas, cartellisés au sein de la « Texas Railroad Commission », fixent le prix de leur *brut* selon la demande du moment et règlent leur production de manière à maintenir ce prix à un niveau élevé.

Conformément aux règles du cartel mondial, le prix du baril de pétrole extrait en n'importe quel point du monde doit être au moins égal au prix du baril texan, qui est de loin le plus cher. Ce prix étant actuellement de 3 dollars 24 le baril, aucune compagnie pétrolière affiliée au cartel (et les compagnies françaises y sont affiliées en raison de leurs liens avec la Shell, la S.O. et la B.P.) ne peut vendre du pétrole à moins de 3 dollars 24. Ni au Maghreb, ni en France, l'exploitation du Sahara ne pourra donc provoquer un abaissement du prix de l'essence ou du fuel.

Le gaz au moins sera-t-il fourni à bas prix ? Au vu des articles 7 et 8 de l'ordonnance NV58-1112, il reste peu de chances à cet égard. Ces articles accordent en effet aux compagnies concessionnaires le monopole de fait du transport du gaz hors d'Algérie et les laissent libres d'en fixer le prix de vente aux usagers non-algériens. Il est facile de prévoir l'utilisation que les compagnies feront de cette clause.

Comme elles produisent à la fois du gaz et du pétrole, elles ne verront aucun intérêt à concurrencer leur propre pétrole par le bas prix de leur gaz. Comme il est déjà de règle, elles voudront aligner le prix de la thermie-gaz sur celui de la thermie-fuel. De ce fait, non seulement le gaz ne deviendrait pas une source d'énergie à bon marché : son utilisation serait encore découragée par son prix élevé et les compagnies auraient tout loisir de laisser perdre ou dormir un gaz qu'elles auront rendu « invendable ».

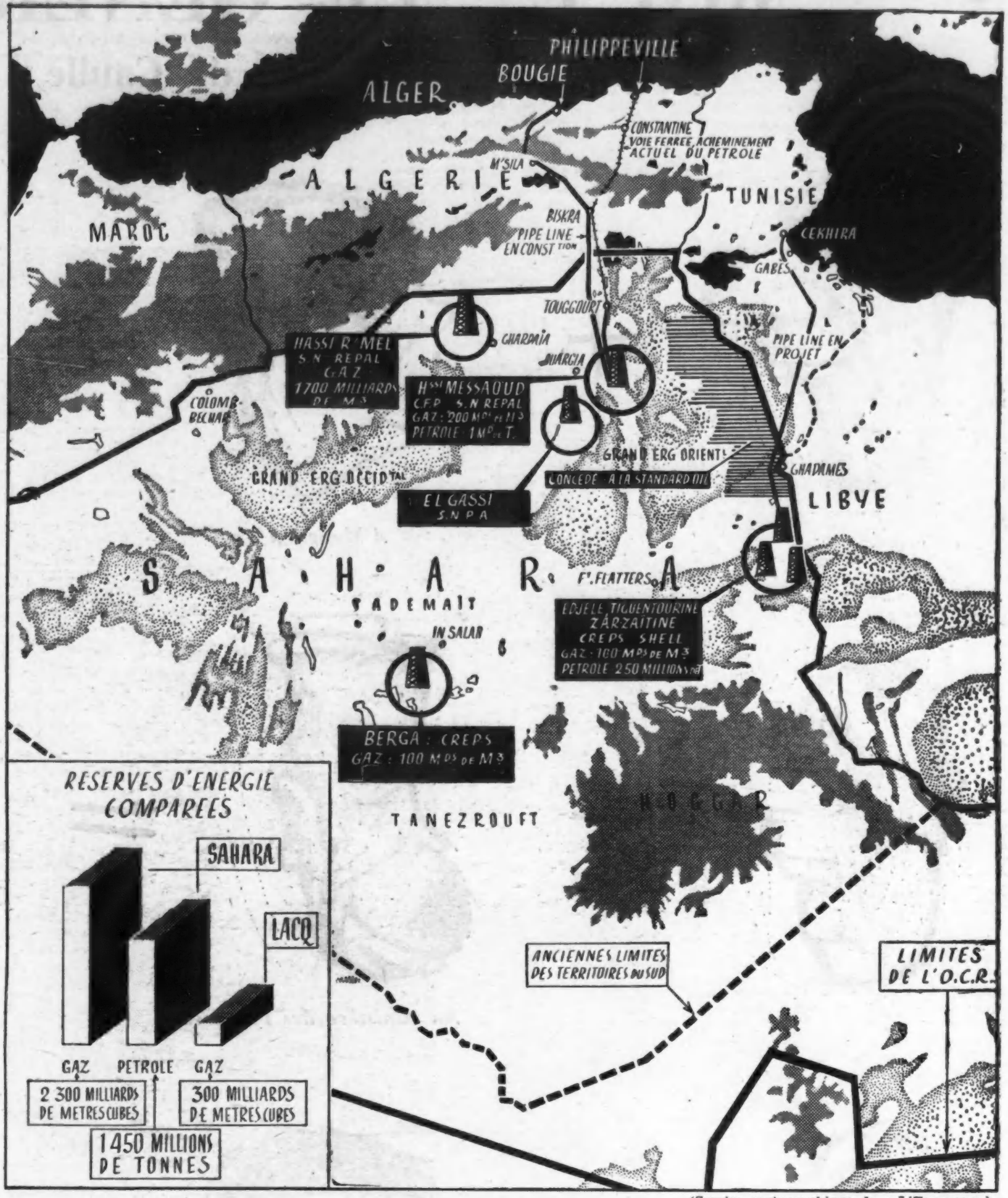
UNE TRES MAUVAISE AFFAIRE

Produit à meilleur compte que le pétrole américain et vendu au même prix, le pétrole saharien rapportera au moins des bénéfices élevés. A qui iront-ils ? Le texte du « code » n'est pas très clair à ce sujet ; et il faut au moins porter au crédit de ses auteurs de n'avoir pas formellement désigné l'Etat ou l'autorité à laquelle les compagnies paieront leurs redevances ou impôts. Mais que le Sahara, dans l'esprit des auteurs du code, soit destiné à enrichir la France, le Maghreb ou les deux à la fois, force est de constater qu'ils ont, dans tous les cas, réalisé une très mauvaise affaire.

Non seulement, en effet, ils se contentent de 50 % des bénéfices nets des compagnies, alors que 60 % vont incessamment devenir la règle. Mais ils accordent encore une exonération d'impôts supplémentaire aux compagnies qui, en l'espace de cinq ans, réinvestiraient une part de leurs bénéfices. Le code déclare à ce sujet (article 64, paragraphe VII, 8°) :

« Peuvent être portés au débit du compte des pertes et profits... : A titre de dotation du fonds de reconstitution des gisements, une somme égale à 27,5 % de la valeur départ champ des produits extraits servant de base au calcul de la redevance, dans la limite de 50 % du bénéfice net, déterminé toutefois sans déduction de la présente dotation. » (1).

(1) Cette législation fiscale est celle qui a été imposée aux Etats-Unis par les trusts. Voici ce qu'en dit Harvey O'Connor dont le livre, essentiel pour l'histoire du pétrole, vient d'être traduit aux Editions du Seuil : « ...*L'astuce fondamentale, la « détaxation pour dépréciation », constitue, d'après le Département du Trésor, la plus importante des méthodes qui permettent d'échapper à l'impôt sur le revenu et représente pour les finances nationales, dans le seul secteur pétrolier, un manque à percevoir de plus de cinq cents millions de dollars par an. Les fortunes légendaires des millionnaires du Texas n'ont pas d'autre origine. En face de gens qui ont le droit de déduire 27,5 % du revenu brut de leurs puits productifs, plus toutes les pertes entraînées par des forages sans résultat, l'Etat se trouve parfois dans l'incapacité d'arracher un seul sou aux nouveaux millionnaires.* » (« L'Empire du pétrole », page 132.)



(Service cartographique de « L'Express ».)

LA CARTE DU PÉTROLE ET DU GAZ SAHARIENS.
Ordonnances indexées nos NV58 1112 et 1113.

Un exemple fera saisir la portée de cette clause.

La production annuelle nette d'une compagnie est (supposons-le) de 10 milliards de francs.

Cette production est frappée d'une première redevance : 12,5 %, soit 1 milliard 250 millions.

Les investissements, amortissements et frais d'exploitation s'élèvent (supposons-le) à 3 milliards 250 millions.

Reste un bénéfice net de 5 milliards 500 millions.

La compagnie est maintenant autorisée à diminuer son bénéfice net (à concurrence de 50 %), de 27,5 % de la valeur de sa production nette. Elle écrit en l'occurrence :

5,5 milliards moins 2,75 milliards = 2,75 milliards.

Elle a déjà payé 1,25 milliard de redevance, qu'elle est habilitée à déduire (art. 65-I-a) du bénéfice imposable. Soit :

2,75 milliards moins 1,25 = 1,5 milliard.

C'est sur ce dernier chiffre qu'elle acquitte l'impôt direct de 50 %, soit 750 millions.

Tout compte fait, la compagnie a fait 5,5 milliards de bénéfice net ; elle a payé 1,25 milliard de redevance + 0,75 milliard d'impôt direct = 2 milliards.

Le total *réel* des impôts sur le bénéfice net est ainsi de 36 %.

Seuls les princes arabes du Golfe Persique, lorsqu'ils ignoraient encore la comptabilité, consentaient, il y a vingt ans, des conditions aussi avantageuses.

Pareille magnanimité à l'égard des compagnies privées serait encore justifiable si l'existence des gisements était douteuse, ou si le code comportait une clause de révision. Il n'en est rien. Les auteurs du code n'engagent pas seulement eux-mêmes et le présent ; ils engagent formellement leurs successeurs éventuels et l'avenir.

UNE BRADERIE ?

L'article 70 déclare en effet :

« Pour les entreprises détentrices de titres miniers de recherche et d'exploitation, les dispositions du présent titre ne pourront être aggravées... pendant une période de vingt-cinq ans à compter de la date d'entrée en vigueur des concessions, sans que la durée totale de la garantie ainsi accordée puisse excéder trente ans. »

Jusqu'en 1989, le gouvernement actuel interdit donc à ses successeurs, quels qu'ils soient, et quelles que soient les découvertes réalisées d'ici là, de prélever une part plus équitable des richesses sahariennes.

Quel est le but de cette politique ? S'agit-il d'attirer les Américains au Sahara en leur offrant des conditions exceptionnelles ? Mais si tel est le cas, pourquoi tant de hâte ? Le gouvernement actuel voudrait-il persuader les Etats-Unis qu'ils ont tout intérêt à ce que la France s'étende « jusqu'à Tamanrasset » ? Son intention était-elle de s'assurer, grâce au « code », des rentrées de devises immédiates, afin de pouvoir poursuivre une politique qui a mené la France au bord de la banqueroute ? A-t-il voulu acheter un peu de stabilité au présent en hypothéquant l'avenir de la France et du Maghreb ?

Peu importe la réponse à toutes ces questions, soulevées par le « code saharien ». Il suffit de rappeler que les Argentins chassèrent Peron lorsqu'il voulut accorder à la S.O. des conditions bien moins avantageuses que celles-ci ; et que dans tout autre pays (en Italie, au Brésil, au Paraguay, en Irak), un gouvernement qui instituerait un code pétrolier comme celui du 22 novembre serait accusé par les citoyens de « brader » le pétrole, le gaz, les sources d'énergie, bref l'avenir économique de la nation.

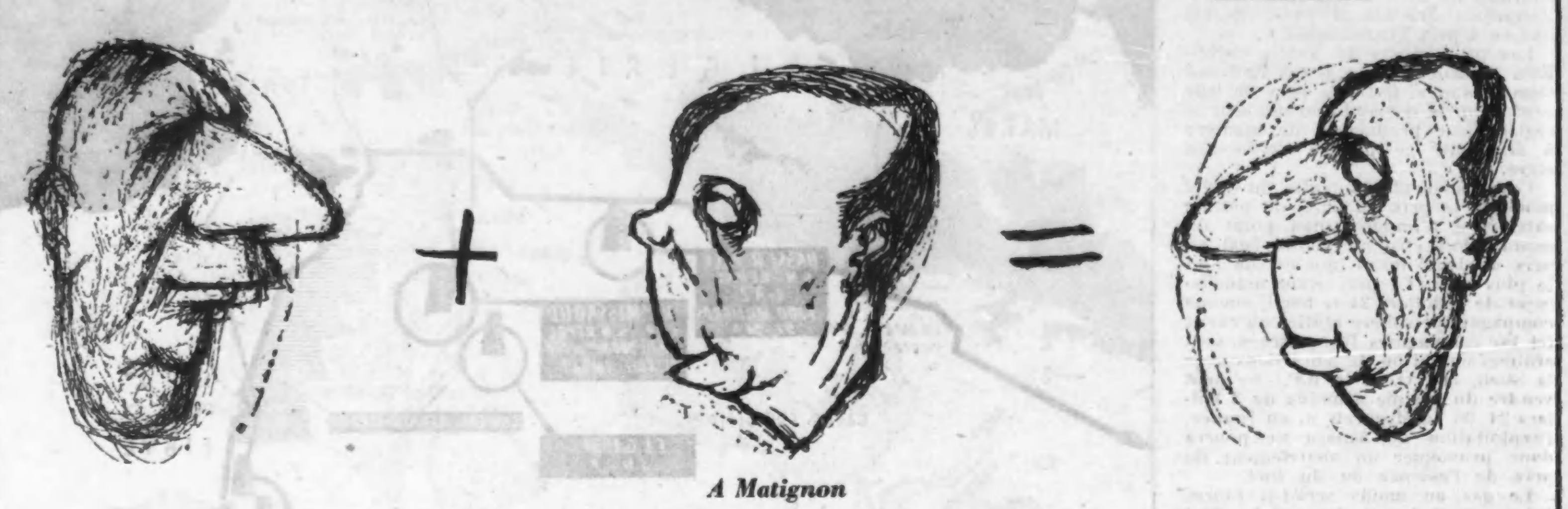
MICHEL BOSQUET.

AVEC
WAGONS-LITS//COOK
VOYAGES DE PRINTEMPS
en zone franc
L'AFRIQUE NOIRE
hors zone franc
(selon réglementation en vigueur)
Amérique du Sud, Japon, etc.
Programmes envoyés gracieusement sur simple demande à l'une des agences de Paris :
14, boulevard des Capucines - RIC. 91-79
2, place de la Madeleine - OPE. 40-40
62, rue du Bac - LIT. 42-80
91, Champs-Elysées - BAL. 57-70
14, rue Guichard - TRO. 89-10
8, place de la Concorde, locaux de l'A.C.F. (1er étage) - ANJ. 34-70
et dans les principales villes de province

MOI ET LE GÉNÉRAL

ou « A chacun son de Gaulle »

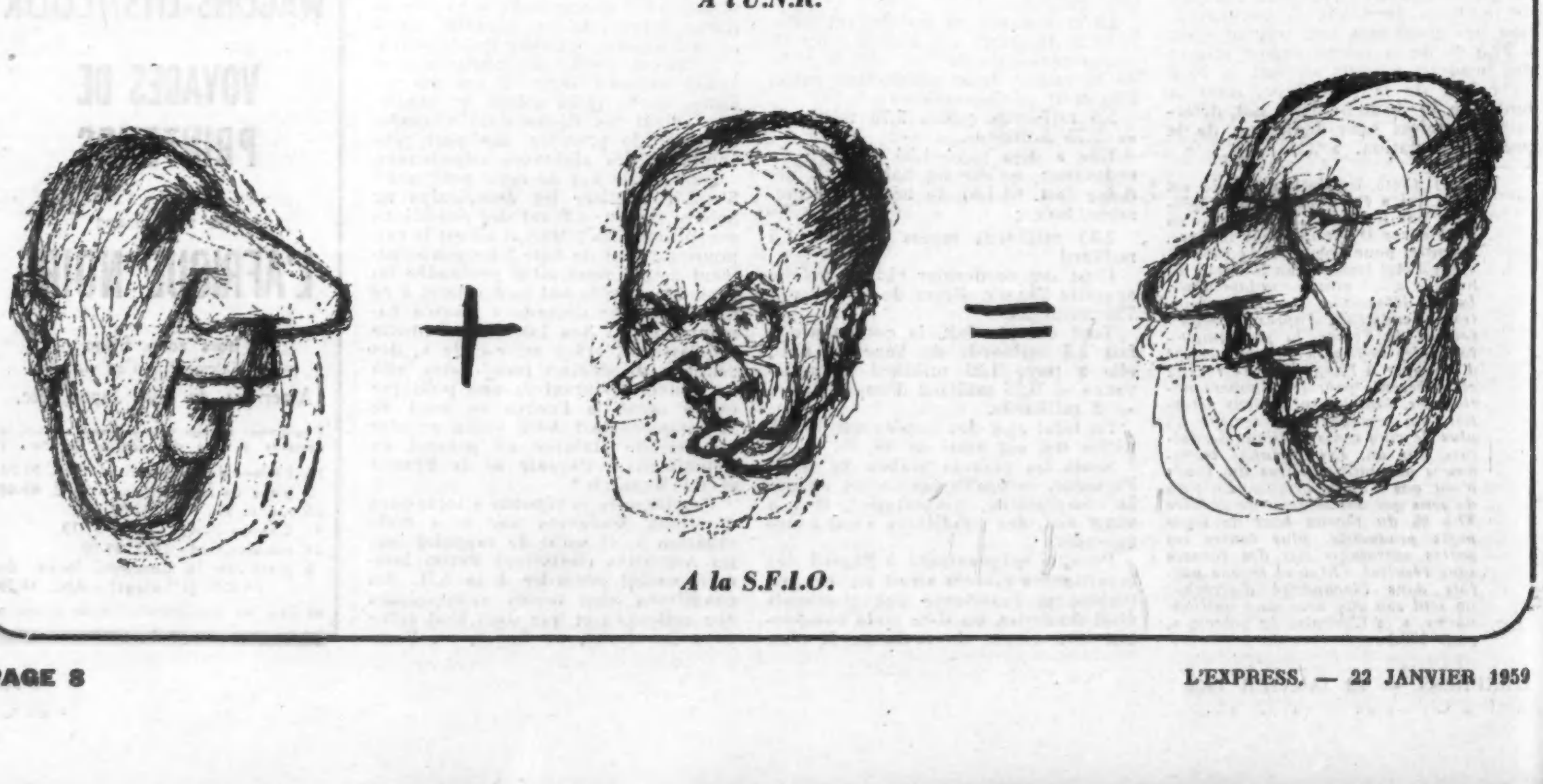
par TIM



A Matignon

Au Ministère des Finances

A l'U.N.R.



A la S.F.I.O.

PARTIS

Les brillants seconds

● *Le mariage politique entre l'U.N.R. et les indépendants est déjà sorti de la lune de miel.*

SUR les 117 députés que compte le groupe des indépendants, il n'y en a que douze qui aient fait défection lorsqu'il s'est agi d'approuver ce que le « Journal officiel » appelle la « communication du gouvernement sur son programme ».

Cette massive majorité en faveur du premier ministre ne correspond ni aux critiques que les modérés avaient formulées à son égard avant sa présentation ni aux observations que leurs porte-parole ont présentées au cours du débat.

Dans la motion que leur assemblée générale avait votée le 14 janvier, la veille même du débat, les élus indépendants demandaient que les mesures économiques et financières « *soient rapidement amendées et humanisées* ».

MISES EN GARDE

Pendant quarante-huit heures, au Palais-Bourbon, les amis de M. Roger Duchet avaient multiplié les mises en garde :

JEAN FRAISSINET (Marseille) : « *Pour ceux qui soutiennent le gouvernement, la propagande est actuellement difficile, et nous avons déjà déçu beaucoup d'espoirs qui avaient été placés en nous.* »

RAYMOND BOISDÉ (Cher) : « *Nous attendons que le climat dans lequel doit se développer et se maintenir l'expansion économique nécessaire soit transformé par vos soins.* »

FRANÇOIS VALENTIN (Meurthe-et-Moselle) : « *Nous ne retrouvons pas les objectifs fondamentaux de la politique économique et financière à laquelle nous aspirons... dans ce que l'urgence et la nécessité ont pu provisoirement imposer.* »

HENRY BERGASSE (Marseille) : « *Puisque vous êtes en quelque sorte le médecin post-opératoire, vous avez maintenant un devoir, celui de panser les plaies qu'une amputation nécessaire a faites.* »

Etc., etc.

Ces déclarations procèdent d'un souci bien clair : se désolidariser le plus possible de l'U.N.R., premier parti de gouvernement, et éviter, autant que possible, le partage des responsabilités. L'objectif est clair aussi : affronter dans les meilleures conditions possible, lors des élections municipales de mars, un corps électoral déçu et mécontenté par les décisions de fin 1958.

Ce sont les élus ruraux qui ont pris les devants : sur les douze défections enregistrées, il y en a deux qui s'expliquent par l'opposition à la politique algérienne, celles de MM. Pecastain et Le Pen, et une par l'absence, celle du chanoine Kir, doyen de l'Assemblée. Les neuf autres sont celles de représentants des régions agricoles et viticoles : MM. Bégouin (Charente-Maritime), Dixmier (Puy-de-Dôme), Sourbet (Gironde), qui sont des « anciens », et Jean Bénard (Indre), Paul Godonnèche (Puy-de-Dôme), Grasset-Morel (Hérault), Pierre Guillain (Pas-de-Calais), Jean Poudevigne (Gard), et Jean Valentin (Charente), qui sont des « nouveaux ».

Anciens et nouveaux sont donc également « contre ». Mais contre qui ?

LE SYMBOLE ET L'ANIMATEUR

En donnant des conseils pressants au « médecin post-opératoire », quel est le chirurgien dont les modérés dénoncent implicitement les agissements ?

Ce n'est pas seulement par amitié de parti mais c'est aussi par intérêt qu'aucun des orateurs modérés n'a directement mis en cause M. Pinay.

« *Le ministre des Finances*, déclarait dans les couloirs un nouvel élu indépendant, *entend reprendre, et a repris en fait, sa liberté d'action intellectuelle et morale. Mais nous lui restons attachés. Les indépendants ont toujours besoin d'un maître à penser et d'un symbole, Pinay, en même temps que d'un organisateur et d'un animateur, Roger Duchet.* »

Le maître à penser et l'animateur sont les premiers à avoir conscience de cette nécessité et à redouter tout ce qui pourrait donner consistance aux rumeurs de brouille. L'avant-veille du débat de « présentation », M. Pinay a reçu M. Duchet à déjeuner, chez lui, de la manière la plus amicale. Dans le numéro de « France indépendante » paru peu après, Roger Duchet a écrit :

« *Il est inadmissible de mettre sans cesse en cause le ministre des Finances et ses amis. Les mesures récentes ont été prises après l'arbitrage et sous la responsabilité du chef du gouvernement.* »

En fait, les indépendants et paysans sont prêts à excuser Antoine Pinay, et à considérer que le chirurgien fut le général de Gaulle lui-même et non son ministre des Finances. Ce dernier, au cours des dernières semaines, a été pressé de questions.

« *Pourquoi avez-vous affronté de telles mesures économiques et financières ?* » demandaient ses amis.

La réponse était toujours la même, et toujours la même la confidence que l'ancien président du Conseil faisait à ses intimes : « *On m'a fait signer des textes que je n'avais même pas lus.* »

« *On ne peut accabler un homme que l'on ne considère pas comme entièrement responsable* », disait dans les couloirs un nouvel élu indépendant du sud de la Loire.

(A.P.)

MM. ANTOINE PINAY ET ROGER DUCHET.
« *Il nous faut un maître à penser... et un organisateur.* »

LES LIMITES DU LIBERALISME

Si les modérés gardent leur confiance à Antoine Pinay, il ne s'agit donc pas d'une confiance aveugle mais au contraire vigilante. Ils seront derrière lui chaque fois qu'il sera fidèle à *leur* libéralisme, et comptent sur lui pour corriger en ce sens la politique suivie depuis la fin de 1958.

Si, d'autre part, les modérés, malgré leurs critiques, sont restés groupés au sein de la majorité Debré, c'est en grande partie en raison du Marché commun, et parce qu'ils conviennent qu'on été prises, pour ce qui concerne leurs mandants, les mesures que nécessitait sa mise en œuvre.

M. Georges Villiers exprimait de la manière suivante, le 13 février 1957, les appréhensions du C.N.P.F. :

« *Pour entrer sans inquiétude dans le Marché commun, il faut en finir avec la facilité économique actuelle qui revêt divers aspects : détaxes et subventions diverses, blocage des prix.* »

Le 8 avril 1958, il réclamait encore « *le desserrement des réglementations et des interventions* ».

Le patronat est aujourd'hui consentant, et assez libéré de ses complexes d'infériorité pour accepter l'entreprise de semi-libéralisme européen qui a repris vertu à ses yeux au moment même où s'est précisée la menace de la zone de libre-échange. Les indépendants qui ne sont pas les seuls porte-parole de ce patronat, mais qui en sont les interprètes les plus naturels, sont dans les mêmes dispositions.

Momentanément satisfaits ou confiants, ceux des élus modérés qui ne représentent pas des secteurs agricoles laisseraient assurément paraître leurs appréhensions si le Marché commun conduisait à d'excessives concentrations industrielles. Dans ce cas, ils se souviendraient que leur mot d'ordre a toujours été celui de la « défense de l'individu contre le colossal ». C'est le sens du discret avertissement lancé par François Valentin dans son discours du 15 janvier :

« *Nous pensons qu'il est indispensable de savoir ce qu'est le véritable libéralisme du XX[e] siècle... Il faut faire appel à ce qui fait la grandeur de l'homme, à savoir la liberté, pour aller jusqu'à ce qui fait son épanouissement, c'est-à-dire sa dignité.* »

Lutte contre l' « Etat-patron », défense de la libre entreprise, autorité du pouvoir exécutif ne constituent pas les seuls thèmes électoraux des modérés. Les candidats qu'ils ont présentés en novembre dernier ont également beaucoup insisté sur « la défense des valeurs spirituelles » et sur « la lutte contre le communisme ».

Michel Debré leur a donné satisfaction sur ces deux points.

Le premier ministre, qui avait commencé son discours en affirmant que « *le premier devoir politique* » est d' « *assurer la dignité et la liberté de la personne humaine* », a évoqué en ces termes le problème communiste :

« *Qu'à certains moments un Français sur cinq, une Française sur cinq, consultés à l'occasion des élections, aient été portés à voter pour une formation politique dont les ambitions sont ouvertement révolutionnaires, dont la tactique est commandée de l'étranger, et dont la doctrine est la négation de la liberté, voilà qui était grave, et malgré le redressement que l'espérance de l'année 1958 a fait naître, voilà qui demeure grave.* »

C'est à bien peu de chose près ce que déclarait Robert Bruyneel devant le congrès des indépendants de 1956 :

« *Le parti communiste constitue un Etat au sein de la nation. Il pénètre et paralyse tous les rouages de l'Etat légitime... Le parti communiste est véritablement une armée étrangère campée sur notre sol.* »

GARDER SA LIBERTE

Vis-à-vis de celui qu'ils approuvent sur bien des points, les indépendants entendent garder néanmoins autorité et liberté. Cette revendication est apparue dans la plupart des discours prononcés à l'Assemblée nationale par des élus modérés.

RAYMOND BOISDÉ : « *Il ne faut pas perpétuer le paradoxe d'après lequel seule l'opposition aurait le monopole des propositions constructives. Pourquoi pas la majorité elle aussi ?* »

HENRY BERGASSE : « *Il ne faut pas attendre des indépendants, aussi attachés à la liberté de vote qu'à toutes les autres, des suffrages bloqués et monolithiques.* »

Désir de liberté, droit à l'initiative, menace d'un « dosage » dans les votes : ce sont là autant d'échos à l'amertume d'élus qui ont pu ressentir le poids de l'U.N.R. et éprouver son autoritarisme dès la discussion du nouveau règlement de l'Assemblée nationale. Ces élus aspirent à se faire entendre et à prendre la direction d'une Assemblée nettement orientée à droite.

« *Nous verrons bien après les municipales. Beaucoup d'U.N.R. se lasseront peut-être du monolithisme et de la discipline de vote.* »

Tous les indépendants qui tiennent ce raisonnement comptent sur l'adoption, pour les élections municipales, d'un mode de scrutin où un faible déplacement de voix suffirait à modi-

→

A VILLEPREUX près St-Cyr
à 30 minutes de Paris dans la verdure
RÉSIDENCE DE LA HAIE BERGERIE
500 PAVILLONS INDIVIDUELS TOUT CONFORT AVEC JARDINS
3-4-5 PIÈCES
PRÊT CRÉDIT FONCIER PRIME A 1.000 F PRÊTS COMPLÉMENTAIRES
TOUTES DÉMARCHES ACCOMPLIES PAR LA SOCIÉTÉ
Livraison à partir du début 1959
Renseignements et dépliants sur demande
SOPEREF
21, AVENUE GOURGAUD . PARIS . TÉL. GAL. 39-47

fier l'équilibre des forces et à renverser la situation. Ils espèrent parvenir à s'imposer demain aussi bien qu'hier.

La cassure du R.P.F. en 1952, l'évanouissement des poujadistes sous la dernière législature ont été fastes à la droite qui a toujours réussi à recueillir dans son groupe les élus désabusés. L'opération « débauchage » sera cette fois-ci beaucoup plus difficile, car la nouvelle force parlementaire a l'avantage considérable d'être installée, elle, aux postes de commande.

Les indépendants devront sans doute attendre un peu avant de devenir mieux que des « brillants seconds » au sein de la nouvelle Assemblée nationale. Mais ils n'entendent compromettre aucune chance d'y parvenir.

T. L.

PARLEMENT

Dialogue avec un député algérien

Ils ont été élus pour faire « le reste » ; ils forment le carré des farouches défenseurs de l'intégration. Jean Daniel a rencontré quelques-uns des 71 députés algériens. Voici leurs perspectives.

« *VOUS avez tous, ici, un sentiment commun : celui d'avoir une patrie commune. Nous voudrions partager ce sentiment avec vous, avoir l'impression, sans le proclamer à chaque instant, d'appartenir à la même patrie.* »

« *Rendez le courage aux morts en sursis que nous sommes. Dites-nous que la France opte pour l'intégration. Epargnez-nous l'humiliation qui a été celle du Glaoui, le jour où il s'est prosterné devant le Sultan : ce jour-là, c'est la France qui a reçu un coup de pied.* »

Ces deux phrases ont été prononcées au cours du débat d'investiture à l'Assemblée nationale : la première par un médecin musulman, la seconde par un avocat musulman. Ce sont deux députés algériens : le Dr Sid Cara — dont la sœur est ministre dans le gouvernement de M. Debré — et Me Mallem, membre du comité directeur de l'U.N.R.

Leur adjuration était pathétique : elle a atteint son but. Comment des Français ne seraient-ils pas sensibles à l'appel de musulmans qui implorent en français, du haut d'une tribune française, que l'on considère leur pays comme une portion de la France — tandis que d'autres se battent avec acharnement pour n'être pas Français, précisément ?

L'ELU DU GENERAL

Ce groupe, aujourd'hui encore compact, des 71 députés algériens dispose à l'intérieur de l'Assemblée nationale d'une sorte de présence à la fois dynamique, pittoresque et passionnelle qui tient un rôle que n'avait pas prévu le général de Gaulle, mais dont rêvaient les ultras du 13 mai ; ils mènent un combat opiniâtre pour l'intégration.

C'est pourtant une intervention personnelle du général de Gaulle qui a assuré l'élection de celui que les derniers débats ont révélé comme la plus forte personnalité du groupe : le professeur Marc Lauriol, qui renia, pendant la campagne électorale, le projet de « fédéralisme interne » dont il est l'auteur. M. Lauriol, au nom de ses collègues algériens, dans une intervention que « L'Echo d'Alger » juge « remarquable », s'est fait l'interprète « *de l'émotion ressentie par les populations d'Algérie à l'annonce des mesures de clémence décidées par le Président de la République* » et avec une grande éloquence a affirmé :

« *C'est pourquoi, s'il existe en Algérie une personnalité, c'est la personnalité française et elle seule.* »

Si l'on ajoute que c'est sur ce texte de M. Lauriol que les Indépendants, l'U.N.R. et le Centre républicain se sont réunis, on constate que le général de Gaulle, qui parle constamment de « *personnalité algérienne* », a fabriqué de ses propres mains l'un des chefs de cette opposition qui se prépare à le combattre sans relâche sur l'Algérie.

Mais à vrai dire, les députés algériens de souche française n'ont pas plus d'importance que les autres. Ils n'ont pas ce poids d'émotivité qui facilite les manœuvres ou trouble les consciences, comme c'est le cas pour les 47 députés musulmans que comprend ce groupe des 71.

« MORTS EN SURSIS »

S'ils avaient été seuls, ils ne seraient pas arrivés, probablement, à polariser un débat comme l'a fait l'ensemble des députés algériens. A la fois cautions, alibis, otages, les députés musulmans, par un cruel retournement des choses, ont servi, en deux jours, à faire passer de l'optimisme au pessimisme une opinion publique métropolitaine qui déjà, la semaine dernière, croyait entrevoir les lueurs de la paix retrouvée. Comment cela fut-il possible ?

Leur apport émotionnel est fait d'une seule chose, c'est qu'ils se considèrent, selon le mot de Me Mallem, comme des « morts en sursis ». Individuellement condamnés par le F.L.N., ils sont nécessairement des *combattants*, au sens plein du terme. Ils ont été élus pendant une guerre, dans les conditions matérielles et dans le climat psychologique de la guerre ; ils ont participé à une consultation électorale, laquelle, à partir du moment où elle était récusée par le F.L.N., ne pouvait être qu'une phase politique de la guerre. Ils ont ainsi fait une option risquée, et ils en ont constamment conscience.

LES ÉLUS ALGÉRIENS A PARIS (1).
« *Le plus difficile pour moi c'est de comprendre...* »

En les écoutant, vendredi dernier, certains des parlementaires qui savent que l'intégration ne pourra jamais être réalisée, se sont pris à penser aux responsabilités de la France. Comment avait-on pu mener ces hommes jusque-là ? Soudain, cette incarnation grouillante et colorée du drame algérien faisait prendre à l'Assemblée nationale la mesure de certaines irresponsabilités et de certains aveuglements.

« *Maintenant, la France se sentira encore plus engagée* », a déclaré un député U.N.R., chargé des contacts avec ses collègues algériens. Et il ajouta : « *Si nous avions eu autant de députés catholiques indochinois, tunisiens et marocains, nous n'aurions jamais bradé l'empire...* »

SIX MOIS DE REFLEXION

Cette absurdité a au moins le mérite de révéler un certain nombre d'intentions politiques, avec lesquelles le général de Gaulle doit désormais compter.

Mais comment réagissent individuellement les députés musulmans d'Algérie ? J'ai rencontré un certain nombre d'entre eux. L'un des plus sérieux m'a déclaré :

« *Le plus difficile pour moi, c'est de comprendre ce que veut le général de Gaulle. Nous sommes quelques-uns à ne pas vouloir être plus royalistes que le roi. Si de Gaulle nous fait dire de ne plus parler d'intégration, parce qu'il n'en a pas envie, nous verrons s'il faut démissionner ou non, mais nous n'insisterons pas.*

— Mais votre groupe ?

— Notre groupe éclatera forcément. D'ailleurs il y a déjà des difficultés. La semaine dernière, on a voulu nous faire voter une motion contre les mesures fiscales qui touchent les viticulteurs. Les deux tiers du groupe ont refusé, en disant qu'ils ne voulaient pas défendre les intérêts des gros colons. »

— Pourquoi avez-vous protesté contre les mesures de clémence ?

— Nous n'avons pas protesté! Mais nous voulons comprendre pourquoi on transforme les conditions de vie de Ben Bella. Si c'est pour traiter avec lui un jour, alors qu'on nous le dise : nous sommes tout de même les premiers intéressés. Moi, vous savez, on m'a poussé vers cette histoire, mais je n'ai pas de formation politique, je suis paralysé dès qu'il s'agit de parler en public et je me suis donné six mois pour savoir si j'étais fait ou non pour ce métier...

— Comment vous a-t-on convaincu ?

— Avec le 13 mai. J'ai beaucoup souffert de l'humiliation avant le 13 mai et j'ai dit à tous mes amis français qui sont nombreux que s'il arrivait quelque chose à l'un des miens, je deviendrais maquisard. Le 13 mai est arrivé et ces amis sont venus me voir pour me dire qu'à compter de ce jour, si je combattais avec eux, la fraternité serait totale. J'ai accepté. J'ai prêché la réconciliation. J'ai quitté une situation où je gagnais presque autant qu'à l'Assemblée nationale. J'ai accepté en faisant le serment de défendre mes coreligionnaires contre l'arbitraire.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— D'un côté, je ne veux pas d'une indépendance comme la Tunisie et le Maroc où mes enfants auraient faim. Si les Français font en Algérie ce qu'ils ont fait en France, c'est providentiel pour nous. Mais d'un autre côté, quand j'ai fait ma campagne électorale, tous les Arabes à qui je parlais de fraternité venaient me voir en me disant, l'un que son père avait été arrêté, pour un autre c'était son fils, pour un troisième c'était toute sa famille, etc. Alors je suis au Parlement pour le dire.

DES TEMOINS DOULOUREUX

— Et vous allez le dire ?

— L'embêtant, c'est que je ne sais pas parler. Mais en tout cas, le vœu que nous avons émis n'était pas pour protester contre la clémence, mais au contraire contre l'arbitraire qui fait qu'on arrête n'importe qui. Dans ma circonscription, on a arrêté un jour dix personnes. Je suis allé demander ce qu'elles avaient fait, on m'a répondu : « Ne vous en faites pas, elles seront libérées par la prochaine amnistie. » Car en Algérie, on savait depuis longtemps qu'une amnistie interviendrait. »

D'autres députés m'ont dit qu'ils n'étaient pas condamnés par le F.L.N., qu'ils voulaient être les artisans de la réconciliation et qu'ils ne tenaient pas à l'intégration plus qu'à autre chose : ce qu'ils demandent, c'est qu'une éventuelle négociation n'ait pas lieu sur leur dos. Mais un autre député musulman m'a dit que si l'on négociait, il viendrait se fixer en France et qu'il n'y avait qu'un homme qui voyait clair dans la grande épreuve de force : M. Pierre Lagaillarde. C'est pourtant avec ce même

(1) De g. à dr. : Mlle Kheira Bouabsa, M. Pierre Lagaillarde, Mlle Nefissa Sid Cara, le Dr Sid Cara.

député musulman que je suis passé dimanche dernier devant la vitrine d'une librairie où était exposé le livre du lieutenant Rahmani sur « l'affaire des officiers algériens ». Et ce député m'a déclaré :

« Vous n'avez pas lu ce livre? C'est un témoignage remarquable. Un vrai Français musulman, un officier français qui s'adresse aux autres Français ! »

Comme je lui faisais remarquer que dans son livre le lieutenant Rahmani réclamait l'indépendance de l'Algérie, le député — sans craindre l'illogisme — m'a répondu :

« Avouez que c'est bien normal ! »

Voici donc où en sont ces hommes. Séduits par la force et la promesse de l'impossible prospérité, facilement manœuvrés par les partisans de l'Algérie française, protégés par la police (ce qui permet de mieux les surveiller), contraints de se débattre dans une confusion intellectuelle déroutante, ils sont devenus ces témoins douloureux auxquels on doit ces sortes de désastreux « apaisements » dont M. Michel Debré s'est servi — déjà — pour détruire le choc psychologique créé par les dernières initiatives du général de Gaulle.

JEAN DANIEL.

ALGÉRIE

Où sont les ultras ?

● *Quel est le visage de l'Algérie une semaine après les mesures de clémence décidées par le général de Gaulle ? Notre envoyé spécial Claude Krief nous câble.*

ALGER, la capitale du 13 mai, le bastion des ultras, devait cette semaine crier une fois encore son indignation et sa haine, inquiéter, menacer, protester enfin contre les mesures de clémence décidées par le général de Gaulle. La semaine s'est passée sans que rien arrive. Et les visiteurs se demandent : *« Mais où sont donc passés les ultras ? »* C'est simple : leurs chefs sont à Paris où ils ont reçu des apaisements. Sur place, lâchés par l'armée, ils perdent presque toute leur force et c'est ce qui frappe le plus lors d'un retour en Algérie.

Samedi dernier, sur le Forum d'Alger, inondé de soleil, une trentaine de jeunes gens de 15 à 20 ans ont tenté de ranimer le souvenir des journées de mai. Quelques cris poussés sans grande conviction, de faux airs de bravoure : il a suffi de trois motards qui passaient là par hasard pour disperser les manifestants en herbe et les renvoyer à l'Automatic-Bar de la rue Michelet qui fut le quartier général de Lagaillarde.

UN DIVORCE NOUVEAU

En fait, la ville est parfaitement détendue. Aucun renforcement du service d'ordre. De loin en loin, quelques patrouilles : des « territoriaux ». Malgré les treillis et les armes on les sent nonchalants, désœuvrés, ils grossissent la foule des passants où Européens et musulmans se coudoient même s'ils semblent la plupart du temps s'ignorer. Il est évident que cette foule méditerranéenne si prompte à s'enflammer, ces Algérois aux réactions si brutales ne bougeront pas. Le gouvernement vient de gagner nettement la première manche, pour la première fois les « ultras » n'embrayent plus sur la population. Il y a là un divorce nouveau.

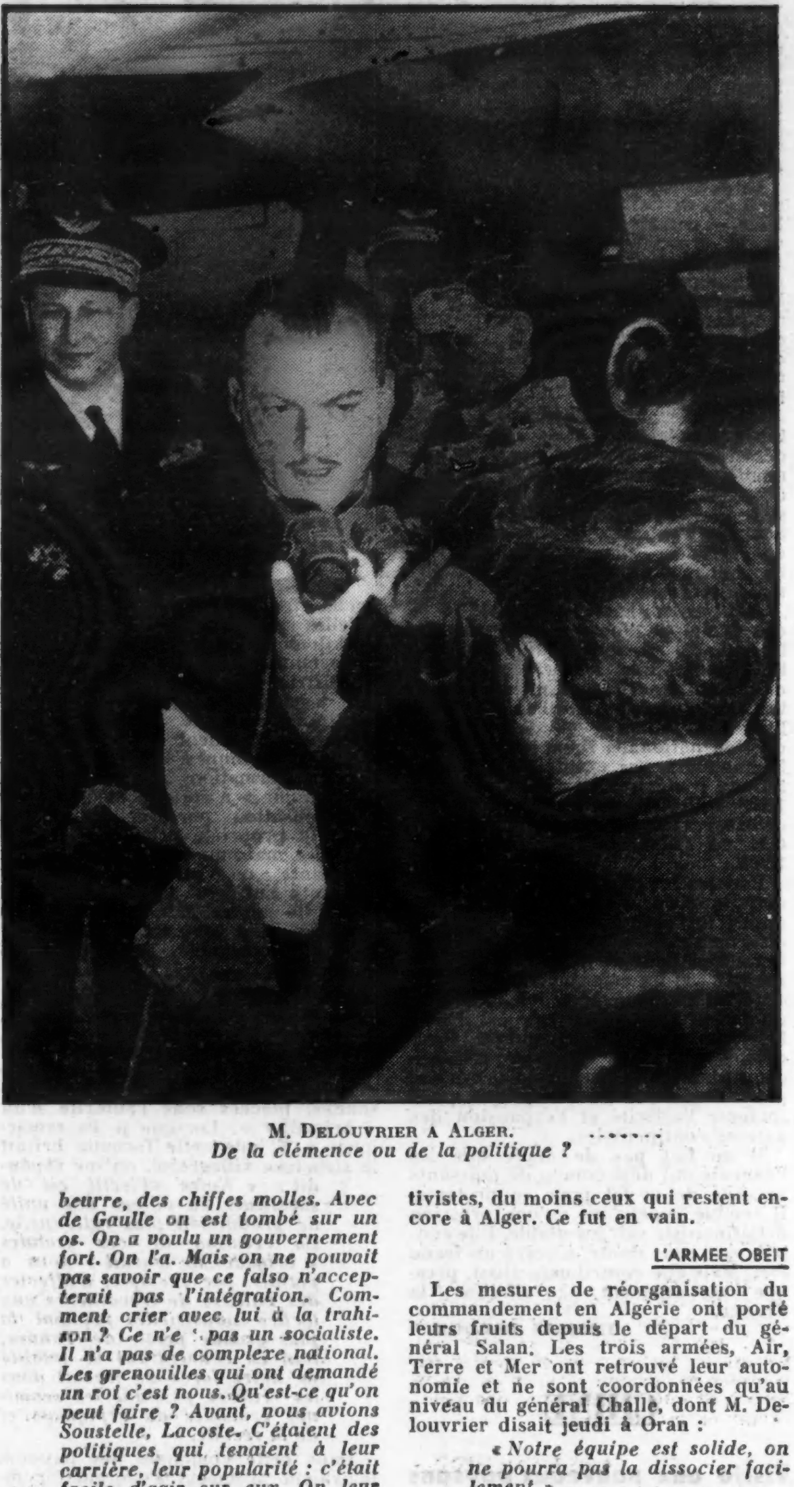
Deux événements dramatiques auraient pourtant pu facilement cristalliser l'émotion. D'abord l'enterrement à Alger de 22 parachutistes tués il y a quelques jours en Kabylie et du capitaine Grazziani, tombé à leurs côtés et particulièrement célèbre pour le rôle qu'il a joué aux côtés du général Massu et du colonel Bigeard, au moment de la bataille contre le terrorisme dans la capitale algérienne. Ensuite l'assassinat du jeune docteur Auger et de sa femme abattus près de Rivet par les fellagha.

Il y a quelques mois à peine, de tels faits auraient suffi à déchaîner la foule. Aujourd'hui les chefs ultras ont seulement fait placarder dans les rues des affiches de deuil où l'on peut lire en noir et blanc : *« Mesures de clémence = meurtre des Auger ! »* Mais ils ont dû décommander toute action. Pourquoi ?

« UN OS : DE GAULLE »

Dans un café d'Alger, tout en croquant des amandes grillées et des pistaches, un ancien camarade de Faculté devenu un activiste farouche de l'Algérie française m'explique :

« Mollet, Gaillard, Bourgès-Maunoury, la IVe quoi, c'était du



M. DELOUVRIER A ALGER.
De la clémence ou de la politique ?

beurre, des chiffes molles. Avec de Gaulle on est tombé sur un os. On a voulu un gouvernement fort. On l'a. Mais on ne pouvait pas savoir que ce falso n'accepterait pas l'intégration. Comment crier avec lui à la trahison ? Ce n'est pas un socialiste. Il n'a pas de complexe national. Les grenouilles qui ont demandé un roi c'est nous. Qu'est-ce qu'on peut faire ? Avant, nous avions Soustelle, Lacoste. C'étaient des politiques qui tenaient à leur carrière, leur popularité : c'était facile d'agir sur eux. On leur était utiles, mais ils nous aidaient. Delouvrier, lui, déclare partout qu'il n'est qu'un fonctionnaire, qu'il exécute les ordres du gouvernement, que la politique algérienne se fait à Paris. »

Ce sentiment de lassitude, d'impuissance est nouveau à Alger.

Depuis des mois, des années presque, la population d'Alger est sur le qui-vive. Il semble que cette tension vienne brusquement de lâcher, de tomber. Après avoir sacrifié le 13 mai à de Gaulle, l'Européen déçu et désabusé se laisse gagner psychologiquement par une sorte de « fatalisme » où le destin prend, malgré lui, le visage du Président de la République. Car il ne s'agit pas de confiance. Des sursauts violents, voire désespérés peuvent sans doute encore se produire. Mais ceux qui y pensent semblent, à l'avance, persuadés de leur vanité.

Ceci n'est pas l'effet du hasard. Avant de partir pour une tournée de trois jours dans l'Oranais et le Constantinois, M. Delouvrier a reçu dans son bureau de la Délégation Générale les représentants de tous les mouvements patriotiques venus lui exprimer leur désaccord. Aux uns et aux autres M. Delouvrier a prêché le calme et la confiance. Mais plus que les arguments du délégué du gouvernement un fait a joué : la présence silencieuse dans un coin de la pièce du général Massu, Igame d'Alger. Or, chacun sait ici que ce dernier n'hésite pas à rétablir l'ordre contre qui que ce soit.

Ce n'est pas là le moindre sujet d'amertume des ultras et des anciens membres des comités de salut public. Les uns et les autres ont tenté de reprendre contact avec des militaires activistes, du moins ceux qui restent encore à Alger. Ce fut en vain.

L'ARMEE OBEIT

Les mesures de réorganisation du commandement en Algérie ont porté leurs fruits depuis le départ du général Salan. Les trois armées, Air, Terre et Mer ont retrouvé leur autonomie et ne sont coordonnées qu'au niveau du général Challe, dont M. Delouvrier disait jeudi à Oran :

« Notre équipe est solide, on ne pourra pas la dissocier facilement. »

Si la sécurité est depuis le 13 mai entre les mains du colonel Godart, on reproche maintenant à ce dernier un certain opportunisme gouvernemental. Il s'est rendu personnellement la semaine dernière à « L'Echo d'Alger » pour faire reprendre la manchette de la « une » qu'il jugeait alarmiste, tandis qu'un de ses adjoints intervenait au « Journal d'Alger » et à « La Dépêche ». Ceci, pourtant, ne l'empêche pas de maintenir en vie le Comité de Salut Public de la Police en le transformant en Comité d'Etudes et de Liaison.

L'armée, donc, obéit. Cela ne veut pas dire qu'elle entérine nécessairement la politique du général de Gaulle. Certes, il y a des officiers pour affirmer que la clémence de la France pourra dégeler l'opinion musulmane urbaine la plus politisée. Mais les intégristes de l'action psychologique sont résolument hostiles.

« L'offre de cessez-le-feu et les mesures de clémence sont une erreur grave dont on n'a pas fini de mesurer les conséquences. La force du F.L.N. réside dans la terreur qu'il fait régner. Tout ce qui introduit l'équivoque, l'ambiguïté, l'incertitude fait le jeu de la terreur, rejette les attentistes. Quand comprendra-t-on qu'il s'agit d'une guerre révolutionnaire où le politique, l'économique et le militaire sont intimement liés ? »

LE CREUX DE LA VAGUE

Militaires comme civils ont le sentiment d'être dans le creux de la vague. Le 13 mai a reflué et rien ne l'a encore remplacé avec suffisamment de netteté et de force. Et cela même sur le plan économique. Non que les affaires soient moins florissantes dans la capitale algérienne. Mais après avoir rejeté, au mois de mars, la décision concernant le combinat de Bône, M. Delouvrier vient de préciser que 1959 serait consacré *à l'étude* du plan de Constantine. Autrement dit qu'aucune des spectaculaires réalisations prévues ne serait abordée concrètement avant l'année prochaine. Ainsi l'effort économique qui devait servir d'appoint essentiel à la pacification ne saurait porter ses fruits avant de longs mois.

Au même moment la situation militaire demeure stationnaire, mais certains espoirs se sont singulièrement amenuisés. Chacun constate que les rebelles, acculés au combat, se font tuer jusqu'au dernier. Leur moral semble avoir parfaitement résisté au 13 mai et à la fraternisation.

Il ne suffit plus aux Algérois de dire aujourd'hui : *« On va mettre le paquet. »* Ils ont vu l'armée française avec tous les pouvoirs. Et la rébellion dure. Après plusieurs derniers quarts d'heure. Dans ces cas-là, généralement, Alger manifeste.

Manifester c'est chasser l'angoisse. Aujourd'hui la manifestation impossible ne débouche même plus sur l'unité des Français d'Algérie. C'est là le résultat des élections législatives où l'étalage au grand jour des rivalités, la violence des heurts ont créé de profondes ruptures, même parmi les ultras.

ET L'AMNISTIE ?

Sur l'amnistie et les mesures de clémence il est difficile d'y voir clair. En principe, on « étudie » encore les dossiers. Les libérations déjà intervenues ne sont, m'avait-on assuré, que le reliquat de décisions antérieures obtenues après les interventions de la Commission de Sauvegarde.

Ensuite j'ai appris que ces libérations *« entraient dans le cadre des mesures de clémence. »* Est-ce que les 10.000 personnes qu'on arrête tous les mois et que l'on place pour quelques semaines dans les 90 « centres de triage » de l'Algérie vont être considérées comme des internés bénéficiant de l'amnistie ? En ce cas la duperie serait complète. Car de toute manière les suspects dont on vérifie l'identité dans les centres de triage sont libérés dans la proportion des 9/10.

On connaît à ce sujet la thèse de certains militaires : il faut un roulement d'arrestations continuel jusqu'au jour où toutes les personnes susceptibles de constituer l'infrastructure de la rébellion auront été recensées et interrogées.

Mais quand bien même la majorité des mesures d'amnistie serait sabotée sur place, il resterait — et c'est considérable — que tous les avocats musulmans (à l'exception, semble-t-il, de Me Bentoumi), la plupart des médecins et des intellectuels sont sortis, déjà, des camps d'hébergement et qu'ils circulent en liberté.

Parmi ces hommes il y a toutes les nuances du nationalisme algérien. Ce choix va au-delà de la simple mesure de grâce. Il était en effet facile de n'élargir que des lampistes.

« C'est aussi important que la grâce des condamnés à mort, m'a déclaré un musulman. *Cela prouve que de Gaulle peut et veut aller encore plus loin. Dans ce cas, ce serait plus que de la clémence, ce serait de la politique. »*

CLAUDE KRIEF.

Jean VETEMENTS DE LUXE POUR HOMMES
2, rue Léopold-Robert, PARIS-14e
(angle 122, boulevard du Montparnasse)
ODE. 52-13
SOLDES 20 %

ÉCONOMIE

Le phénomène français

● ***Un des meilleurs économistes mondiaux, le professeur Thomas Balogh, de l'Université d'Oxford, fait un diagnostic de la situation française. C'est flatteur et intéressant.***

LE tableau de l'économie française au début de 1959 est fait d'éléments contradictoires.

Quel que soit le bilan moral et politique de la IVe République, qui a connu une fin si ignominieuse, il ne fait pas de doute qu'elle a remporté un succès sans précédent dans le domaine économique. C'est une chose que l'on ignore généralement, en France comme à l'étranger, et cela pour une raison très simple.

C'est un fait que, pendant toute son existence, la IVe République a eu besoin pour se maintenir à flot d'une aide étrangère massive — depuis le prêt de reconstruction accordé par l'Amérique au lendemain de la guerre jusqu'à la dernière opération de sauvetage du franc lancée par M. Per Jacobsson. Une série de crises catastrophiques a d'autre part donné l'impression que l'économie française était gravement malade.

En réalité, le rythme des investissements intérieurs n'a cessé de s'accélérer. Un gros effort de modernisation a été fait dans l'industrie — particulièrement dans l'industrie lourde — qui se trouvait dans un état lamentablement arriéré. La production a augmenté à un rythme supérieur à celui du « miracle » économique allemand. On a pu observer, en même temps, l'amorce d'une révolution agricole dont les conséquences pourraient être encore plus surprenantes pour ceux qui doutent de la vitalité économique de la France.

D'IMPORTANTES « PERCEES »

Par ses ressources naturelles, qui sont parfaitement proportionnées à sa population, la France est une des nations les plus solides du monde. Elle possède dans la moitié nord de son territoire un héritage industriel de grande valeur et la qualité de son artisanat — qui lui vaut une industrie touristique florissante — est inégalée dans le monde. Il suffit pour s'en convaincre de comparer les magasins de Paris avec ceux de n'importe quelle autre capitale.

Depuis la guerre, la France n'a pas négligé non plus le développement de sa zone méridionale. Les touristes pourraient même prétendre que la mise en valeur de ces régions merveilleusement agréables pour le visiteur a été trop rapide à leur goût. La découverte de gaz naturel en Gascogne et les immenses travaux d'irrigation et d'électrification de la Provence ont totalement transformé le mode de vie rural et urbain de ces régions. Les réalisations effectuées sur le cours inférieur du Rhône constituent sans aucun doute un chef-d'œuvre d'aménagement régional.

Si l'augmentation moyenne de la productivité agricole n'a pas été spectaculaire, de très importantes « percées » — comme disent les Américains — ont été réalisées par des exploitants individuels qui se sont lancés dans l'agriculture intensive et mécanisée, réussissant ainsi, dans certains cas, à tripler leur production. Les succès les plus remarquables ont été obtenus dans la production de blé, de betteraves, de pommes de terre, ainsi que dans l'élevage.

Une fois amorcée, une révolution de cet ordre ne peut être que contagieuse. Elle promet en effet des profits très élevés dans la mesure où les prix agricoles sont déterminés en fonction des rendements les plus faibles, grâce à l'immense influence politique de la paysannerie au sein du Parlement — trait caractéristique de la France, comme des Etats-Unis.

LA VIEILLE GARDE

La France manifeste donc un dynamisme qu'elle n'avait plus connu depuis l'époque de Colbert, au XVIIe siècle. L'essor industriel qui avait marqué le règne de Napoléon III était lui-même moins impressionnant dans la mesure où il était moins rapide que celui de la Prusse et de l'Angleterre contemporaines.

Ce développement s'est effectué derrière l'écran d'une politique protectionniste particulièrement efficace qui, en augmentant les marges de profit, a permis à l'industrie française d'accroître ses investissements. Sans aide étrangère, ce protectionnisme n'eût pas suffi à empêcher l'effondrement de la balance des comptes. On peut sans doute soutenir que les deux guerres coloniales de la France lui ont coûté davantage que l'aide américaine qu'elles lui ont value. Mais il faut souligner que les expéditions françaises en Indochine et en Algérie, financées par les Américains, représentaient l'une des façons les plus économiques d'acquérir des dollars, et que sans elles, l'équilibre commercial français eût été plus précaire et le progrès économique moins rapide.

Ce qu'il est intéressant de noter, c'est que la « vieille garde » conservatrice — dirigée par M. Jacques Rueff et le directeur de la Banque de France, M. Baumgartner — a récemment regagné du terrain sur la brillante équipe d'économistes que le ministère des Finances avait réunie dans un service spécial de planification et qui animait également la Commission du plan de modernisation.

Il semble aujourd'hui que la politique monétaire qui a eu des effets si désastreux sur le développement économique britannique soit sur le point de triompher. Et il n'est pas impossible que l'ouverture du Marché commun, en l'exposant brutalement à la concurrence allemande, inflige à l'économie française un choc déflationniste assez rude.

A cet égard, la diminution de 10 % des droits de douane et l'augmentation de 20 % des contingents sont infiniment moins importantes que la clause obligeant les six pays à importer, dans chaque secteur, l'équivalent d'au moins 3 % de leur production nationale. Dans le secteur de l'automobile, par exemple, les importations françaises devront passer de 1.000 à 15.000 environ, alors que les contingents des autres pays de l'O.E.C.E. ne s'élèveront que de 1.000 à 1.200.

Lorsque les effets de cet ajustement déflationniste se feront sentir, je crains fort que l'Assemblée semi-fasciste issue des dernières élections ne fasse tout pour en rejeter la responsabilité sur les communistes, les juifs ou Dieu sait qui. Il y a à mon avis un danger très réel de voir se ralentir le développement économique français, à moins que des mesures beaucoup plus énergiques ne soient prises par l'Angleterre et l'Amérique pour soutenir l'activité et l'expansion des nations continentales.

Il ne fait pas de doute que les Français ont déjà conclu de puissants accords de cartel pour se protéger. Il semble cependant qu'une pression déflationniste soit inévitable. Elle contribuera, sans doute, à créer un franc fort. Mais elle contribuera aussi, presque certainement, à affaiblir la France.

THOMAS BALOGH.

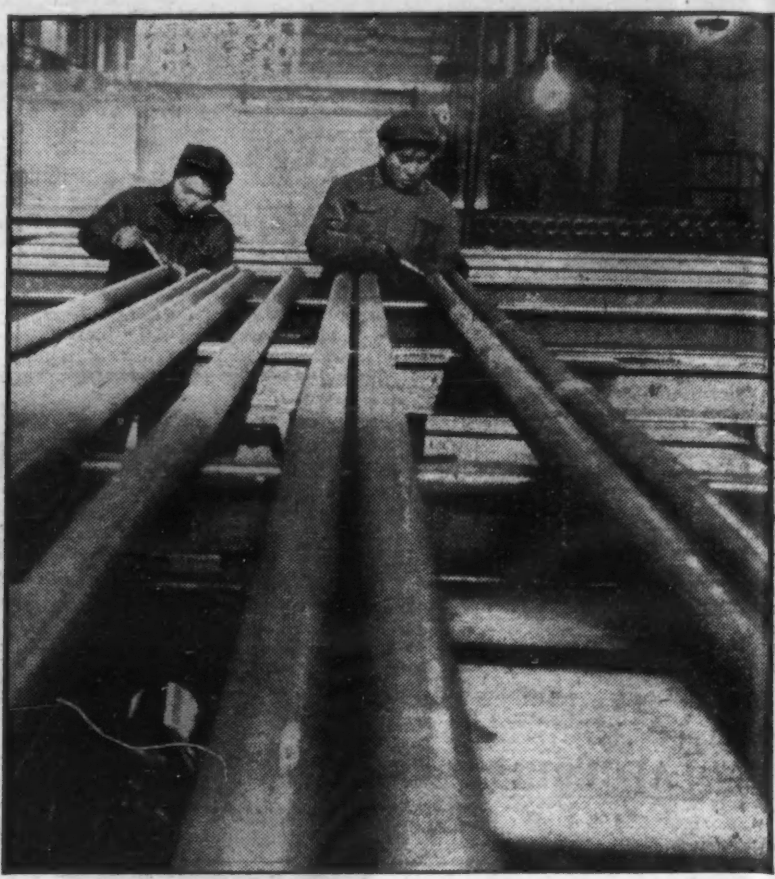
CHINE

Visite aux nouveaux paysans

● ***Richard Crossman, député travailliste, a été le premier journaliste occidental à pouvoir visiter — longuement et librement — les fameuses « communes » chinoises. Voici, sur le communisme 1959, son reportage :***

LES communes que j'ai visitées se trouvent à moins de cinquante kilomètres de trois grandes villes — Tien-Tsin, au nord, Chanchow, au sud de la rivière Jaune, et Wouhan, sur le Yangtsé. Mais à voir les pistes défoncées qui y conduisaient et l'aspect primitif des villages que nous avons traversés, on eût pu croire qu'elles se trouvaient à des centaines de kilomètres de toute agglomération importante. Chacune d'elles englobait un district rural tout entier.

Je les appellerai, pour plus de commodité, T, C et W. Leur population était respectivement de 85.000, 65.000 et 54.000 personnes. Dans chaque cas, la transformation du district en « commune » a été effectuée par une nationalisation pure et simple de toute la propriété privée, à l'exception des maisons et des jardins. Les cinquante ou soixante kolkhozes existants ont été fusionnés et un « comité central » élu, dont l'autorité s'étend à tous les domaines, y compris l'économie, l'administration et la police.



(Magnum.)

LES FEMMES CHINOISES A L'USINE...
« Avec nos ampoules électriques...

LE RIZ POUSSE LA NUIT

Lorsque j'y arrivai, la population avait déjà été organisée en « brigades de travail » de 3.000 à 4.000 personnes, placées sous l'autorité d'un « brigadier ». Lorsque je fis remarquer, à T, que cette formule brisait la structure villageoise, on me répondit : *« Notre objectif est de substituer au village une unité de production plus rationnelle. La création de ces grandes « brigades de travail » nous a permis, par exemple, d'affecter des milliers de travailleurs aux tâches industrielles pendant la plus grande partie de l'année, tout en concentrant la totalité de notre force de travail dans les rizières pendant les semaines cruciales du repiquage et de la récolte. »*

Dans cette commune, les paysans pouvaient justement s'enorgueillir de l'océan vert des jeunes pousses de riz qui s'étendait à perte de vue. On me montra une parcelle expérimentale au-dessus de laquelle se balançaient des ampoules électriques, destinées à assurer la croissance du riz de nuit comme de jour. *« Il paraît qu'ils ont essayé ça en Russie »*, m'a-t-on dit au village voisin.

J'aperçus alors sur une hutte en torchis une affiche de la grande campagne pour le « dépassement de l'Angleterre » : le splendide cheval chinois y bondissait par-dessus un horrible gnome drapé dans l'Union Jack. Je demandai quel était le slogan de l'affiche.

On me le traduisit :

« Dépasser la Grande-Bretagne en trois ans.

— Mais, dis-je, *les plans officiels prévoient un délai de quinze ans pour atteindre cet objectif.*

— Peut-être, mais avec nos ampoules électriques, nous pouvons dépasser la production de riz britannique en trois ans. »

A W, j'ai trouvé un autre exemple de l'effort des brigades de travail pour « dépasser l'Angleterre ». Du minerai de fer avait été découvert dans une colline qui dominait le Yangtsé et les dirigeants de la commune avaient décidé d'employer 220 personnes, hommes et femmes, à extraire ce minerai avec des pioches et des barres de fer.

Au pied de la colline, j'en découvris plusieurs centaines d'autres en train de construire quinze fourneaux primitifs en pierre et en boue, tandis qu'un autre groupe cuisait d'excellentes briques. Lorsque je demandai comment cette main-d'œuvre pouvait être retirée des champs, on me répondit qu'elle y retournerait bientôt pour la récolte du coton et des patates douces.

« Tous ces gens ne préféreraient-ils pas aller travailler dans les grandes aciéries de Wouhan ? demandai-je.

La réponse fut brutale :

« Les villes n'ont plus le droit de nous voler notre main-d'œuvre. Personne ne peut partir d'ici sans notre permission. C'est nous qui décidons de l'affectation de chacun. »

« Nous », qui est-ce ? Dans chaque commune, on m'a déclaré que les membres du Comité central avaient été élus à main levée au cours de grands meetings. Seuls le président et son adjoint étaient des fonctionnaires à plein temps. Tous les autres devaient consacrer la moitié de leur temps à des travaux agricoles ou industriels.

A la différence de ce que j'avais vu en Russie, il n'était pas question d'un contrôle quelconque des paysans par des « experts » sortis des universités ou par des fonctionnaires du parti. Aucun des dirigeants auxquels j'ai parlé n'était communiste avant 1949 ; tous n'étaient alors que des paysans illettrés. En 1958, ils me firent l'effet d'hommes d'action résolus et confiants. Chacun d'eux possédait un cahier sur lequel il notait soigneusement toutes les informations nécessaires à son travail et on pouvait voir dans leurs bureaux beaucoup de revues et de journaux — mais aucun livre. Ils n'avaient besoin d'aucun « expert » pour prendre leurs multiples décisions quotidiennes.

DANS UN LIVRE D'ECOLE

A T, on me dit qu'il n'y avait dans la commune que trente personnes instruites, dont trois anciens combattants. On me montra cependant un barrage dont la construction venait d'être terminée. Lorsque je demandai qui en avait tracé les plans, on me répondit que la maîtresse d'école les avait copiés dans un manuel scolaire qu'un de leurs enfants avait rapporté du collège technique de Tien-Tsin. Je vérifiai soigneusement cette histoire invraisemblable. Elle était exacte. Les

...ET AUX CHAMPS.
...nous produirons dans trois ans plus de riz que les Anglais. »

(Magnum.)

paysans n'avaient bénéficié d'aucune aide des autorités, dont l'intervention s'était limitée à l'approbation du site choisi pour la construction du barrage. Celle-ci avait été effectuée en coopération par un groupe de kolkhozes avant la création de la commune.

Tout avait été fabriqué sur place, y compris le ciment et les armatures métalliques, à l'exception de la vieille turbine de la centrale électrique. Celle-ci, de marque anglaise, et datée de 1874, avait été rapportée par une délégation qui l'avait trouvée à Harbin.

Dans les deux autres communes que j'ai visitées, j'ai trouvé des exemples analogues d'initiatives locales. Lorsque je suis arrivé devant les forges de W, j'ai été aussitôt entouré par des douzaines d'hommes, de femmes et d'enfants qui battaient des mains et riaient en m'expliquant qu'ils avaient donné à fondre tous leurs ustensiles de cuisine pour aider à « rattraper l'Angleterre ».

« Comment avez-vous appris à forger ? », ai-je demandé. On m'a répondu que deux paysans « lettrés » étaient allés à pied jusqu'au village voisin, distant de dix kilomètres, pour en rapporter une description schématique des fonderies qui y étaient installées. Leurs notes avaient constitué le seul apport « théorique » de l'entreprise.

« Mais l'acier que vous produisez peut-il servir à quelque chose ? demandai-je.

— Il nous manque encore un certain ingrédient, me dit-on, *mais nous avons envoyé des émissaires fouiller tout le pays pour nous en rapporter. »*

LA SECTION DES ROULEMENTS A BILLES

Dans la commune de C, l'effort collectif ne portait pas sur la construction de barrages ni sur la production d'acier, mais sur la fabrication d'outillage. Mille personnes seulement avaient été d'abord affectées aux tâches industrielles (contre 19.000 aux travaux des champs), mais, en 1958, la valeur de la production industrielle dépassait déjà celle de la récolte et 4.000 travailleurs supplémentaires furent orientés vers l'industrie.

On me fit visiter la plus grande usine, qui employait 170 personnes et fabriquait des instruments agricoles. Elle était installée dans une grande cour entourée de hangars et au milieu de laquelle se dressait un gros arbre. Il y avait d'un côté les ateliers de menuiserie, où cinquante à soixante paysans fabriquaient des meubles pour les membres de la commune, ainsi qu'une machine à couper les patates douces qu'ils avaient inventée et qu'ils espéraient vendre à l'extérieur.

En face, cinq forgerons étaient occupés à marteler les nouveaux socs de charrue, plus longs de vingt centimètres pour permettre le labourage profond. Derrière eux, les mêmes fonderies que dans les autres communes et les mêmes tas d'ustensiles de cuisine apportés par les paysans.

Je remarquai dans un coin de la cour cinq vieilles femmes assises en cercle et m'informai de leur travail.

« Ça, me dit-on, *c'est la section des roulements à billes.* »

En effet, une mince tige de fer avait été coupée en tronçons d'un centimètre environ, que les femmes arrondissaient en les pilonnant dans un mortier. Deux enfants assuraient la « finition » du travail en polissant les billes à la main.

« Le rendement n'est pas encore excellent, me dit mon guide, *et nos billes s'usent vite dans les roulements des charrettes.*

— Mais pourquoi n'achetez-vous pas du matériel moderne, puisqu'il y a une usine de tracteurs et d'équipements agricoles à moins de 150 km d'ici ?

— Ce qu'ils fabriquent dans les villes est beaucoup trop compliqué et trop cher pour nous. D'autre part, nous ne pouvons pas attendre. »

LE TEMPS N'A RIEN A VOIR

Le matériel produit était cependant admirablement adapté aux méthodes agricoles utilisées pour le « bond en avant ». Les directives du parti portent sur quatre points : irrigation plus étendue, labourage plus profond, plantation plus serrée et utilisation plus intensive des engrais naturels.

Dans chaque commune, on m'a communiqué des statistiques impressionnantes sur la première récolte et montré la seconde qui mûrissait dans les champs.

A C, qui se trouve dans la province du Honan, où la récolte de blé a battu tous les records en 1958, j'eus l'imprudence de faire remarquer que les conditions atmosphériques étaient peut-être pour quelque chose dans ce succès.

« *Pas du tout,* m'a-t-on répondu avec force. *Le temps n'a rien à voir là-dedans. A partir du printemps, nous avons eu des conditions atmosphériques très défavorables. Notre succès est entièrement dû à nos progrès techniques, à la direction du parti et aux efforts de nos travailleurs.*

— Dans mon pays, dis-je, *les paysans considéreraient qu'il est de mauvais augure de ne faire aucune part à la Providence dans un si beau succès. »*

La réponse vint aussitôt :

« Dans la Chine communiste, nous avons aboli la superstition. »

De telles réponses ne pouvaient que me rendre sceptique, mais il suffisait de regarder par la fenêtre du train pour se rendre compte que la récolte de 1958 était excellente. Et il est difficile de nier que ce succès soit dû en grande partie à une amélioration des méthodes de culture.

ILS PREFERENT LE BETON

Quelles sont les conditions de vie dans les communes ? Dans chacune de celles que j'ai visitées, j'ai pu choisir un village et passer plusieurs heures à en inspecter les maisons, les écoles, les cantines. A T, par exemple, j'ai demandé à un vieux paysan s'il lui en avait coûté de renoncer à sa part des bénéfices du kolkhoze, ainsi qu'à sa terre et à son bétail.

« Nous travaillons trop dur et trop longtemps ici pour pouvoir entretenir une parcelle individuelle », m'a-t-il répondu. Et quand je lui ai demandé ce qui lui appartenait encore, il m'a dit : *« Ma maison, mon jardin, mes arbres et mes poules. »*

A W, j'ai visité la maison d'un pêcheur qui m'a paru spacieuse et confortable. J'ai demandé à la mère du pêcheur si elle approuvait le projet de détruire le village et d'en transférer tous les habitants dans les nouvelles « maisons hautes » construites le long de la nouvelle route.

« Je trouve votre maison plus agréable, lui ai-je dit, *que les baraques de travailleurs que j'ai vues dans les villes. »*

Elle éclata de rire :

« Je suis prête à offrir cette maison gratuitement à notre président dès demain, s'il peut me transférer dans une maison haute digne d'un peuple progressiste et moderne. »

Et tous les paysans qui nous entouraient se mirent à ironiser sur le représentant du capitalisme moribond qui préférait des huttes de boue à des immeubles modernes.

LA VIE FAMILIALE

J'obtins les mêmes réactions sur la cuisine et l'éducation collectives. Tous les villages que j'ai visités disposaient d'une crèche, d'un jardin d'enfants, d'une école primaire et de plusieurs cantines. Libérées des travaux domestiques, les femmes pouvaient travailler aux champs, doublant ainsi la force de travail de la communauté. Un étranger qui ne parle pas chinois doit être prudent dans son témoignage, mais je n'ai rien vu qui indique une destruction de la vie familiale. Les familles continuent de dormir, comme autrefois, dans un seul lit et je ne crois pas que le système des cantines puisse détruire des relations entre parents et enfants qui sont parmi les plus étroites et les plus affectueuses qu'il m'ait été donné d'observer.

Dans chaque commune, j'ai vu littéralement des centaines de cantines de toute sorte. Dans un village de T, le riz était cuit collectivement, mais chaque famille apportait sa viande et ses légumes. A W, en revanche, l'alimentation avait été entièrement collectivisée et tous les paiements abolis — à condition, bien entendu, que le père et la mère travaillassent tous les deux.

UNE « IDEE » QUI A PRIS

Je voudrais ajouter à ce récit de ce que j'ai vu quelques commentaires qui m'ont été faits à mon retour à Pékin par un officiel de la Commission de planification. Lorsque je lui ai demandé si le mouvement des « communes populaires » avait été prévu et planifié, il m'a répondu que personne n'y songeait encore au printemps dernier.

Le mouvement s'était déclenché dans la province du Honan et le président Mao était allé lui-même l'étudier sur place. L'expérience avait été commentée dans les journaux et brusquement, comme il arrive souvent en Chine, l'idée avait « pris » et tout le monde avait voulu faire la même chose.

« Vous comprenez mal notre planification, m'a-t-il dit. *La planification ne signifie pas le maintien d'un équilibre mécanique entre toutes les forces économiques. Le travail du planificateur consiste à repérer les signes d'un déséquilibre imminent et à y faire face. Le développement économique se fait par la réalisation d'un équilibre, la rupture de cet équilibre, la réalisation d'un nouvel équilibre, et ainsi de suite. Nous n'avons pas su prévoir le mouvement des communes, mais nous travaillons maintenant à harmoniser son développement. Ce que vous avez vu n'est cependant qu'un phénomène provisoire. Dès que nous aurons édifié une puissante industrie moderne, nous imposerons l'efficacité moderne dans les campagnes. »*

Je suis porté à croire qu'il disait vrai et que le mouvement des communes est né non pas de la volonté des sphères officielles, mais de celle de la dure élite puritaine des paysans communistes, qui a surgi par dizaines de milliers dans tout le pays. Si cette conclusion est exacte, elle confirme que le communisme chinois reste un dynamique mouvement de masse et que ses dirigeants agissent encore en fonction des pressions de la base.

RICHARD CROSSMAN.

(*Copyright « L'Express » and « New Statesman ».*)

Des correspondants de « L'Express » dans le monde

LES INCIDENTS AU CONGO BELGE.
« Sans atermoiements, ni précipitation. »

(U.P.)

NEW YORK

● La publicité invisible est morte.

LES Américains ne seront pas soumis à la « publicité invisible ». Lancée à grand tapage il y a un an, cette nouvelle technique de « persuasion » a été abandonnée par presque toutes les firmes qui avaient tenté de l'utiliser.

« *Nous avons été victimes,* a déclaré l'un de ses promoteurs, M. Robert E. Corrigan, vice-président et fondateur de la Precon Process and Equipment Corp., *d'une incompréhension totale de nos techniques et de nos intentions par le public.* »

Le principe de la « perception subliminaire » avait été exposé publiquement en novembre 1957 par M. James M. Vicary, directeur d'une des plus importantes agences américaines de « *recherche des motivations* ». Il consiste à projeter pendant une fraction de seconde, dans le cours d'un film ou d'une émission de télévision, des images publicitaires qui impressionnent le subconscient du spectateur sans atteindre le seuil de la perception consciente.

Plusieurs compagnies de télévision, circuits de distribution cinématographique et grosses corporations s'étaient aussitôt intéressés au procédé. La station de télévision K.T.L.A., de Los Angeles, avait passé un contrat avec la « *Precon Process* » pour son équipement en « publicité invisible ». Elle vient de le dénoncer « *en raison des réactions hostiles du public* ».

La publicité faite autour de ce procédé avait en effet provoqué une levée de boucliers de nombreux psychologues et de parlementaires, qui avaient dénoncé cet instrument de « *viol des consciences* ».

« *Les réactions ont été si violentes,* a déclaré M. Vicary, *que beaucoup d'autres clients m'ont retiré leur clientèle. J'ai dû licencier mes quinze collaborateurs et m'installer dans des bureaux plus modestes. Qu'on ne me parle plus de « publicité invisible » ! J'essaie maintenant de relancer mon agence sur des bases plus saines.* »

● Le voyage de M. Mikoyan : un succès des « public-relations » soviétiques.

L'ORGANISATION du voyage de M. Mikoyan aux Etats-Unis témoigne de la grande habileté psychologique des dirigeants soviétiques. Si le vice-président du Conseil soviétique s'était contenté de faire la navette entre New York et Washington pour y rencontrer les importantes personnalités politiques et industrielles qu'il était venu voir, la presse américaine eût pratiquement ignoré sa visite. Dans tous les journaux des Etats-Unis, en effet, la politique étrangère passe toujours au second plan derrière les faits divers locaux.

Mais en traversant des centaines de petites villes au cours de son périple « touristique », en visitant les magasins, en se promenant dans les jardins publics, en bavardant avec des acteurs de Hollywood, M. Mikoyan s'est imposé comme « l'homme du jour » avec autant d'habileté qu'un vieux politicien américain.

« *Ce type-là,* a dit un journaliste, *est le rêve d'un agent de presse.* »

Aucune indication n'ayant été donnée dans les sphères officielles sur la façon dont il fallait « traiter » M. Mikoyan, la presse se montra d'abord fort prudente. Mais après quelques jours d'observation elle ne chercha plus à cacher son admiration pour les exceptionnels talents d'ambassadeur itinérant du visiteur.

Pour la première fois, les journaux américains purent *humaniser* l'un des plus puissants dirigeants de l'U.R.S.S. Malgré la mauvaise impression faite par M. Mikoyan sur les téléspectateurs dans l'émission « *Meet the Press* » — où plusieurs journalistes se livrèrent contre lui à de violentes attaques polémiques — sa visite a effacé dans l'esprit des Américains l'image du vieux Bolchevik impitoyable, avec du sang sur les mains, des citations de Lénine à la bouche et la haine de Dieu dans le cœur. Les éditorialistes allèrent jusqu'à laisser entendre que M. Mikoyan se comportait exactement comme ils souhaiteraient voir les diplomates américains se comporter à l'étranger.

Il est douteux que le gouvernement soviétique ait utilisé les services d'une agence de publicité américaine, comme le font tant de gouvernements étrangers en pareil cas. A en juger par la performance de M. Mikoyan, il n'en avait pas besoin.

● Nelson Rockefeller : un déficit de 108 milliards de francs.

DANS la course à la candidature présidentielle pour les élections de 1960, le nouveau gouverneur de l'Etat de New York, Nelson Rockefeller, possède un avantage important sur ses rivaux républicains. Alors que le vice-président Nixon et les autres candidats « possibles » doivent prendre position publiquement et au jour le jour sur des problèmes aussi brûlants que ceux de la ségrégation raciale, de l'aide à l'étranger, du budget de la défense, et des prix agricoles, M. Rockefeller n'a d'autre obligation que de gérer au mieux les affaires de son Etat.

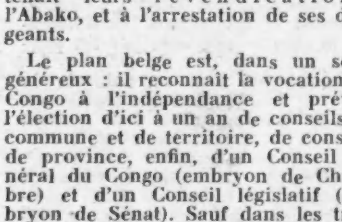
Son principal problème est de combler un déficit budgétaire de 220 millions de dollars (108 milliards de francs). Il espère en couvrir la moitié par une augmentation des taxes sur l'essence et les cigarettes. Le reste serait récupéré par une simple amélioration du contrôle de la fiscalité directe : au lieu d'être payé en une fois à la fin de l'année, l'impôt sur le revenu serait prélevé chaque semaine sur les salaires. Ces mesures ne seront guère populaires, mais M. Rockefeller compte les faire oublier par le grand programme de réalisations sociales qu'il espère pouvoir lancer grâce à elles dès 1960.

LÉOPOLDVILLE

● Le Congo belge : du paternalisme à l'indépendance.

LA déclaration du gouvernement belge sur sa future politique congolaise et le message du roi Baudouin (« *Nous conduisons, sans atermoiements funestes mais sans précipitation inconsidérée, les populations congolaises à l'indépendance dans la prospérité et dans la paix* ») ont été accueillies à Léopoldville sans aucun enthousiasme par les Européens comme par les Africains. Pour les premiers, qui stockent les armes et accusent l'administration de faiblesse, « *le cycle des abandons est commencé* ». Pour les Africains, encore sous le coup de la répression dont ils ont été victimes après les incidents des 4 et 5 janvier (qui ont fait 78 morts et 275 blessés, tous Africains), le plan gouvernemental n'est qu'une « manœuvre pour les priver de leur indépendance ». Ils s'attachent moins aux promesses (assez confuses pour eux) des textes officiels qu'à la dissolution du principal parti qui soutenait leurs revendications, l'Abako, et à l'arrestation de ses dirigeants.

Le plan belge est, dans un sens, généreux : il reconnaît la vocation du Congo à l'indépendance et prévoit l'élection d'ici à un an de conseils de commune et de territoire, de conseils de province, enfin, d'un Conseil général du Congo (embryon de Chambre) et d'un Conseil législatif (embryon de Sénat). Sauf dans les trois grandes villes (Léopoldville, Elisabethville et Jadotville) auxquelles un « statut politique » avait été accordé à titre expérimental il y a un an, les Congolais n'avaient jamais eu jusqu'ici le droit de vote.



(A.P.)

M. NELSON ROCKEFELLER.
Grâce à l'essence et au tabac.

La réalisation du programme gouvernemental se heurtera cependant à un obstacle majeur : l'absence complète de cadres africains. Pendant cinquante années d'un « paternalisme » qu'ils croyaient sage, les Belges se sont appliqués à améliorer la situation matérielle des Africains et à limiter leur développement intellectuel. Les jeunes Africains ne pouvaient recevoir qu'un enseignement professionnel ou secondaire inférieur à celui donné dans les écoles pour Blancs. L'enseignement universitaire leur était interdit. Plutôt que de leur accorder des bourses pour les universités étrangères, le gouvernement préférait leur construire sur place des facultés où ils ne risquaient pas de subir des influences « subversives ». Les Belges n'ont formé aucun fonctionnaire noir mais seulement des commis ; aucun médecin, aucun avocat, aucun ingénieur, mais seulement des infirmiers, des contremaîtres, des instituteurs, des employés.

Quels que soient leurs efforts pour accélérer la formation de cadres indigènes, il est douteux que la « transmission des pouvoirs » prévue dans le plan gouvernemental puisse se faire avant longtemps. Or les Congolais risquent de se montrer maintenant de plus en plus pressés.

ROME

● Un prêtre apprend aux femmes à être élégantes sans pécher.

AFIN de prouver que « *les femmes catholiques peuvent s'habiller élégamment sans se mettre en état de péché* », un prêtre italien, don Michele Peyron, vient de fonder à Turin une maison de couture. Il a déjà organisé des présentations de modèles à Milan, à Gênes et à Florence. Sa ligne, baptisée « mode modérée », s'inspire des tendances modernes tout en sauvegardant la pudeur.

Dans la ligne « Empire », par exemple, la ceinture haute est conservée mais les grands décolletés disparaissent. Le dos n'est jamais nu. Les bras sont parfois découverts mais un embryon de manche masque le creux de l'aisselle.

Les mannequins de don Peyron sont des jeunes filles « *gracieuses mais non troublantes* », généralement accompagnées par leur fiancé ou par leur mère.

« *Elles ne doivent pas être trop maigres,* dit-il, *afin de ne pas inciter les clientes à suivre des régimes contre nature, ni trop bien en chair afin de ne pas troubler le public. Elles doivent avoir une beauté tranquille de bonnes bourgeoises.* »

Don Peyron avait prévu pour le mois de janvier une présentation à Rome. Les autorités ecclésiastiques lui ont officiellement déconseillée. Il semble qu'il ait été victime de la tendance « puritaine » du nouveau pontificat, qui a valu également quelques ennuis aux prêtres qui se déplaçaient en « Vespa », jouaient de la guitare, s'occupaient de cinéma ou de télévision. Don Peyron s'est défendu publiquement en invoquant la grandeur de sa mission : « *Substituer à la mode impudique et dangereuse, une mode élégante mais discrète.* »

● M. Nenni gagne sa bataille et menace M. Fanfani.

LE XXXIII[e] Congrès du parti socialiste italien qui vient de se tenir à Naples a été l'événement politique de la semaine. La victoire remportée par M. Pietro Nenni sur ses adversaires, de droite et de gauche, risque

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS

Cette semaine

Mme Express a :

● ***Fermé*** son « Service achats de blanc ». Les demandes ont été si nombreuses que les magasins où elle avait sélectionné draps, serviettes et torchons, lui ont signalé qu'ils ne pouvaient plus répondre à la demande, leurs stocks étant épuisés.

Mais tous les autres services de Madame Express continuent à fonctionner : Service loyer, Service impôts, Service installation, Service conseils d'achats, Service orientation, Service juridique (nous vous rappelons que ces services sont à la disposition de tous les abonnés de « L'Express » pour une consultation), et le Service occasion (ouvert à tous les lecteurs, voir page IV). Pour exposer votre problème écrivez à Madame Express, 29, rue de Marignan, Paris (8ᵉ), en joignant une bande d'abonnement et un timbre pour la réponse.

Dès maintenant, Madame Express prépare son Service « Achats directs Arts Ménagers ».

● ***Rencontré*** une jeune femme qui, cherchant une aide ménagère, a fait passer une annonce dans un journal. Elle a reçu quarante réponses. La même annonce, passée il y a deux mois, n'avait provoqué que deux lettres. Pour savoir s'il s'agissait d'un hasard ou d'une tendance générale due à la situation économique actuelle, Mme Express a enquêté auprès de plusieurs bureaux de placement parisiens. Elle a ainsi appris que :

— Les offres d'emploi sont en effet actuellement bien moins nombreuses qu'à l'habitude. Les plus touchés sont en général les seconds domestiques : cuisinières, femmes de chambre, gouvernantes.

— Janvier est toujours une morte-saison dans ce domaine, mais les agences pensent que la reprise habituelle de février ne se produira pas.

● ***Découvert*** quels étaient les traits généraux de la ménagère parisienne 1959 en étudiant une statistique réalisée par Synergie Roc portant sur des personnes de milieux modeste, moyen et aisé :

74 % sont mariées ;
52 % ont des enfants ;
56 % ont un revenu inférieur à 75.000 fr. par mois ;
76 % sont locataires de leur appartement, contre 22 % qui sont propriétaires ;
44 % ont une voiture ;
59 % vont au Salon des Arts Ménagers et retiennent une idée ;
66 % puisent des renseignements dans les chroniques d'arts ménagers, des journaux, revues, ou radio.

● LA MENAGERE PARISIENNE EST BRICOLEUSE

53 % se jugent capables de faire de petits bricolages ménagers, encore que 76 % d'entre elles préfèrent tout de même s'en remettre à leur mari pour ces travaux délicats.

En règle générale, 76 % des maris sont plus ou moins bricoleurs.

Voici comment les ménagères parisiennes équipent leurs logis :

102 % ont la radio (on peut avoir plusieurs postes dans un même appartement) ;
92 % font la vaisselle dans un évier ;
59 % possèdent un réfrigérateur ;
63 % ont une cuisinière à gaz et 5 % cuisinent à l'électricité ;
63 % font le ménage à l'aspirateur ;
59 % ont une baignoire ou une douche ;
50 % un chauffe-eau à gaz ;
22 % ont une machine à laver ;
31 % ont la télévision.

● LES MENAGERES PARISIENNES S'OCCUPENT ELLES-MEMES DE LEUR MENAGE

86 % font sans aide aucune tout l'entretien de leur maison ;
83 % font la vaisselle elles-mêmes et, bien organisées, 70 % d'entre elles la lavent après chaque repas.

INSOMNIE : un nouveau remède

(Voir page II)

● ***Frissonné*** en voyant dessins et croquis illustrant les pronostics sur la mode de printemps que les grands couturiers présenteront la semaine prochaine à la presse et aux acheteurs étrangers.

Les conditions atmosphériques et les autres ne sont pas de nature à provoquer l'intérêt prématuré de la clientèle particulière, mais la dévaluation sera favorable à l'exportation si la haute-couture réussit à tenir ses prix.

Sur ce que sera la mode, on ne peut rien dire de sérieux pour l'instant, Balenciaga et Givenchy, les seuls couturiers susceptibles de faire une vraie « révolution », gardent le secret le plus complet sur leur ligne de printemps qu'ils ne présenteront à la presse qu'un mois après les autres, et Chanel fera cette année les mêmes tailleurs qu'en 1958, 1957 et 1956. Deux certitudes cependant : la taille « Empire » est morte et les jupes auront au printemps tendance à rallonger.

SANTÉ

Pour dormir, comment faire ?

● *L'insomnie, mal moderne, peut conduire à la dépression nerveuse. Un nouveau remède vient d'être découvert.*

— *VOUS avez des insomnies ? Supprimez le sel au repas du soir. Vous avez de grandes chances de dormir paisiblement.*

Cette phrase qui ressemble à un conseil de bonne femme émane d'un éminent spécialiste, le professeur R. Coirault, qui dirige le service de neuro-psychiatrie à l'hôpital du Val-de-Grâce. Il a indiqué cette thérapeutique simple de l'insomnie aux membres de la Ligue Française d'Hygiène Mentale qui assistaient, la semaine dernière, à sa conférence, « L'insomnie, mal du siècle ».

En dépit de sa forme simple et pratique, ce conseil repose sur des travaux scientifiques du plus haut intérêt : ces travaux ont montré ce qui se passe dans les cellules cérébrales des gens qui ne dorment pas. L'équilibre clinique normal de ces cellules, harmonieuse proportion d'ions de sodium et d'ions de potassium, est rompu. Pour schématiser grossièrement les choses, *la cellule*, en état de fatigue, *contient trop de sel*. Ce sel, elle le rejette quand elle se repose : on le retrouve dans les urines nocturnes chez les personnes qui dorment d'un sommeil normal. Si au lieu de le rejeter, elle le garde et libère au contraire le potassium, la cellule se « dépolarise » au lieu de se « repolariser » (c'est-à-dire de se reposer) et le sommeil fuit. En réduisant l'apport de sel venu de l'extérieur, on réduit les chances de dépolarisation de la cellule et on augmente celles du sommeil. Voilà, grossièrement, sur quoi repose le conseil du professeur Coirault.

Il ne prétend pas résoudre le problème général de l'insomnie dont nous allons examiner maintenant quelques-uns des aspects les plus importants.

LA SUBSTANCE RETICULAIRE

Tâchons d'abord de savoir de quoi nous parlons. L'insomnie c'est l'absence de sommeil. Mais qu'est-ce que le sommeil ? La mise au repos de l'organisme, une période d'inconscience, de détente, pendant laquelle l'organisme « recharge ses accus ». La vie, phénomène d'activité et de récupération, ne peut subsister sans le sommeil. Empêchons complètement quelqu'un de dormir. Des désordres graves interviendront rapidement dans ses fonctions essentielles : celles régies par le système neuro-végétatif (fonctionnement nerveux, glandulaire, etc.) et celles qui, dépendant du système dit « vague », contrôlent les fonctions qui continuent à s'accomplir pendant le sommeil (circulation sanguine, phénomènes respiratoires, digestifs, etc.). Sans la mise au repos du sommeil, les différents mécanismes du « moteur humain » se dérèglent. Ces dérèglements aboutissent à la démolition complète du système, c'est-à-dire à la mort, si le sommeil n'est pas retrouvé.

Nous rappelons là un fait d'expérience connu depuis les temps les plus reculés. Ce qui est demeuré longtemps mystérieux et n'est encore que partiellement éclairci, c'est le *mécanisme du sommeil* en tant que phénomène biologique. Il y a quelques années encore, on croyait à l'existence d'un *centre du sommeil* dans l'hypothalamus, substance située à la base du cerveau où s'effectue l'enregistrement des émotions inconscientes (la conscience étant donnée par les cellules du cortex, écorce cérébrale). Selon que ce centre est ouvert ou fermé, on obtiendrait l'état de veille ou de sommeil. On a cru à cette sorte de « déclic » jusqu'à ce que les travaux des Américains Moruzzi et Magoun et du Français Dell aient montré l'existence autour de l'hypothalamus d'une *substance réticulaire* dont le rôle est déterminant. Quand les cellules de la substance réticulaire sont en état de repos (repolarisation), c'est le sommeil. Quand elles sont en état de dépolarisation, c'est la veille. Chez les personnes en état de santé normal, les périodes de repolarisation et de dépolarisation se succèdent de façon harmonieuse, faisant alterner activité et sommeil.

CE QUI NOUS EMPECHE DE DORMIR

Mais des causes multiples que les médecins appellent des « stimuli » peuvent agir sur la substance réticulaire pour troubler l'équilibre alternant de ses cellules. Les cellules n'entrant pas le soir dans leur période normale de repos, l'insomnie s'installe. Passons en revue quelques-uns des stimuli capables d'agir fâcheusement sur la substance réticulaire. Nous aurons, ce faisant, les principales causes de l'insomnie.

LES CAUSES

● STIMULI INTERNES : toutes les maladies organiques, tous les troubles physiologiques peuvent entraîner l'insomnie. Qu'il s'agisse d'une entorse, d'un abcès, ou d'une crise de rhumatismes, la souffrance physique empêche de dormir. Le phénomène est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'insister, pourtant il faut distinguer les douleurs sourdes du type lancinant (panaris par exemple) qui empêchent de dormir, des douleurs violentes qui parfois procurent le sommeil : un insomniaque rebelle s'est mis à dormir le jour où il a souffert d'une dent de sagesse ! Car les douleurs violentes polarisent les cellules que les douleurs sourdes dépolarisent : c'est ce qui explique qu'une bonne fessée puisse être un excellent moyen de faire dormir un enfant qui n'arrive pas à trouver le sommeil.

● STIMULI EXTERNES : ils sont innombrables. En les passant rapidement en revue, vous aurez une idée des agressions auxquelles l'existence actuelle soumet notre substance réticulaire, faisant de l'insomnie un véritable « mal du siècle ».

Le système nerveux de l'homme et de la femme modernes est soumis à une quantité anormale de « *stimuli nociceptifs* » : les bruits et les lumières viennent au premier rang. Les éclairages violents sont source de fatigue. Or, nous vivons sous le signe du néon ! Quant aux bruits, nous ne pouvons y échapper : bruits de la rue, de l'usine, de l'atelier, du bureau (avec les sonneries du téléphone), bruits de la maison dans les appartements modernes insuffisamment insonorisés, cris des enfants qu'on ne peut pas isoler, radio des voisins, etc.

Cette ambiance d'agressions sonores et lumineuses irritante pour nos nerfs devrait être compensée par de nombreuses périodes de détente : or, l'individu moderne *ne se repose pas*. La femme moderne, dans les conditions actuelles de son existence, qu'elle travaille à l'extérieur ou qu'elle s'occupe de son ménage et de ses enfants, n'a pas de vraie détente parce qu'elle n'a pas le temps d'en prendre, et pas de calme pour le faire. Pour un homme qui peut pratiquer un sport, passer des week-ends hors de la ville ou faire des promenades dans la campagne, il y en a 99 pour qui les moments de détente sont une soirée au cinéma ou une séance de télévision. Car l'individu moderne est *intoxiqué:* vivant dans des conditions où le repos est difficile, il a pris l'habitude du surmenage ; il ne peut plus s'en passer. C'est l'homme d'affaires qui continue à dicter du courrier dans le train, c'est l'ouvrier qui, après une journée de travail aux pièces dans le bruit, ouvre le bouton de son poste de radio en rentrant chez lui...

Les stimuli de notre environnement, si nocifs à nos cellules nerveuses, lumière, bruit, hâte, surmenage, nous nous y sommes tellement habitués que nous ne savons nous distraire qu'en retombant dans une autre forme de fatigue. Nous avons perdu la vraie notion de repos. C'est pourquoi l'insomnie est si fréquente dans le monde moderne.

COMPENSER LE DESEQUILIBRE

Il serait imprudent de l'admettre comme une rançon du progrès.

L'insomnie est dangereuse. Elle n'a pas seulement une influence néfaste sur les cellules cérébrales, elle retentit sur l'état général. L'insomnie crée l'anxiété et la fatigue. Celles-ci, prolongées, amènent à des états confusionnels ou dépressifs. La dépression nerveuse, autre maladie du siècle, est souvent une conséquence de l'insomnie. Ou alors l'insomniaque cherche à compenser sa dépression par la révolte, et ce sont les phobies, l'hystérie, les psychoses délirantes qui remplissent les asiles psychiatriques.

Il faut soigner l'insomnie avant qu'elle n'aboutisse à ces extrémités catastrophiques. Comment ? Le traitement est délicat.

— *Il n'y a pas un traitement de l'insomnie,* dit le professeur Coirault, *mais le traitement de M. X... qui a de l'insomnie.*

Le remède qui convient à l'un sera sans effet sur l'autre... quand il n'aura pas les conséquences inverses. Nous connaissons tous des gens qu'une tasse de café fort fait dormir. Il y a des gens que les tranquillisants excitent et que les excitants apaisent. Pourquoi? Tout se ramène au phénomène essentiel que nous exposions au début de cet article : leurs cellules sont en état de dépolarisation (retiennent trop de sel) ou en état de surpolarisation (retiennent trop de potassium). Il peut y avoir deux déséquilibres physiologiques opposés dans nos cellules cérébrales : excès de sels, excès de potassium. Le résultat est le même : l'insomnie, mais le traitement sera évidemment différent. Un appareil délicat, le rhéotome, électronique, permet de faire le diagnostic de l'état des cellules afin d'appliquer la thérapeutique convenable.

Toutefois, le premier cas (insomnie par dépolarisation) étant de beaucoup le plus fréquent, on a intérêt à essayer le remède du professeur Coirault.

— *Nous mettons systématiquement nos insomniaques au régime sans sel,* précise-t-il. *Cela suffit à amener le sommeil. Nous avons deux belles observations de somnambulisme : mis au régime désodé, nos somnambules dorment très bien. Nous faisons l'expérience inverse. Ils reçoivent six grammes de sel au repas du soir : nous en retrouvons un en pyjama se promenant sur la place de l'Observatoire. L'autre se lève et arrose ses camarades dans une crise de somnambulisme.*

Supprimons donc le sel au repas du soir si nous dormons mal et, pour aider nos cellules à se mettre en état de repos, fournissons-leur du potassium. Comment ? En consommant, simplement, des aliments qui en contiennent, c'est-à-dire des *fruits* et des *légumes verts.*

— *On ne fait pas pousser les plantes en arrosant la terre avec du sel,* dit le professeur Coirault. *On met de la potasse. Faisons de même pour notre organisme.*

Ce sera notre conclusion. Dînez de légumes verts et de fruits. Oubliez de mettre la salière sur la table. Non seulement vous préserverez votre ligne, mais vous décuplerez vos chances de passer une bonne nuit.

ENTRETIEN

Préservez votre « capital chaussures »

● *En hiver, il faut soigner ses chaussures avant qu'elles soient malades.*

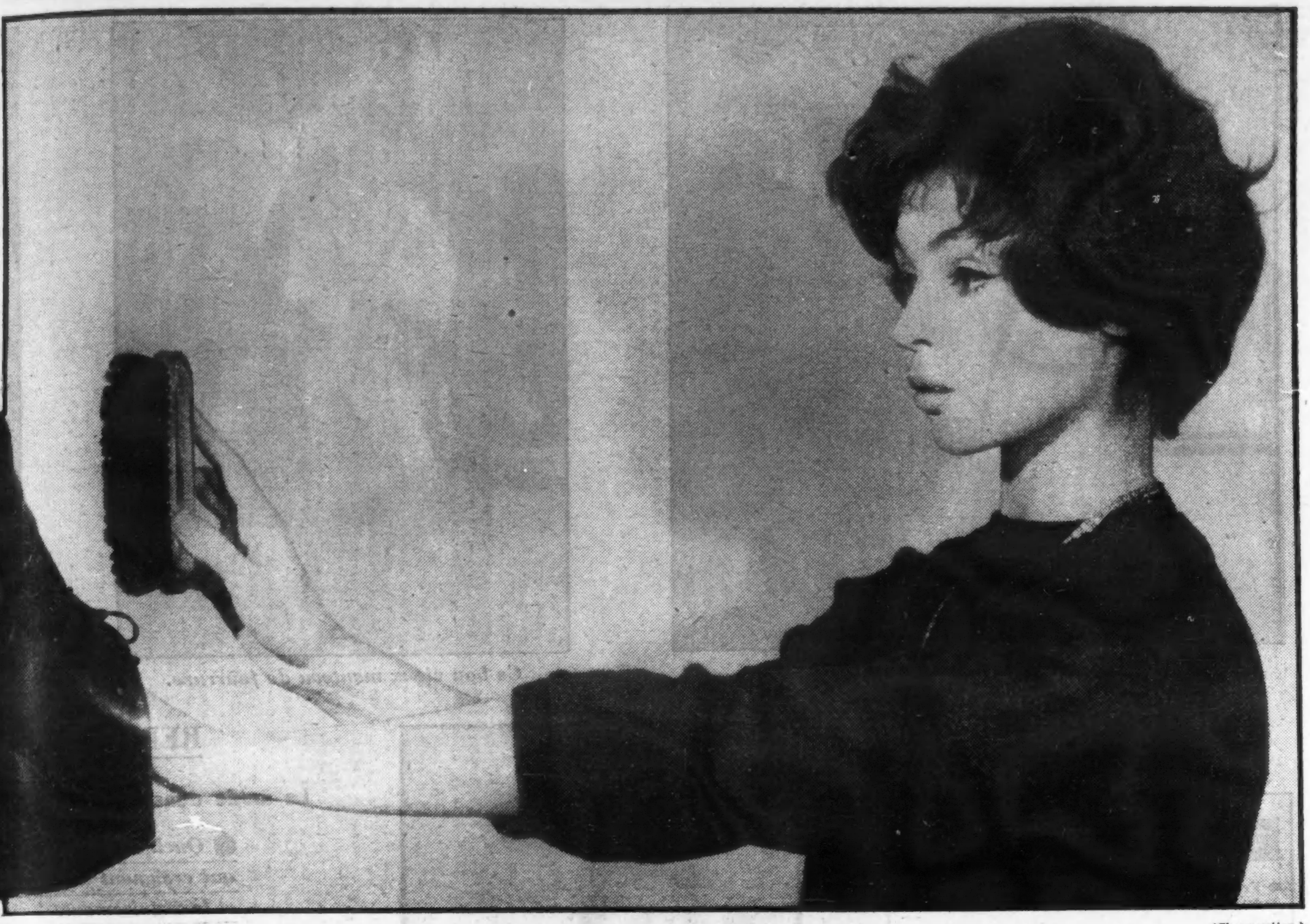
LES chaussures coûtent cher, et s'usent vite. L'achat d'une nouvelle paire de chaussures pose toujours un double problème d'argent et de confort (il est rare de se sentir à l'aise dans une paire de souliers neufs).

En hiver, le problème est d'autant plus grave que la neige et la pluie abîment terriblement les souliers. Deux principes sages pour essayer de les conserver le plus longtemps possible :

1. Ne jamais porter des chaussures « propres » un jour de neige, elles n'y résistent pas (voir « La Mode dans la vie », pages IV et V).

2. Entretenir ses chaussures avec beaucoup de soin. Par économie d'abord : elles dureront plus longtemps ; par souci de la tenue ensuite : des chaussures sales, mal cirées, aux talons tournés, « tuent » la plus jolie des robes ou le mieux coupé des costumes. Il faut noter d'ailleurs que les hommes attachent généralement plus d'importance que les femmes à l'entretien de leurs chaussures (quitte à les faire soigner par d'autres mains que les leurs).

Madame Express ayant appris qu'il existait à Paris un spécialiste ès-cirages, est allée lui demander conseil. Voici les recommandations de



(Charpentier.)

Il n'y a pas de cirage miracle... il faut travailler en rond.

M. Christobal Garcia, Espagnol sympathique, qui cire les chaussures parisiennes depuis trente-cinq ans chez Weston.

POUR LES CONSERVER

● DÉFAIRE toujours les lacets avant d'enlever les chaussures, si ces dernières en comportent, comme c'est souvent le cas pour les souliers d'hommes.

● INTRODUIRE les embauchoirs immédiatement après avoir quitté les chaussures, alors que le cuir est encore tiède de la chaleur du pied.

● FAIRE SÉCHER les chaussures humides sur embauchoirs, la semelle en l'air, et le plus loin possible d'une source de chaleur. Sinon, le cuir se racornit et les fils de couture cassent.

● UTILISER un chausse-pied.

● EVITER de porter des souliers dont les talons commencent à s'user, il vous en coûtera 300 F pour les faire arranger, alors qu'un changement complet de talons, si ceux-ci sont inarrangeables, coûte 2.000 F (recommandation utile en particulier pour celles qui portent des talons aiguilles).

● EQUIPER les chaussures d'hommes avec des coins de talons et des bouts de semelles en caoutchouc. Plus agréables à porter que les fers, parce que moins bruyants, ils sont tout aussi efficaces.

● PROTÉGER les talons et contreforts si vous conduisez une voiture en faisant poser un tapis-brosse spécial devant les pédales.

● SE MÉFIER de la neige, même fondue, qui brûle le cuir. Les chaussures, aussitôt sèches, doivent être enduites d'un cirage bien gras.

● PENSER à cirer les cuirs neufs afin d'éviter qu'ils ne se tachent à la pluie (cette recommandation est du reste valable pour les sacs à main).

● ACHETER du cirage de la couleur du cuir et non pas du cirage incolore cui, pour être universel, n'en décolore pas moins les cuirs de teintes ˊoncées.

LES DIX COMMANDEMENTS

Pour bien cirer les chaussures, il faut un bon matériel et une technique. Voici, d'après M. Christobal Garcia, le manuel du parfait cireur de bottes :

● LE MATÉRIEL :

● Une brosse à décrotter.

● Deux genres de cirage par couleur de cuir.

● Un chiffon de fil.

● Une brosse à reluire.

● Une lanière de peau de chamois.

● Une paire de vieux gants ou de gants de caoutchouc pour se protéger les mains.

1° Mettre les chaussures sur embauchoirs ;

2° Les brosser énergiquement avec la brosse à décrotter pour enlever toutes traces de boue et de poussière ;

3° Utiliser un chiffon de pur fil. Pas de coton, laine ou flanelle, qui laissent des peluches ;

4° Masser le cuir avec un cirage gras (Grison, par exemple). Ceci dans le but de nourrir le cuir et de faire ce que les spécialistes appellent un « fond ». Pour cela, prendre un peu de cire au bout de l'index et du médium, introduits dans un chiffon de fil, et travailler en rond pour bien faire pénétrer le cirage. Recommencer cette opération plusieurs fois (les cireurs spécialisés travaillent avec la paume de la main !) ;

5° Laisser sécher cinq à dix minutes ;

6° Prendre un autre chiffon de fil, l'humecter légèrement à l'eau froide, l'imbiber de cirage plus sec (Kiwi par exemple, ou Sympabrille aux silicones) et travailler toujours en rond sur le fond déjà préparé. Petit à petit le cuir devient brillant ;

7° Recommencer l'opération plusieurs fois si nécessaire ;

8° Passer un coup de brosse à reluire ;

9° Finir le brillant à la peau de chamois ;

10° Passer délicatement les doigts sur la chaussure. S'ils collent, c'est que le cirage n'a pas pénétré suffisamment. Travailler encore un peu avec la peau de chamois, jusqu'à ce que vos doigts restent propres et ne collent pas au cuir.

POUR GAGNER DU TEMPS

Une fois par semaine, faire ses chaussures à fond.

Deux fois par semaine, un coup de brosse et un peu de cirage sec pour faire briller.

Tous les matins, un coup de peau de chamois suffit.

N'OUBLIEZ PAS QUE

Vous devez avoir un jeu de brosses et de chiffons pour chaque coloris de chaussure. En général trois suffisent : cuir noir, cuir marron, cuir naturel.

Chiffons, brosses et peau de chamois doivent être propres et, par conséquent, lavés de temps en temps.

Il n'y a pas de cirage miracle : pour bien cirer des chaussures, il faut prendre son temps.

POUR LE DAIM

Utiliser la brosse de caoutchouc et non pas une brosse métallique.

Eviter le plus longtemps possible les liquides de nettoyage, qui ont pour effet de coucher le poil. En tout cas, si les chaussures sont défraîchies et que vous utilisiez ce genre de produit, bien le laisser sécher avant de passer la brosse de caoutchouc.

Si les chaussures de daim sont tachées, essayer d'enlever délicatement la tache à l'eau chaude. Si elle résiste, portez vos chaussures chez un teinturier spécialiste.

NE PERDEZ PLUS VOTRE TEMPS

Si vous souhaitez que vos réceptions soient parfaitement réussies.

Si vous disposez de peu de temps pour les organiser.

Si vous désirez un personnel et un matériel de réception de toute première qualité.

Faites appel à **VIVIER**, le grand traiteur de Paris, qui est à votre disposition sur simple coup de téléphone pour organiser vos cocktails et vos dîners.

VIVIER, 2, avenue de Châtillon, Paris (14e), VAUgirard 16-05.

(Communiqué.)

PONT-L'ÉVÊQUE

☆

LEVASSEUR

toujours

LE MEILLEUR

PETIT-BATEAU

Petit-Bateau présente le slip qui vous avantage. Grâce à sa ceinture Bateaulastic pur para, ses coutures extra-plates, sa coupe incurvée, vous aurez l'allure sportive de l'homme moderne.

Ce bon vieux manteau de fourrure.

● SERVICE OCCASIONS

Je cherche

- Fer électrique avec thermostat. — Mmé Lecouteux, 11, cité Lemercier, Paris.
- Evier acier inoxydable 1 m à 1,20 m, double bac. — BAL. 70-93, de 12 h. à 13 h.
- Moquette bon état, 70 m2. — ELY. 16-39, 16 à 17 heures.
- Visionneuse trifilms. — M. Daniel, 62, rue Marcadet, Paris.

Je propose

- Veste fourrure 2/3 baby-phoque, bon état, taille 42-44, 25.000. — Mme Suquet, 7, rue Daubenton (5e), POR. 22-29, le matin.
- Machine a additionner SWIFT américaine, n° 916.592, faisant aussi multiplication. Prix du jour 72.000, à vendre 42.000 fr. — G. Hirsch, Thenon (Dordogne).
- Matériel reliure : 1 presse à rogner, 1 cousoir, 4 ais hêtre, 1 presse boulons, 1 cisaille massicot : 25.000 francs. — M. Cayron, 9, rue Edouard-Charton, Versailles (Seine-et-Oise).
- Machine à laver « Vedette », 3 kgs, 120 volts, gaz de ville : 50.000 francs. — M. R. Coumert, 4 *bis*, rue du Sergent-Hoff, Paris (17e). CAR. 78-10.
- Commode-cartel L. XV. — Mme Clément, 53, av. Montaigne, Paris. ELY. 34-20.
- Machine a calculer suédoise non électrique, neuve. — M. Lemperière, 154, av. Emile-Zola. SUF. 15-99.
- Bicyclette tourisme grand cadre homme, pneus neufs : 6.000 francs. — Legoueix, ROB. 42-06.
- Poussette 2 places côte à côte fermée, avec tablier. — Legoueix, ROB. 42-06.
- Agrandisseur 24 × 36. — Rommel, MAI. 25-11.
- Luge 3 places : 1.500 francs. — Mlle Frazier, BAL. 19-68, heures bureau.

Le service « Occasions » est ouvert à tous les lecteurs de « L'Express », au tarif exceptionnel de 1.000 francs par annonce. Envoyez votre annonce à Mme Express, 29, rue de Marignan, en joignant cette somme et en indiquant votre nom et l'adresse ou le numéro de téléphone où vous désirez recevoir les réponses.

Pour ceux de ses abonnés qui désireraient vendre — ou acheter — un objet ancien ou précieux (meuble, bibelot, argenterie, etc.) mais qui hésitent sur sa valeur, Mme Express s'est assuré les services d'un antiquaire spécialisé qui se chargera, à leur demande, d'une expertise.

Tête au chaud... pieds à l'eau.

REPORTAGE

La mode dans la vie à Paris

● Quelques conseils pou qui craignent à la fois le et le déguisement.

« LA France est un pays tempéré.. phrase, nous l'avons tous apprise dans notre enfance, et nous nous en s bien convaincus que la moindre variatio excessive de notre climat laisse les désemparés, en particulier sur le plan taire. En été, ce sont les hommes qui dans des costumes trop lourds et des cols en hiver, c'est au tour des femmes de pa escarpins dans la neige fondue et d'o morsure du froid des jambes presque ne peut pas sérieusement considérer des 15 deniers, ou même 30, comme un mo défendre contre le froid).

C'est ce qu'a constaté, objectif en ma reporter postée un jour de neige sur les Elysées. En voyant les photos que nous ici, Madame Express en a conclu que, temps, les femmes peuvent se classer catégories :

1) Celles qui préfèrent leur confort à u

2) Celles qui préfèrent un rhume à leur

La première catégorie se reconnaît : talons, aux après-ski, aux anoraks, à qui emmitoufle. Mais il faut déjà pouvoi le « luxe » d'une tenue de ce genre. femmes qui travaillent, c'est impossible, le port du pantalon est exclu dans les et qu'il faudrait être une héroïne de l' tion pour penser à emporter une jupe changer dans un bureau.

La deuxième catégorie se reconnaît su souliers, qui paraissent d'autant plus fi « gadoue » est plus épaisse. Mais on pe ment la détecter aux manteaux de lain petits gants de chevreau, aux foulards Toutes choses qui, non seulement ne la pas à l'abri des intempéries, mais encor tiront à peu près inutilisables de leur avec la neige. Les femmes appartenant catégorie n'ont pas le sens de l'écono peut en effet faire le petit calcul suivan

● Frais de médicaments pour gr rhume : 2.000 F environ (non rembourse Sécurité sociale).

● Une paire de chaussures massacrées:

● Une paire de gants défraîchis : 1.50

● Un foulard déteint : 2.000 F.

Soit plus de 10.000 F.

Pour huit jours de neige, c'est cher, sa ter l'usure du manteau, qui sortira pi cette épreuve.

Comment améliorer l'esthétique des u confort des autres ? Voici ce que leur Madame Express :

● Remplacer le pantalon pour les unes bas nylon pour les autres, par un collan bas de couleur. Porté avec des après- une tenue amusante et plus jolie que les b parents, la jambe n'étant pas coupée morceaux par une jupe sombre, des bas de grosses chaussures sombres. De plu toutes celles qui ont une veste de four

de gros lainage, le collant tient chaud aux cuisses que la jupe protège mal.

● Remplacer le manteau par un imperméable. Le rêve, bien sûr, serait un imperméable fourré. Mais si vous ne possédez pas de fourrage, vous pouvez multiplier les tricots pour ne pas avoir froid.

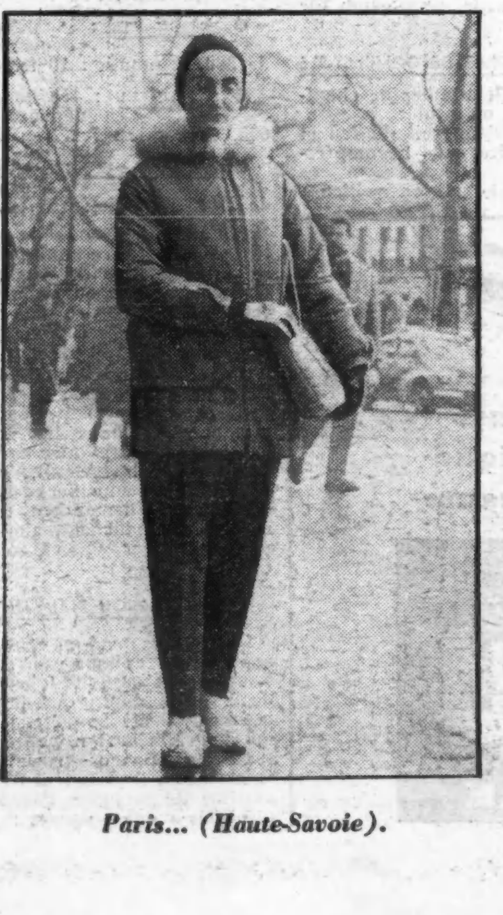
● Protéger la tête, soit avec une pointe imperméable en même tissu, soit avec un parapluie (instrument commode et souvent méconnu). Les bonnets de laine, en conservant l'humidité, défont les mises en plis. Le foulard, même très beau, fait « réfugiée » et se trouve transformé très vite en torchon mouillé.

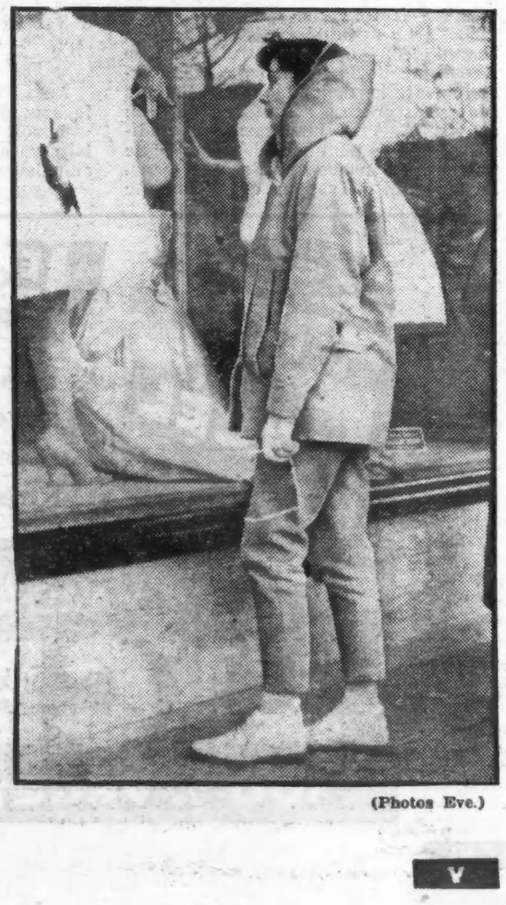
● Si vous ne possédez pas d'après-ski, ou que vous ne puissiez pas, pour une sortie, ou par obligations professionnelles, les porter : acheter de petites bottes en caoutchouc (1.500 à 2.000 F dans les grands magasins), que vous remplacerez à l'intérieur par des chaussures transportées dans un petit sac en matière plastique.

● Pour éviter d'avoir froid aux mains et d'abîmer votre sac à main, essayez de vous contenter de vos poches pendant quelques jours.

● Et si vous avez envie, bien que vous soyez convaincue que le mauvais temps ne saurait durer éternellement (mais si ce n'est cette année, il reneigera l'année prochaine), de vous acheter des bottillons, Madame Express vous signale un modèle « pas cher » en veau velours doublé mouton, beige ou « bouleau » : 3.500 fr. chez Renast, 32, rue Tronchet.

Pieds au chaud... dos à l'eau.





(Photos Eve.)

Paris... (Haute-Savoie).

ÉCONOMIES

Quand la marmite bout sous pression

● *Mis sérieusement à l'essai, voici comment réagit un autocuiseur, et à quoi il sert.*

AU Salon des Arts Ménagers en 1948, une grande marque d'autocuiseurs exposait pour la première fois. Les appareils lui avaient coûté quatre ans d'études et deux seulement étaient en état de fonctionner parce qu'on manquait de joints en caoutchouc. Pourtant, on en vendit 15. Aujourd'hui, la même marque vend, malgré la légère récession actuelle, de 2.500 à 3.000 autocuiseurs par mois. Bien que la campagne y vienne aussi, les points de vente les plus importants sont les grandes villes.

Toute la publicité des fabricants porte sur trois avantages :
— un gain de temps considérable;
— une économie de combustible ;
— une économie dans le budget alimentation parce que l'autocuiseur permet de faire des plats économiques. Qu'y a-t-il de vrai dans ces affirmations ? Nous avons expérimenté cette semaine un autocuiseur de grande marque.

Voici les résultats de cette expérience.

GAIN DE TEMPS

Les chiffres annoncés par les fabricants sont impressionnants : 48 à 76 % de temps gagné. Seulement, les temps de cuisson qu'ils annoncent sont presque toujours trop courts ! L'un d'eux a pour slogan « un poulet en six minutes ». Même en ajoutant que ce temps est calculé pour un kilo, c'est un peu juste. Il faut toujours compter en plus le temps de refroidissement ou de décompression. Voici, en fait, les temps que nous avons obtenus en faisant cuire :

● Des artichauts : 19 minutes de cuisson + 7 minutes de décompression, soit 26 minutes au lieu de 60 en cuisson normale.

● Des haricots secs : 25 minutes + 9 minutes soit 34 minutes au lieu de 1 h. 30.

● Un pot-au-feu en 1 h. 19' + 30' de décompression, soit moins de 2 heures au lieu de 4 h. 30'.

Nous avons également fait cuire des légumes verts, des pâtes et un poulet. Dans l'ensemble, nous avons gagné du temps. Mais nous avons constaté ceci : L'économie de temps est sensible pour tous les plats qui demandent normalement une cuisson longue. Elle l'est beaucoup moins lorsqu'il s'agit d'aliments qui cuisent très vite (haricots verts, épinards, pâtes, riz). La rapidité est néanmoins l'avantage n° 1 de l'autocuiseur. Elle s'explique de la façon suivante. Normalement, la majorité des aliments sont cuits grâce à l'ébullition de l'eau à 100° C. Avec une casserole ordinaire, on ne peut pas dépasser cette température parce que l'eau se transforme alors en vapeur qui s'échappe forcément. Dans un autocuiseur au contraire, la vapeur ne peut pas s'échapper. En 3 ou 4 minutes de chauffage, la pression accumulée sous le couvercle parvient à 0 kg 500 par cm2 de surface et la température à 110° C, puis à 1 kg et 120°, puis 1 kg 200 et 123°. C'est la limite à la fois pour la sécurité et pour conserver aux aliments bon goût et bon aspect. A cette température et avec une telle pression, les temps de cuisson sont réduits dans la proportion de 3 à 1 environ.

ECONOMIE DE COMBUSTIBLE

Après les 3 ou 4 minutes de chauffage à plein gaz, on peut :

● soit retirer l'appareil du feu et laisser se produire une décompression lente.

● soit mettre le gaz en veilleuse pour terminer complètement la cuisson et procéder à une décompression rapide.

Dans les deux cas, on réalise une économie de combustible. En observant le compteur à gaz et en n'opérant qu'une seule cuisson à la fois, nous avons fait les comparaisons suivantes en sachant qu'il y a 4,25 thermies par m3 de gaz et que le prix unitaire de la thermie actuellement à Paris est de 8 fr. 90 :

● Artichauts : 100 litres de gaz dépensés au lieu de 380, économie : 10 fr.

● Pot-au-feu : 470 litres de gaz dépensés au lieu de 650, économie : 7 fr. environ.

● Haricots secs : 160 litres de gaz dépensés au lieu de 270, économie : 5 fr. environ.

Finalement, l'économie en combustible peut paraître minime, mais si on se sert beaucoup de son autocuiseur, on peut réaliser en fin de mois une économie de l'ordre de cinq cents francs par mois sur la note de gaz, ce qui fait 6.000 fr. par an.

Avec la seule économie de combustible, un autocuiseur de 7 à 8 litres, convenant pour 5 personnes, serait remboursé en deux ans. Mais à ces 6.000 fr., il faut ajouter une économie réelle sur le budget alimentation car il permet de cuisiner des bas morceaux, qui demandent une longue cuisson normalement, alors qu'ils se préparent très vite avec un autocuiseur.

BONNE OU MAUVAISE CUISINE ?

Quels plats peut-on faire avec un appareil de cuisson sous pression ? Tous, disent certains fabricants. L'un d'eux cependant, que nous avons interrogé, a été honnête. Il reconnait que les rôtis sont ramollis, et déconseille les épinards parce que, trop volumineux, ils risquent d'obstruer le système de sécurité. Parmi les plats que nous avons préparés :

● Ont été parfaitement réussis : les légumes secs, les pommes de terre, les artichauts et presque tous les légumes verts, les viandes en sauce, le pot-au-feu.

● Ont été ratés : les haricots verts qui ont jauni et changé de saveur ; le chou-fleur qui a pris une odeur forte ; le poulet, trop mouillé, ses os se détachaient de la chair ; le riz, pas assez sec, et les pâtes trop molles.

● Nous avons constaté : que les viandes sont meilleures lorsqu'on les coupe auparavant en morceaux (pot-au-feu par exemple). N'étant pas remués par l'ébullition, ils ne se désagrègent pas; que les légumes doivent cuire avec très peu d'eau, ils sont alors faits « à la vapeur » et c'est très bon.

Enfin, du point de vue de la santé, les diététiciens pensent que la cuisson sous pression est saine, les sels minéraux et les vitamines étant beaucoup plus sensibles à l'action de l'air qu'à celle de la chaleur.

ET LA SECURITE ?

Les premiers modèles d'autocuiseur étaient très mal étudiés, d'où un certain nombre d'accidents. Actuellement, il n'y a plus aucun danger. L'Association Française de Normalisation (AFNOR) a mis au point un règlement de sécurité avec attribution d'un label qui porte sur trois points essentiels :

1) Evacuation de la vapeur en cas de surpression. Par exemple, dans l'appareil que nous avons essayé, à 1 kg de pression, le « poids » du couvercle se soulève, un peu de vapeur sort. C'est le signal pour mettre le feu en veilleuse. En cas d'oubli, à 1 kg 800 de pression, une soupape souple se détache, permettant d'évacuer progressivement la vapeur.

2) Verrouillage du couvercle : les bons appareils sont étudiés pour qu'il

RECETTES

DEUX PLATS « PAS CHER »

L'augmentation du coût de la vie oblige les ménagères à s'ingénier pour réaliser des économies sans que soit amoindrie la valeur substantielle des repas. Il faut donc d'une part profiter des baisses saisonnières et, d'autre part, utiliser, en boucherie, des morceaux de prix relativement peu élevé.

Voici deux plats qui réunissent trois qualités : ils sont vite faits, nourrissants et peu coûteux.

● CORDON BLEU

Pilaf de bœuf

400 gr. de viande de bœuf hachée. — 3 oignons. — 75 gr. de beurre ou graisse. — 300 gr. de riz. — Du bouillon (ou de l'eau) dont le volume doit être 1 fois 1/2 celui du riz. — 2 cuillerées à bouche de purée de tomates (ou bien une cuillerée de viandox). — Sel, poivre, noix muscade.

Vous faites hacher par le boucher un morceau de bœuf, par exemple de la macreuse.

Dans la poêle, vous faites blondir du beurre, deux oignons finement émincés, et vous ajoutez la viande hachée en remuant bien. Vous la laissez environ trois minutes puis vous retirez du feu. Vous mélangez la purée de tomates à la viande et vous saupoudrez le tout de noix muscade, sans oublier de saler et de poivrer.

Vous avez lavé le riz à grande eau, sous le robinet, pour le débarrasser de son amidon, et vous l'avez séché avec soin.

Dans une cocotte, vous faites à peine jaunir un oignon émincé dans un peu de beurre et vous y jetez le riz en tournant bien. Le riz ne doit pas prendre couleur mais devenir opaque. Quand il est à point, vous le retirez du feu.

Vous versez dessus d'abord la viande puis le bouillon (ou l'eau) bouillant. Vous remettez sur le feu, et sitôt après le premier gros bouillon vous couvrez la cocotte (mettez un papier entre elle et son couvercle pour assurer la fermeture) et vous baissez la flamme. Vous laissez cuire à petit feu pendant environ quinze minutes. Au bout de ce temps, le liquide doit être complètement absorbé.

Si vous n'avez pas mis de purée de tomates, ou bien si vous avez fait cuire le riz avec de l'eau, ajoutez au dernier moment une cuillerée de viandox.

Au moment de servir, remuer le tout en ajoutant le reste du beurre. A moins qu'on ne préfère remplacer le beurre par du fromage râpé.

Préparation : 20 minutes.

Cuisson : 20 minutes.

Calories par 100 gr. d'aliments : Bœuf : 230. Riz : 340.

● CORDON BLANC

Œufs à la mode du Cantal

4 tranches de pain rassis. — 4 œufs. — 1/2 chou. — 100 gr. de fromage râpé. — 4 petites tranches de lard maigre (ou de bacon). — 50 grammes de beurre.

Vous coupez de larges tranches de pain rassis (le pain pesé est excellent pour cet usage) et vous les passez rapidement à la poêle dans le beurre chaud pour qu'elles prennent couleur.

D'autre part, vous avez fait cuire un chou la veille. S'il est gros, vous en prenez la moitié (l'autre moitié vous servira demain de plat de légume mélangé avec des pommes de terre par exemple). Vous hachez bien votre chou et vous y incorporez les 3/4 du fromage râpé, vous salez et vous poivrez fortement.

Vous placez cette préparation sur les tranches de pain que vous disposez dans un plat allant au four dont vous aurez légèrement beurré le fond. Vous saupoudrez avec le reste du fromage. Vous mettez à four chaud et vous laissez gratiner pendant environ douze minutes.

Puis vous retirez du four, et, sur chaque tranche vous cassez un œuf. Et vous remettez au four jusqu'à ce que les œufs soient pris.

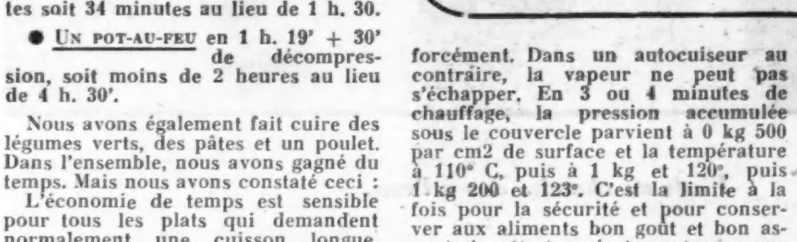
Au moment de servir, vous intercalerez entre les tranches de pain le lard (ou le bacon) que vous aurez passé à la poêle.

Préparation : 20 minutes.

Cuisson : 25 minutes.

Calories par 100 gr. d'aliments : œuf : 170 ; lard : 520 ; gruyère : 380.

SUZANNE ET HENRIETTE.



soit impossible de les mettre en pression tant que l'autocuiseur n'est pas bien fermé et impossible de l'ouvrir tant qu'il reste de la vapeur.

3) Solidité des anses ou poignées : elles ne doivent pas pouvoir tourner.

En principe, l'autocuiseur n'exige donc aucune surveillance. En fait, il vaut mieux ne pas avoir recours aux systèmes de sécurité toutes les fois que l'on se sert de son appareil. Il faut donc le surveiller pendant les premières minutes où le gaz chauffe à plein et où la pression monte. Enfin, il demande à être entretenu. Une fois par mois au moins, il faut démonter le système de sérurité pour le nettoyer.

LES PRIX

Les autocuiseurs existent en capacités diverses : de 4 litres à 11 litres en général. Les plus utilisés sont les 6, 8 ou 9 litres convenant pour des familles de 4 à 7 personnes. Voici trois modèles avec leurs prix :

- Aluminium fondu (préférable à l'aluminium embouti pour des raisons de solidité et de rentabilité). Réglage très simple, système à capot perforé — soupape de sécurité — couvercle verrouillé (*7 litres, 10.500 fr. - Cocotte Minute*).
- Aluminium fondu — système à cloche se soulevant sur le couvercle pour laisser échapper un peu de vapeur lorsqu'il est temps de mettre en veilleuse (*le 7 litres, 9.875 fr. - Caroline*).
- Acier émaillé à l'extérieur et à l'intérieur, forme très moderne. Sécurité par pointeau et verrouillage du couvercle par joint de caoutchouc. Existe en 4 coloris et peut être assorti au reste de la batterie de cuisine. (Le 6 l. 1/2, 9.730 fr. *Pelican, fabriqué par le Creusel*).

BUDGET

Comment font-ils ?

Le mari de Mme M..., mineur de fond, travaille la nuit. Quand il n'est pas malade elle s'en sort bien.

De très nombreux lecteurs nous ont écrit à la suite de notre enquête « Comment font-ils » et de l'interview de Mme C... Ce sont surtout les femmes qui ont réagi, parce que, comme le constate Mme T..., de Versailles, « mon mari aime étudier et discuter les problèmes économiques en général : Marché commun, récession du budget de l'Etat ou marche de son entreprise, mais se désintéresse complètement de nos problèmes particuliers. Si j'essaie de les aborder avec lui, cela a le don de le mettre de mauvaise humeur. En contrepartie, je dois dire qu'il ne fait jamais aucune critique sur mon administration et mes investissements... »

Beaucoup de lettres traduisent de la lassitude : « J'ai l'impression de vivre transformée en machine à calculer sur tout...

« Dans de telles conditions (35.000 francs par mois et deux enfants), la santé est mise à rude épreuve et les nerfs vont craquer finalement. »

Mais trois lettres retiennent particulièrement l'attention parce qu'elles traduisent trois façons très différentes d'aborder le problème budget et de le résoudre.

L'une émane d'une assistante sociale ; son mari travaille. Elle a trois enfants et dispose de 143.000 francs par mois, et considère qu'elle est mieux organisée que Mme C..., les détails qu'elle donne sont fort intéressants.

La seconde, dont le mari est ouvrier spécialisé d'aviation, dispose du même budget que Mme C... (75.000 fr. par mois), mais écrit : « Je suis décidément pour les folies. »

La troisième, femme de fonctionnaire, dispose de 85.000 francs par mois et accepte « très peu d'invitations à dîner pour ne pas avoir à les rendre ».

Nous publierons ces lettres, entre autres, la semaine prochaine.

Cette semaine, nous avons été interroger Mme M..., 38 ans, dont le mari, mineur de fond, travaille aux Houillères de Lorraine.

MME M... — Mon mari fait la nuit pendant huit heures, de 9 heures du soir à 5 heures du matin. Avant, il était de jour, il faisait le charbon ; mais depuis qu'on l'a opéré de l'estomac, il ne peut plus. Les rendements sont trop difficiles pendant la journée. Il gagne 55.000 francs par mois en moyenne, plus une pension de 2.300 francs par mois, parce qu'il a eu un pouce coupé en travaillant. Et puis deux fois par an il y a une prime de rendement de 15.000 à 20.000 francs environ.

L'Express. — En tant que mineur, ne bénéficie-t-il pas également de certains avantages matériels ?

MME M... — Oh ! oui. Les Houillères fournissent le logement. Moi j'ai un deux-pièces : une cuisine et une salle, plus un petit jardin. Comme j'ai une fille, j'aurais peut-être eu droit à un trois-pièces. Mais maintenant, comme la fille a 17 ans, ils se sont dit qu'elle allait peut-être bientôt se marier et qu'il faudrait alors de nouveau que je retourne dans mon deux-pièces. Si bien que je suis restée là.

L'Express. — Si vous n'avez qu'une pièce en dehors de la cuisine, où dort votre fille ?

MME M... — Avec moi. J'ai deux grands lits de 1 m. 40 dans la salle. Je couche avec ma fille, et mon mari dans l'autre lit. Forcément, ce n'est pas commode, puisque lui dort la plus grande partie de la journée. Il se lève juste pour déjeuner et il se recouche jusqu'à 5 heures. Mais la pièce est grande. En plus des lits, j'ai une grande armoire de 2 m. et une commode. J'ai oublié de vous dire que nous avons droit aussi à six tonnes de charbon par an et que nous avons par les Houillères l'assistance médicale gratuite. Ça fait beaucoup de choses. Mais, vous savez, le métier est dur pour les hommes.

L'Express. — Et vous, est-ce que vous travaillez ?

MME M... — Oui, un peu. Je fais quatre après-midi de ménage par semaine chez la femme d'un ingénieur. Ça me rapporte à peu près 10.000 francs par mois. Remarquez que je n'aurais pas besoin de travailler. Mais ça m'occupe.

L'Express. — Votre fille, elle, ne travaille pas ?

MME M... — Si, un peu. Elle a fait deux ans d'école de couture chez les Sœurs et elle travaille un peu à la maison. On lui a acheté une machine à coudre qui est dans la cuisine.

L'Express. — Vous faites votre marché le matin ?

MME M... — Oui, vous pensez que j'ai le temps ! Je suis obligée de me lever à 5 heures et demie pour allumer le feu et faire le café de mon mari quand il rentre de la mine. Je ne me recouche pas après ; je ne pourrais plus dormir. Mais le marché ne pose pas de gros problèmes. J'habite une cité à quelques kilomètres de la ville et il y a des commerçants qui passent avec leur voiture. Deux fois par mois, le jour de la paye, il y a un grand marché à la ville et j'y vais pour faire les gros achats. C'est une bonne idée de faire le marché le jour de la paye.

L'Express. — Combien dépensez-vous à peu près pour la nourriture ?

MME M... — Pour ça, on ne se prive de rien. Je dépense bien 35.000 à 40.000 francs tous les mois pour le manger. Mais je ne peux pas faire autrement. Avec l'estomac de mon mari, il faut toujours de la nourriture délicate : des côtelettes, des biftecks et toute la cuisine au beurre. Pensez que nous mangeons presque une demi-livre de beurre tous les jours.

L'Express. — Est-ce que vous buvez du vin ?

MME M... — Bien sûr, toujours. A déjeuner du rouge, une bouteille pour tous les trois. Ce n'est pas tellement, d'ailleurs mon mari ne boit pas beaucoup. Il ne va jamais au café comme d'autres. Le soir, avec son casse-croûte, à la mine, il emporte du mousseux. C'est moins froid que le café. Mais une bouteille lui fait presque trois fois. Je le paye 185 francs la bouteille depuis les dernières augmentations.

On boit surtout beaucoup de café. Le soir, je fais souvent du café avec du pain et du saucisson et le reste de la soupe de midi. A déjeuner, au contraire, on fait un gros repas avec de la viande, des légumes, de la salade et des fruits. C'est cher les fruits, surtout dans notre région, mais c'est bon pour la santé.

L'Express. — Combien dépensez-vous d'électricité par mois ?

MME M... — Pas beaucoup : 400 fr. à peu près en hiver. Mais je fais chauffer les fers à repasser sur le poêle, je ne me sers du fer électrique qu'en été. Evidemment, la machine à laver, ça use pas mal.

(Charpentier.)

MME M..., 38 ANS

« Travailler, ça m'occupe... »

L'Express. — Vous avez une machine à laver ?

MME M... — Oui, depuis six mois à peu près. Je l'ai mise dans une cabane dans le jardin. Dans la cuisine, je n'avais pas la place. Remarquez que je ne m'en sers que tous les quinze jours. A trois, on n'a pas tellement de linge, et les vêtements de travail de mon mari, je suis obligée de les faire à la brosse parce qu'ils encrasseraient la machine et qu'ils ne seraient pas assez propres.

L'Express. — Vous l'avez achetée à crédit ?

MME M... — Oh ! non, pas à crédit, avec mes économies. Et puis mon père m'a prêté de l'argent. Vous pensez qu'il pouvait le faire ! Il est retraité de la mine, il touche 25.000 francs par mois et il vit avec ma sœur. Alors, pour Noël il m'a fait cadeau de ce qui me manquait pour payer la machine.

L'Express. — Et vous avez préféré la machine à laver plutôt qu'un réfrigérateur ou un poste de télévision ?

MME M... — Oui. Le réfrigérateur, ce n'est pas tellement utile par ici. L'hiver, il fait froid, et, l'été, il y a la cave. Et pour la télévision, mon mari n'en veut pas. Remarquez bien que j'ai des cousins qui l'ont. Vous pensez qu'ils peuvent se l'offrir, il est extracteur de jour et il gagne presque 100.000 francs par mois. Et puis j'écoute ma radio.

L'Express. — Vous avez des économies ?

MME M... — Oui, un peu. Quand je n'ai pas de grosses dépenses, je peux mettre 12.000 à 15.000 francs de côté par mois. Pour Noël, j'ai payé une indéfrisable à ma fille : 2.200 fr. tout compris avec la friction. Moi, je n'en ai pas fait depuis un an et demi. Je trouve que ça finit par abîmer les cheveux. Et puis, nous envoyons des paquets de vêtements à la sœur de mon mari qui est restée en Pologne.

L'Express. — Que dépensez-vous pour les vêtements ?

MME M... — On n'use pas beaucoup. Pour mon mari, il faut une veste et un pantalon de travail par an : 4.000 francs à peu près. Quand il fait froid, il met sa canadienne en cuir qu'il avait déjà quand il était jeune homme. Pour s'habiller le dimanche, il a un costume et un manteau de gabardine. Ma fille s'habille elle-même entièrement, bien sûr, et cet hiver elle m'a fait un manteau. J'ai pris du beau tissu à 3.200 francs le mètre. Il y a eu 100 francs de boutons en tissu pareil, 1.000 francs pour la doublure et 1.000 francs pour le col de fourrure. Ça fait 12.000 francs en tout, mais pour acheter tout fait il faut bien compter 25.000. C'est intéressant quand même.

L'Express. — Est-ce que vous sortez quelquefois ?

MME M... — Oui, on va au cinéma presque tous les dimanches. Et moi je vais à la messe tous les dimanches. Je donne 100 francs à la quête et 500 francs par an au denier du culte. Et puis nous sommes déjà allés deux fois à la Foire-Exposition de Metz depuis 1945.

L'Express. — Est-ce que vous partez quelquefois en vacances ?

MME M... — Non, jamais. Nous pourrions peut-être. Mais mon mari ne peut pas manger n'importe où avec son estomac. Ma fille, elle, est allée une fois à la colonie quand elle avait 10 ans. Mais elle ne s'est pas habituée non plus à la nourriture et elle n'est plus repartie.

L'Express. — C'est vous qui tenez les comptes ?

MME M... — Oui. Mon mari me donne tout son argent. Il ne fume pas, il n'achète rien, il me demande juste 150 francs par mois pour aller chez le coiffeur, mais ça vient d'augmenter. Quand on va au cinéma, c'est moi qui paye. Il n'aime pas s'occuper des comptes.

L'Express. — Et comment avez-vous fait quand il était malade ?

MME M... — Il est resté près d'un an sans travailler. Et je ne touchais que 20.000 francs par mois. Pendant les huit mois où il était à l'hôpital, ça allait à peu près parce que je n'avais pas besoin de le nourrir. Et puis ma fille et moi, on mangeait surtout du pain. J'ai élevé un cochon à cette époque-là. Quand on l'a tué, ça nous a fait de la viande ; avec les poules et les lapins, on y arrivait à peu près. Et puis il fallait bien se débrouiller !

A voir, écouter, lire, savoir...

expositions

TOULOUSE-LAUTREC : Les chefs-d'œuvre d'Albi (*Musée Jacquemart-André, 158, boulevard Haussmann.*)

UTRILLO : Cent toiles du peintre à qui Montmartre doit d'être un lieu saint. (*Galerie Charpentier, faubourg Saint-Honoré*, vernissage vendredi.)

BAUCHANT : Le premier des Douanier Rousseau n° 2 (*Bignon, 8, rue La Boétie.*)

JACQUES VILLON : Son œuvre d'inspiration religieuse. (*Galerie de Varenne, 21, rue de Varenne.*)

JACKSON POLLOCK et la nouvelle peinture américaine : « L'école de New York », une page de l'histoire de l'art contemporain qu'on tourne à Paris. (*Musée d'Art moderne, avenue du Président-Wilson.*)

MAX ERNST : Seul véritable peintre, peut-être, qui soit né du surréalisme, sur l'œuvre duquel Patrick Waldberg vient de publier aux éditions Pauvert un des plus beaux livres de l'année. (*La Hune, boulevard Saint-Germain ; Edouard Loeb, 53, rue de Rennes.*)

GOETZ : Le grand « cuisinier » de l'abstraction. Une valeur absolument sûre. (*Ariel, 1, avenue de Messine.*)

PIOQUER (ou Pioger) : Continuateur, avec Taylor, de Grüber, peintre inconnu mais de grand tempérament, le seul à signaler parmi les 400 qui figurent au 10e Salon — un peu vieillot, genre radoteur — de la jeune peinture. (*Musée d'Art moderne, av. du Président-Wilson.*)

FLORÈS : Catalan, mais d'une adresse et d'un talent qui lui vaudraient d'être gitan. (*Chardin, 31, rue de Seine.*)

GONZALEZ : Un des sculpteurs qui comptent. (*Galerie de France, faubourg Saint-Honoré.*)

ORIENT-OCCIDENT : Cinquante siècles d'art. Bric-à-brac « didactique » où l'on peut voir de très belles choses. (*Musée Cernuschi, av. Velasquez.*)

ARTS DE LA NOUVELLE-GUINÉE : Audacieuse Mélanésie, plus moderne parfois que les « écoles » de Paris ou de New York, et pour de bonnes raisons. (*Musée de l'Homme, place du Trocadéro.*)

FORMES SCANDINAVES : Comment vivent les hommes du Nord. Une mine d'idées pour les « moins développés » dont nous sommes. (*Musée des Arts décoratifs, rue de Rivoli.*)

cinéma

LE TEMPS D'AIMER ET LE TEMPS DE MOURIR : Les horreurs de la guerre. Une grande fresque discutable d'Erich Maria Remarque, mais on peut aimer la discuter. (*Normandie, Rex, Moulin-Rouge.*) Voir la critique en page 35.

MOI ET LE COLONEL : Dans l'esprit des bonnes petites histoires juives, l'exode spirituel et touchant de deux Polonais sur les routes de juin 40. Danny Kaye est remarquable. (*Ermitage.*) Voir la critique en page 34.

LES VISITEURS DU SOIR : Complaintes et diableries : une visite inoubliable. (*Studio République.*)

MA FEMME EST UNE SORCIÈRE : Veronica Lake et ses célèbres cheveux blonds rappellent l'époque américaine de René Clair. (*Studio Raspail.*)

TANT QU'IL Y AURA DES HOMMES : Seuls les Américains sont capables de pousser si loin leur autocritique à propos de l'armée. (*Reflets.*)

LES RAISINS DE LA COLÈRE : Steinbeck vu par John Ford combatif et pas encore conformiste. (*Celtic.*)

LE POUSSE-POUSSE : Dédié aux cœurs d'enfants, un délicat film japonais plein de jolies images et de jolis sentiments. (*Ciné Panthéon.*)

ASCENSEUR POUR L'ÉCHAFAUD : un crime presque parfait, réalisé par Louis Malle à l'école de Bresson-Hitchcock. (*St-Lazare Pasquier.*)

ET DIEU CRÉA LA FEMME : La naissance de B.B. (*Quartier Latin*, avec sous-titres anglais !)

UNE VIE : Pour les amateurs de « cinéma pur ». (*Dans 23 cinémas de quartier dont le Pax, l'Alexandre, le Clichy-Palace*, etc.)

RICHARD III : Laurence Olivier transporte Shakespeare du théâtre au cinéma avec une éblouissante fidélité. (*Ranelagh.*)

JOUR DE COLÈRE : Dreyer dans la magie du moyen âge. (*Agriculteurs.*)

LES AMANTS : La plus vieille histoire du monde contée par un homme jeune et heureux qui n'a pas peur des images. (*Vendôme, Broadway, George-V.*)

LA GRANDE ILLUSION : Un message de fraternité qu'il faut entendre et voir malgré quelques rides (*Studio Publicis.*)

LES GRANDES FAMILLES : Les grands bourgeois français tels qu'ils sont. Ni caricature ni complaisance. Gabin remarquable. Une plaisante soirée. (*Royale, Studio Etoile.*)

LES TRICHEURS : Surboums et jaguars. Carné décrit le mal du siècle 1958. Les « tricheurs » y viennent avec leurs parents. (*Marignan, Français.*)

LE CRI : Dans une Italie insolite et glacée, une histoire désespérée racontée par Antonioni. (*Studio Ursulines, Cinéma d'Essai Caumartin.*)

LA RUÉE VERS L'OR : Charlot à l'état pur, drôle et poignant. (*Studio 28.*)

A LA CINEMATHEQUE

(29, rue d'Ulm)

JEUDI 22 JANVIER, 20 h. 30 : « Les Parents terribles » de Jean Cocteau. 22 h. 30 : « La Passion de Jeanne d'Arc », de Carl Th. Dreyer.

VENDREDI 23 JANVIER, 18 h. 30 : « Chicago » de Cecil B. de Mille. 20 h. 30 : « Orphée » de Jean Cocteau.

SAMEDI 24 JANVIER, 22 h. 30 : « La Terre tremble » de Lucchino Visconti.

DIMANCHE 25 JANVIER, 20 h. 30 : « Riz amer » de Giuseppe de Santis.

LUNDI 26 JANVIER, 18 h. 30 : « La chute de la maison Usher » de Jean Epstein. 20 h. 30 : « Onze heures sonnaient » de Giuseppe de Santis.

MARDI 27 JANVIER, 22 h. 30 : « La rue sans joie » de G. W. Pabst.

siné-sélection

télévision

JEUDI 22 JANVIER A 20 H. 35 : « Télé-Match », émission de Pierre Bellemare. M. Addoue, qui a choisi comme vaste et épineux sujet « L'Année 1958 », attaque le questionnaire de seconde semaine. Les « jambes » sont toujours celles du merveilleux trotteur « Juarez », drivé par Raoul Simonard. « Juarez » en courant 600 m. en 53 secondes a déjà rattrapé « la tête » à trois reprises la semaine dernière.

VENDREDI 23 JANVIER A 22 H. : « En direct de la pierre précieuse ». — Jean-Claude Bringuier a demandé à Joseph Kessel de lui servir de guide dans ce voyage au pays des diamants et des émeraudes. Joseph Kessel conduira les téléspectateurs chez un tailleur de pierres (précieuses) et chez un négociant qu'il a souvent accompagné « aux sources » : en Afrique du Sud et en Birmanie.

SAMEDI 24 JANVIER A 22 H. 5 : « Cinépanorama » de Frédéric Rossif et François Chalais. Toute l'actualité cinématographique intelligemment condensée et commentée.

DIMANCHE 25 JANVIER A 20 H. 50 : « Angélica - A.A. », pièce inédite et spécialement écrite pour la télévision par Morvan-Lebesque. C'est une satire de la radio... et de la télévision, interprétée par Roger Coggio, Pierre Louis et Huguette Forge. Maurice Jarre a composé pour « Angélica — A.A. » une musique originale, la réalisation a été confiée à Roger Iglésis.

LUNDI 26 JANVIER A 20 H. 35 : « La Clé des champs », Pierre Tchernia et François Chatel ont réuni Maurice Baquet, Francis Blanche, Raymond Devos, Jacques Fabbri, Jacqueline Maillan, Jean Richard (etc.) pour parler et rire d'un sujet sérieux entre tous : l'argent.

MARDI 27 JANVIER A 20 H. 35 : « Les cinq dernières minutes », émission policière de Claude Loursais. « Le grain de sable », voilà ce qu'aura à découvrir « l'inspecteur » Raymond Souplex au cours de son enquête sur l'assassinat d'un antiquaire.

Comme toujours au cours des « cinq dernières minutes », les téléspectateurs seront invités à résoudre eux-mêmes l'énigme.

MARDI 27 JANVIER A 22 H. : « Les grands interprètes ». Bernard Gavoty présentera le virtuose hongrois Gyorgi Cziffra qui jouera des œuvres de Scarlatti, Beethoven, Chopin, etc.

MERCREDI 28 JANVIER A 22 H. 5 : Pour mémoire : « Lectures pour tous », de Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes.

théâtre

L'INTRIGANTE AMOUREUSE : Suzanne Flon donne à cette comédie de Goldoni son mouvement et sa respiration heureuse. (*Petit Théâtre de Paris.*)

LES PORTES CLAQUENT : Une famille moderne où les parents sont pris en fourchette entre une grand-mère qui fait encore des galipettes et de grands enfants qui font des leurs. Du talent et de la malice. (*Daunou.*)

LE SOULIER DE SATIN : Une grand-messe claudélienne fort bien célébrée, sous les plafonds galants du Palais-Royal. (*Palais-Royal.*)

LA VIE PARISIENNE : Le Paris d'Offenbach et des demi-mondaines, déchaîné par la Compagnie Renaud-Barrault. Une soirée qui chasse les plus solides idées noires. (*Palais-Royal.*)

SCÈNES DE COMÉDIE D'ALAIN : L'occasion d'entendre de l'Alain parlé et animé. (*Théâtre de Lutèce*)

LES CAPRICES DE MARIANNE : Un spectacle de jeunesse et de bonheur à la manière de Musset et de Jean Vilar. (*T.N.P.*)

LA BONNE SOUPE : Une femme ambitieuse raconte sa vie (jeune, elle a le visage de Jeanne Moreau ; âgée, celui de Marie Bell). C'est presque un film en chair et en os, signé Félicien Marceau. (*Gymnase.*)

SERGENT, JE VOUS AIME : Un brave soldat américain aux prises avec le règlement militaire. Jacques Fabbri en fait une pantalonnade souvent drôle (*Sarah-Bernhardt.*)

DEUX SUR LA BALANÇOIRE : Les problèmes de ce mari américain ne passionnent pas les Français, mais Annie Girardot, dirigée par Visconti, vaut la soirée. (*Ambassadeurs.*)

LE JOURNAL D'ANNE FRANK : Le document poignant laissé par une petite fille. (*Montparnasse-Gaston-Baty.*)

concerts

JEUDI 22 JANVIER A 21 H. : Orchestre Philharmonique de Bamberg ; Joseph Keilberth, bien connu en France pour ses enregistrements, dirige un programme classique : Beethoven, Wagner. (*Théâtre des Champs-Elysées.*)

VENDREDI 23 JANVIER A 21 H. : De Scarlatti à Moussorgsky, récital du jeune pianiste Ventsilav Yankoff. (*Salle Gaveau.*)

DIMANCHE 25 JANVIER A 17 H. 45 : Redoutable programme : Weber-Liszt-Berlioz, dirigé par un enfant-prodige-qui-a-grandi : Roberto Benzi. La soliste sera Jeanne-Marie Darré. (*Salle Pleyel.*)

Ce supplément pratique a été réalisé par : Christiane Collange avec la collaboration de : Jean-François Chabrun, Djénane Chappat, Martine Feil, André Gobert, Danièle Heymann, Ariane Misrachi, Rosie Maurel, Marie-Louise Pittoors.

Spitzer
Les meilleures Reproductions de Tableaux de Maîtres
14, rue la Boétie - ANJ. 00-32
Catalogue sur demande contre 50 francs

Galerie J. BUCHER - 9 ter, bd Montparnasse
AGUAYO - BATTA - CHELIMSKY
FIORINI - LOUTTRE - MOSER
NALLARD

GALERIE DE FRANCE, 3, Fg-St-Honoré
GONZALEZ
SCULPTURES

Galerie ARIEL - 1, av. de Messine (8e)
GOETZ
PEINTURES ET PASTELS RECENTS
Du 20 janvier au 14 février

TÉLÉVISION
DEPANNAGES SUR PLACE DANS LA JOURNEE ● FORFAITS ANNUELS ● ECHANGES ET VENTES DES MEILLEURES MARQUES AUX MEILLEURES CONDITIONS ●
DIGECO
SPECIALISTE DE LA TELEVISION PROFESSIONNELLE ET COMMERCIALE - 9, BOULEVARD MALESHERBES PARIS-8e
S.A. CAPITAL : 30.000.000 - R.C. Seine 54 B 2410
ANJou 53-73

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA		
Lundi 26	20 h. 30	Soirée réservée aux J. M. F.
		PRINTEMPS A VIENNE
		LA DAME A LA LICORNE (création)
Mercr. 28	20 h. 45	DIVERTISSEMENT
Vendr. 30	20 h.	OTHELLO
Samedi 31	20 h. 30	L'ATLANTIDE
Dim. 1er	21 h.	RIGOLETTO

OPERA-COMIQUE		
Mercr. 28	20 h.	CAVALLERIA RUSTICANA LA TOSCA
Jeudi 29	21 h.	Soirée réservée aux J. M. F.
Vendr. 30	21 h.	LES PECHEURS DE PERLES
Samedi 31	20 h. 45	MADAME BUTTERFLY
Dim. 1er	14 h. 30	ISOLINE
Dim. 1er	20 h. 30	CARMEN

FOLIES-BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
LOCATION PAR CORRESPONDANCE
POUR LES CLIENTS DE PROVINCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

STUDIO 43
43, Faubourg-Montmartre PRO. 63-40
ULLA JACOBSON dans
Sourires d'une nuit d'été
(v. o.)
Un film d'INGMAR BERGMAN

CINEMA D'ESSAI - CAUMARTIN
17, rue Caumartin - OPE. 81-50
STUDIO DES URSULINES
10, rue des Ursulines - ODE. 39-19
IL GRIDO (LE CRI)
ALIDA VALLI - BETSY BLAIR - STEVE COCHRAN
Un film de MICHELANGELO ANTONIONI

Des correspondants de « L'Express » dans le monde

de provoquer la chute du gouvernement Fanfani.

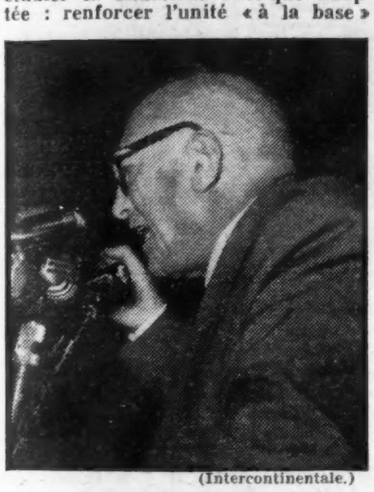
En attaquant violemment l'aile gauche de son parti et en marquant son indépendance complète à l'égard des communistes, M. Nenni a favorisé un rapprochement avec certains leaders sociaux-démocrates qui appartiennent actuellement au parti social-démocrate italien de M. Saragat (P.S.D.I.). On cite déjà les noms de trois dirigeants du P.S.D.I. qui passeraient au P.S.I. dès le mois prochain : les députés Matteo Matteotti, Pasquale Schiano et Orlando Lucchi. La majorité gouvernementale au sein du Parlement n'étant que de 3 voix, leur défection p o u r r a i t contraindre M. Fanfani à démissionner ou entraîner sa chute dès le premier vote de confiance.

Dans ses attaques contre la « centralisation bureaucratique » du P.C. italien, M. Nenni a cité l'exemple des communistes français qui « se sont isolés du reste de la nation, facilitant ainsi l'avènement d'un régime personnel ».

M. Giorgio Amendola, qui assistait au Congrès comme observateur du parti communiste, a répondu :

> « *M. Nenni se souvient des erreurs des communistes français mais il oublie que c'est M. Guy Mollet et les chefs de la S.F.I.O. qui sont les véritables responsables de la situation française actuelle.* »

Le parti communiste italien a aussitôt réuni son comité directeur pour étudier la situation. Tactique adoptée : renforcer l'unité « à la base »



(Intercontinentale.)

M. PIETRO NENNI.
« Et M. Guy Mollet ? »

avec les militants socialistes dans toutes les organisations de masse et chercher à attirer hors du P.S.I. tous les éléments favorables à une politique d'union. Ces éléments représentent une partie importante du P.S.I. : à Naples, la motion de l'extrême gauche a recueilli 32,65 % des voix.

● Les communistes italiens préparent le procès du P.C. français.

LA délégation du parti communiste italien au XXI[e] Congrès du P.C. de l'U.R.S.S. a l'intention de présenter une critique sévère de la politique suivie par le parti communiste français au cours des dernières années.

Rédigé par Giorgio Amendola (responsable de l'organisation) et Pietro Ingrao (directeur de la section de presse et de propagande), le dossier a été approuvé par le secrétaire général du parti italien, Palmiro Togliatti. Les principaux griefs faits aux Français portent sur :

● « leur sectarisme idéologique ». MM. Jacques Duclos et Roger Garaudy seraient nommément incriminés ;

● leur impuissance à réaliser un front commun avec les socialistes, les radicaux et les catholiques de gauche ;

● l'indécision dont ils ont fait preuve à l'égard de l'Algérie et du nationalisme arabe.

Certaines de ces critiques avaient été exprimées de vive voix le 22 décembre aux délégués du P.C. français (Laurent Casanova, Raymond Guyot, Marcel Servin, Jean Breteau) venus à Rome pour examiner avec leurs camarades italiens les mesures qui pourraient être prises en commun en cas de mise hors la loi du P.C. français.

MOSCOU

● Offensive contre « les chevaliers du chewing-gum ».

LA grande offensive contre les « stiliagis », les zazous moscovites, est relancée cette semaine à grand fracas.

Dans un article féroce intitulé « Les Chevaliers du chewing-gum » (publié le 17-1-59), le journal « Komsomolskaïa Pravda », organe des Jeunesses communistes, dénonce la « maffia de truands » qui prospère grâce au racollage des étrangers dans les grands hôtels de Moscou. La source de leurs revenus : l'échange d'icônes ou autres souvenirs contre des briquets, des cigarettes américaines et du chewing-gum, qu'ils revendent ensuite avec des bénéfices importants.

Tous ces jeunes gens, qui se distinguent par leur ignorance et leur façon provocante de s'habiller, connaissent au moins à fond un livre soviétique : le « Code criminel ». Selon la « Komsomolskaïa Pravda », il est très difficile de les poursuivre légalement, « l'échange de souvenirs » ne tombant sous le coup d'aucun article pénal, pas plus que la vente de cadeaux personnels.

Constatant cette impuissance de la justice contre la « diabolique astuce » des jeunes zazous, le journal invite les pouvoirs soviétiques à faire quelque chose pour nettoyer la capitale de ces voyous qui portent un tort considérable à la bonne renommée de l'U.R.S.S. auprès des visiteurs étrangers.

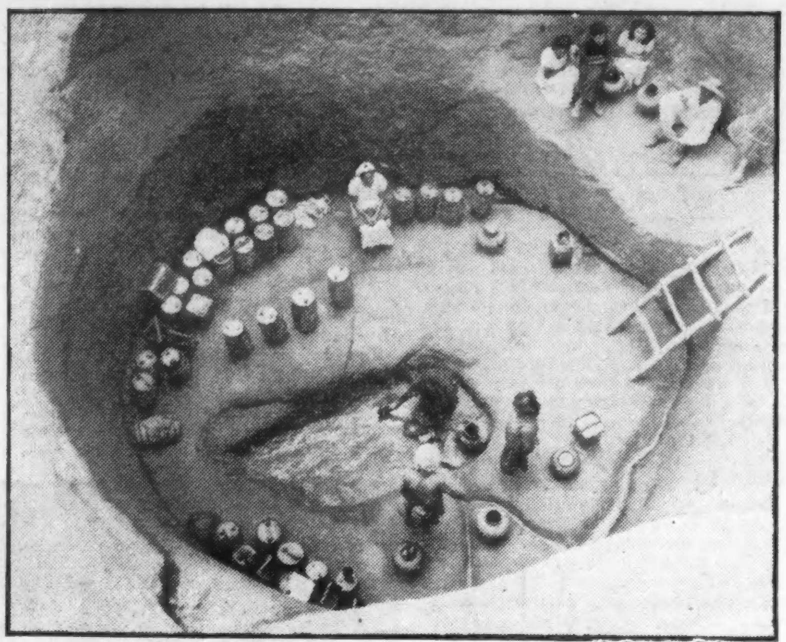
Il propose d'envoyer les jeunes « chevaliers du chewing-gum » défricher les terres vierges de l'Asie centrale. C'est oublier qu'il a toujours été partisan du « recrutement volontaire » pour ces travaux qui honorent la jeunesse soviétique, et que la nouvelle législation — approuvée solennellement par le Soviet Suprême au mois de décembre — interdit les mesures administratives de déportation.

● Une nouvelle ligne de métro pour les étudiants moscovites.

BEAU cadeau de Nouvel An pour les étudiants et les sportifs de Moscou : la nouvelle Université et le stade Lénine sont enfin reliés au centre de la ville par une ligne de métro. Long de 4,5 km, le nouveau tronçon comprend trois stations : « La Sportive », « Les Collines Léniniennes » et « L'Université ». Leur somptueuse décoration reflète dans chaque cas les préoccupations des passagers présumés : les discoboles dominent dans les couloirs de « La Sportive » et les étudiants studieux dans ceux de « L'Université ».

La mise en service de cette nouvelle ligne résout un grave problème de transport pour les étudiants habitant le centre, qui perdaient jusqu'ici près de deux heures par jour dans les autobus et les trolley-bus toujours bondés de Moscou.

L'inauguration était prévue pour février. C'est pour honorer le XXI[e] Congrès du P.C. de l'U.R.S.S., qui s'ouvre mardi prochain, que les constructeurs du métro ont tenu — à coup d'heures supplémentaires — à l'avancer d'un mois.



(O Cruzeiro-Dalmas.)

LA SÉCHERESSE AU BRÉSIL.
Les « flagelados » descendent vers le Sud.

● La « Pravda » a suivi M. Mikoyan chez « Macy's ».

POUR suivre M. Mikoyan dans ses déplacements américains, la « Pravda » et l'agence Tass ne s'étaient pas contentées de leurs correspondants permanents aux Etats-Unis. Elles leur avaient adjoint deux envoyés spéciaux, MM. Velitchanski et Paramonov.

Le premier n'a pas reculé, dans ses articles pour la « Pravda », devant les descriptions flatteuses de certaines réussites américaines. Commentant la visite du grand magasin newyorkais « Macy's » par M. Mikoyan, il écrit :

> « *Le vice-président du Conseil a parcouru les neuf étages de cet immense magasin. Il a accordé une attention particulière aux produits synthétiques et aux objets en matière plastique. Dans le rayon d'ameublement, il a éprouvé lui-même la légèreté et le confort de certains meubles nouveaux. Il a apprécié également l'excellente organisation du rayon de la confection féminine, où le système du « libre-service » est appliqué : l'acheteuse peut choisir une robe sans l'aide d'un vendeur. Dans le rayon d'alimentation, M. Mikoyan a été très intéressé par l'assortiment des petits déjeuners et des déjeuners congelés, par leur emballage et leur présentation.* »

Le lecteur soviétique ne l'est pas moins par la description de toutes ces nouveautés qui n'existent pas encore en Russie. Il a également entendu parler pour la première fois de Marlon Brando et de Jerry Lewis, avec qui M. Mikoyan a pris le thé dans un studio de Hollwood.

Le compte rendu du dîner au Waldorf Astoria, au cours duquel M. Mikoyan prit la parole devant un millier d'hommes d'affaires américains, occupait trois colonnes de la « Pravda ». Selon le journal, les remarques du vice-président du Conseil soviétique sur l'interdiction d'exporter vers l'U.R.S.S. des articles dits « stratégiques » (parmi lesquels figurent notamment des laxatifs) ont été accueillies par des applaudissements et des éclats de rire.

(A.P.)

M. ANASTASE MIKOYAN.
Lingerie, ameublement, alimentation.

RIO DE JANEIRO

● La sécheresse au Brésil : 1 millier d'enfants morts.

LA sécheresse qui frappe comme chaque été les Etats du Nord-Est brésilien (Ceara, Pernambouc, Paraiba, Maranhao, Rio Grande et Alagoas) prend cette année des proportions catastrophiques. Plus d'un millier d'enfants sont déjà morts et les services officiels estiment qu'un demi-million de personnes risquent de périr de faim si elles ne sont pas secourues. Des bandes de « flagelados » (sinistrés) descendent à pied vers le Sud, pillant au passage les magasins et les entrepôts alimentaires des villes qu'elles traversent.

La s o l u t i o n gouvernementale consiste essentiellement, pour l'instant, à « barrer les routes » afin d'arrêter le déferlement des affamés vers le Sud. Les maigres crédits consacrés à l'aide aux sinistrés ne permettent que des envois de lait condensé et de riz en quantités très insuffisantes, ces « secours » étant d'ailleurs mis en vente par des fonctionnaires corrompus.

Des études sérieuses ont cependant été faites sur la possibilité d'éliminer définitivement cette famine annuelle. Le prêtre français Joseph-Louis Lebret, fondateur du groupe « Economie et Humanisme », a séjourné deux ans dans le Nord-Est brésilien et publié un livre dans lequel il propose un certain nombre de solutions : développement de la pêche, industrialisation locale, implantation de nouvelles cultures, irrigation. Le gouverneur de l'Etat de Pernambouc est actuellement à Paris pour étudier avec le Père Lebret les grandes lignes d'un plan de développement de son Etat.

(1) Dans certaines régions on est obligé de creuser de profonds puits dans le lit des fleuves asséchés pour parvenir aux nappes souterraines.

FOUILLES

Le Pharaon s'est-il vengé ?

● ***Un égyptologue découvre une nouvelle pyramide, perd une momie et meurt...***

UN mince entrefilet dans la presse annonçait, il y a quelques jours, la disparition, dans des circonstances mystérieuses, de Zakaria Goneim, archéologue égyptien. Quelques lignes à la cinquième page pour un homme qui, il y a quatre ans, occupa la « une » de tous les journaux du monde et mobilisa les micros et les caméras de trois continents pour un des plus prodigieux « suspenses » scientifiques de l'après-guerre.

Mohammed Zakaria Goneim était un égyptologue de la nouvelle génération, un de ceux qui prirent la relève des savants européens et américains lorsque les circonstances politiques obligèrent ceux-ci à interrompre leurs fouilles en Egypte.

LA PYRAMIDE PERDUE

En 1951, M. Z. Goneim, inspecteur principal des antiquités, fut nommé à Sakkarah, vaste champ de ruines au bord du Nil, à 50 km au sud-ouest du Caire. Ce poste paraissait sans avenir, tant le territoire avait été reconnu, visité et inventorié par les spécialistes, notamment les Français Mariette et Morgan, depuis un siècle. « *Mais ce n'eût pas été d'un homme normal que de ne pas espérer secrètement être prédestiné à quelque nouvelle découverte* », comme l'écrit Goneim en tête du récit de son aventure « La Pyramide ensevelie » (1).

Au cours d'une promenade dans son nouveau fief, son attention fut attirée par un bloc maçonné faisant saillie dans un mur inégal. Pendant des mois, son équipe et lui-même charrièrent sables et déblais. Ils eurent bientôt dégagé une enceinte de pierre de 250 mètres de long entourant la base d'une étrange construction. L'inclinaison anormale d'un mur, la structure caractéristique d'une maçonnerie amenèrent cependant Goneim à envisager une hypothèse stupéfiante. Il se précipita chez un confrère qui, arrivé sur les lieux, déclara solonnellement : « *Il n'y a aucun doute, il s'agit là d'une pyramide.* »

C'était, de l'avis de tous les spécialistes, la découverte la plus importante faite en Egypte depuis celle de Toutankhamon en 1922. En effet, la pyramide de Sakkarah, malheureusement très endommagée, date environ de 2700 avant Jésus-Christ. Contemporaine de la fameuse pyramide de Djeser, elle devait, comme celle-ci, recouvrir d'innombrables galeries et chambres souterraines, gardiennes de trésors archéologiques sans prix. Et, parmi eux, la momie perdue depuis des siècles du Pharaon Sekhem-Khet.

Sans perdre un instant, Goneim se mit à la recherche de la fameuse nécropole.

Ce patient travail de taupe dura deux ans. Un jour de mai 1954, arrivé au cœur de la pyramide, il aperçut une porte murée qui, descellée, s'ouvrit sur une chambre mortuaire. Au milieu s'allongeait un sarcophage d'albâtre, « *diaphane, translucide et doré* », celui du Pharaon. Goneim et ses aides se mirent à danser autour du sarcophage en pleurant d'émotion.

On n'ouvrit pas le sarcophage avant le 27 juin. Entre temps, la nouvelle de la découverte se répandit dans le monde. Les journalistes affluèrent à Sakkarah, sur des ânes, des chevaux, des chameaux, en auto ou à moto, c'était à qui arriverait le premier au bureau du télégraphe. « Times », « Il Tempo », « New York Times ». « Paris-Match » assiégeaient la villa de Goneim. « Life » lui offrit 6.000 dollars « *pour l'avancement des travaux* ». La télévision et le cinéma se déplacèrent aussi.

Le jour J, une soixantaine de personnes se pressaient dans le fameux caveau, deux cents piétinaient dehors.

Devant le sarcophage, Goneim, tout pâle, donna le signal, et deux hommes essayèrent de soulever le couvercle du sarcophage. Il fallut deux heures pour le faire céder... le sarcophage était vide.

Que s'était-il passé ? Des pilleurs de tombes ont-ils enlevé la momie comme cela s'est fréquemment produit dans d'autres pyramides ? Le corps du roi a-t-il été déposé ailleurs ? L'enterrement n'a-t-il jamais eu lieu ? Qui le dira ?

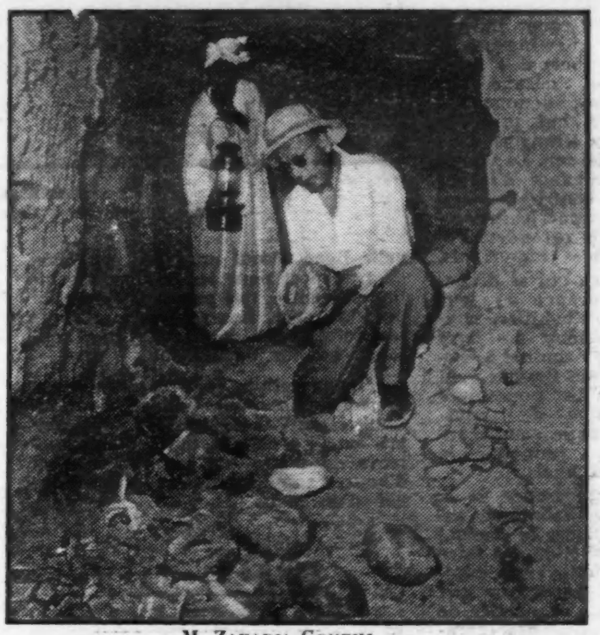
UNE ETRANGE MORT

La déconvenue de Goneim fut immense. Il décida pourtant de se remettre au travail et de trouver la clé de l'énigme. La mort l'en empêcha.

Etrange mort. Le bruit courut d'abord que Zakaria Goneim, n'ayant pu supporter sa déception, avait mis fin à ses jours en se jetant dans le Nil. D'autres informateurs prétendirent que si Goneim s'était suicidé, c'est parce qu'il ne pouvait plus, faute de crédits, poursuivre ses recherches. Mais une autre nouvelle, plus étrange encore, vient de nous parvenir : Zakaria Goneim aurait été assassiné ? Comment ? Par qui ? On ne le sait.

Les amateurs de mystère ne manqueront pas de rapprocher cette mort tragique de celle de plusieurs égyptologues célèbres du siècle dernier, poursuivis, dit-on, par une malédiction posthume des pharaons dont ils violèrent la sépulture. L'introuvable Sekhem-Khet s'est-il aussi vengé ? Il doit tout de même y avoir une explication plus rationnelle.

(1) Le Livre Contemporain.



M. Zakaria Goneim.
Prédestiné et noyé...

Une statuette trouvée près de la pyramide
« *Translucide et doré...* »

JUSTICE

Affaire Lacaze : le document

● ***Le scandale Walter-Lacaze, qui couvait depuis un an, a éclaté. Un document étonnant révèle l'ampleur de cette affaire. Il est resté secret. Le voici :***

JEUDI soir, un homme d'une cinquantaine d'années, au visage sévère, aux traits fermés, très grand, très élégant, avec ses cheveux gris ondulés et son pardessus mastic, franchit les portes de la prison de la Santé. Les gardes lui témoignent une inhabituelle déférence. Cet homme impassible, ce « prisonnier », est un des hommes les plus riches du monde. Son nom : Jean Lacaze. Son titre : administrateur-délégué des Mines de Zellidja (Maroc). Contre lui une accusation : celle d'avoir tenté de monter un « scénario » afin que le fils adoptif de sa sœur (Mme veuve Jean Walter, premier fondateur de la Société d'Exploitation des Mines de Zellidja), M. Jean-Paul Guillaume, fût accusé de proxénétisme. Et discrédité. Et emprisonné. Au terme : déchu par procédure de sa qualité de fils adoptif.

UNE MACHINATION ?

M. Jean Lacaze, arrêté, déclare :

« *Je suis la victime d'une machination. La vérité est qu'une jeune femme, Mlle Maïté, est venue me faire chanter en me déclarant : « J'en ai assez d'entretenir votre neveu. Je vais porter plainte ». « Si cela vous fait plaisir, ai-je répondu, ne vous gênez pas pour moi. Je m'en désintéresse totalement. Il est la honte de notre famille ».*

« *Mais je savais déjà que j'étais moralement obligé de me soumettre au chantage. Le scandale aurait rejailli sur toute la famille. Maïté estimait à deux millions le préjudice qu'elle avait, disait-elle, subi du fait de ce personnage qui se dit mon neveu. Je lui proposai de les lui remettre pour qu'elle se taise. C'est toute l'histoire.* »

Contre M. Jean Lacaze, milliardaire et « cerveau » d'une de ces énormes entreprises industrielles aux dimensions de notre monde, deux voix qui accusent :

● Celle d'un jeune homme de vingt-quatre ans, ex-parachutiste en Algérie, ex-photographe de presse, ex-apprenti steward et que son oncle décrit comme une tête brûlée, aimant le jeu, les femmes et les bars.

● Celle d'une jeune femme sans profession, sans nom, sans argent.

Contre M. Jean Lacaze, Paulo (c'est ainsi que ses amis noctambules saluaient Jean-Paul Guillaume lorsqu'il entrait dans les boites de nuit parisiennes) et Maïté (c'est le nom de guerre de Mlle Marie-Thérèse Godenèche). *Or, M. Jean Lacaze est allé en prison.*

∴

D'un côté, donc, il y a le Bien. M. Lacaze : des appartements, des banques, des mines, des milliards, oui cela s'appelle le Bien. D'un autre côté, il y a le Mal. C'est Paulo, c'est Maïté ; des dettes, des expédients, des « métiers » étranges. *Or, M. Jean Lacaze est allé en prison.*

∴

« *Ce personnage,* dit l'administrateur des Mines de Zellidja, *qui se prétend mon neveu...* » Ne le serait-il pas ? Ici, c'est un autre conte qui commence.

PARIS EN 1925

Il était une fois, aux alentours des années 20, une ravissante jeune femme, Domenica Lacaze, qui fit son entrée dans le monde. Aux cadeaux que lui avaient faits les Dieux — la beauté la grâce — elle avait ajouté l'intelligence, une culture acquise rapidement, mais qui brillait de feux adroitement distribués, et le charme. Tout cela s'appelle la séduction.

Entre tous ses admirateurs, Domenica en distingua un, M. Paul Guillaume. Celui-ci était un critique d'art si pénétré de jugement qu'un jour, au lieu de conseiller aux autres de fructueux placements, il décida d'en réaliser lui-même et de s'installer comme marchand de tableaux. Il ne tarda pas à être « primus inter pares » et les œuvres des Soutine, des Derain, des Picasso, des Modigliani, etc., couvrirent les murs de sa galerie et de ses appartements.

Esprit fin et cultivé, M. Guillaume échappait au qualificatif brutal de « marchand ». Des peintres, il se voulait l'ami comme il était aussi l'ami des poètes : de Jean Cocteau, Blaise Cendrars, Max Jacob, etc. Peinture et poésie étaient en ces temps heureux mariés. Nous étions en France, à Paris et en 1925.

M. Paul Guillaume épousa Mlle Domenica Lacaze. L'épouse — pour le

« Tout-Paris » — devint « Dominique » et le salon de M. Guillaume le plus brillant. Ecrivains, artistes, hommes politiques très influents y fréquentaient.

En 1935, M. Guillaume meurt. Dominique est veuve. Une veuve comme en rêvait Stendhal : jeune, riche — très riche — et jolie. Très jolie. Mais voilà que des héritiers « Guillaume » surgissent et contestent à la veuve ses droits à la succession de son mari.

Si seulement il y avait un héritier, un enfant, fils des œuvres de M. et Mme Guillaume, tout pourrait s'arranger. Ici, nous abandonnons Stendhal pour les « Romans de la Table Ronde », car ce Perceval qui sauvera le Saint-Graal des méchants, il existe, il va naître : Mme veuve Paul Guillaume est enceinte ! Dix mois plus tard — la nature se montrera un tout petit peu capricieuse — elle annonce la naissance d'un fils : Jean-Paul fut son prénom et Guillaume son nom.

Mme veuve Paul Guillaume va devoir à ce fils de conserver la totalité de la succession Guillaume. Maintenant, elle est vraiment la veuve parfaite : jeune encore, jolie toujours et riche comme il est bon de l'être et de le rester.

ZELLIDJA, MINES ET BOURSES

En 1938, « Dominique » rencontra M. Jean Walter, architecte célèbre, mécène prodigue, mais discret, propriétaire au Maroc des mines de Zellidja et sinon célibataire de toujours — il avait une fille et un fils — du moins veuf. La « Parisienne » et l'homme d'action se plurent. En 1941, ils se marièrent. Ce fut un grand, un très grand mariage. Jean Walter, moins célèbre que Dominique dans le « Tout-Paris », l'était plus que son épouse dans le monde des affaires. Ses pairs admiraient en lui le « self-made man », solide, droit, grand, carré, franc, rieur et qui se trouvait à la tête d'une fortune de plus de trente milliards. Pour eux, il était « le Walter des Mines de Zellidja », l'homme qui, sur un terrain d'herbe et de rocaille marocain (reçu en paiement d'une facture impayée) avait fait surgir un véritable bassin industriel qui s'agrandissait d'année en année.

Mais, pour d'autres, Jean Walter n'était pas ce Citizen Kane de légende, mais un homme qui fondait des hôpitaux à Paris (l'hôpital Beaujon), Istanbul, Ankara, Alexandrie et distribuait d'énormes sommes d'argent à des œuvres dont il refusait qu'elles portassent son nom. A M. André Marie, ministre de l'Education nationale, après la guerre, Jean Walter avait remis 33.000 actions (cotées un milliard) des mines de Zellidja, afin que fussent créées les bourses de voyage Zellidja, grâce auxquelles des centaines d'étudiants peuvent ajouter à leurs études une connaissance ouverte et profitable du monde.

Tel était le nouvel époux de Dominique. Vers lui, elle n'était pas non plus arrivée les mains vides : la succession Guillaume, qu'elle avait fait fructifier, « valait » à l'époque six milliards.

Et c'est, une fois de plus, dans le Bien, le Bonheur.

Bien sûr, il y a Jean-Paul, à qui il a fallu apprendre — en 1953 — qu'il n'était que fils adoptif et « Guillaume » par la grâce de sa mère et des lois. Mais Jean-Paul avait dix-sept ans, l'âge où l'on comprend, dit-on. Qui sait ? Jean-Paul, raconte sa « mère », n'a qu'une idée : ne rien faire, voir du pays, s'amuser — c'est-à-dire « vivre sa vie ». Elle le laisse à ses rêves et, puisqu'il le veut, à cette « vie ».

DEUXIEME VEUVAGE

En 1957, Mme Jean Walter — le 11 juin — apprend une terrible nouvelle : son mari, qui n'avait qu'une passion — et bien française — la pêche à la ligne, a été écrasé par une 2 CV alors qu'il traversait, gaule sur l'épaule, la route nationale pour se diriger vers la rivière voisine. Dominique est veuve pour la seconde fois. Moins jeune cette fois et peut-être moins jolie, mais sûrement plus riche, puisque la voilà à la tête de l'immense fortune « Walter ».

Cette fortune — en mines, en titres bancaires, en actions de toute sorte — elle en confie la gestion à son frère, M. Jean Lacaze, qui reçoit également le titre d'administrateur délégué des Mines de Zellidja...

Cette même année où meurt Jean Walter, Jean-Paul Guillaume, toujours « vivant sa vie », revient d'Algérie avec les galons de sous-lieutenant de parachutiste et cette appréciation du général Massu : « *Très indiscipliné au cantonnement, mais admirable au feu.* » Qu'a-t-il l'intention de faire ? Il ne sait pas. Il s'ennuie, s'amuse, sort « des filles ». Il « vit ».

L'AFFAIRE MAITE

Aujourd'hui, Jean-Paul Guillaume accuse son oncle (adoptif) Jean Lacaze d'avoir voulu le perdre.

Il l'accuse d'avoir proposé quinze millions à Maïté pour que celle-ci déposât contre lui une plainte pour proxénétisme, « *afin*, dit-il, *de pouvoir obtenir l'annulation de mon acte d'adoption et m'empêcher de réclamer la part de la fortune qui me revient* ». Si Maïté, éprise de Jean-Paul, ne lui avait confié le rôle qu'on désirait qu'elle jouât ; si Jean-Paul n'avait demandé au juge Batigne de s'occuper de cette affaire ; si le juge Batigne n'avait tendu un piège à M. Jean Lacaze — afin d'étayer l'accusation du jeune homme — dont la secrétaire versa un premier acompte de deux millions à Maïté (le reste devait suivre à la condamnation) ; si la machine avait bien fonctionné, Jean-Paul Guillaume serait aujourd'hui en prison. Or, c'est M. Jean Lacaze — dont la version des faits (« *Mlle Maïté est venue me faire chanter...* ») n'a pas été retenue — qui s'y trouve. Le témoignage de Maïté, les accusations de Paulo ont-elles été si fortes ?

Ou bien le juge Batigne avait-il d'autres raisons encore de jeter en prison l'administrateur-délégué des Mines de Zellidja ?

Il a plus. Un document. L'étonnante confession, remise il y a un an au procureur de la République par un officier de réserve, Camille Rayon, propriétaire à Antibes d'un restaurant, « La Maison des Pêcheurs », aujourd'hui délégué de l'U.N.R. pour la zone sud.

Ce qu'elle contient de vrai, il appartient à la justice de le démêler. Mais on va voir qu'il faut à la justice beaucoup d'indépendance, aux magistrats beaucoup de caractère et un sens très élevé de leur devoir pour poursuivre, imperturbablement, dans cette affaire, la recherche de la vérité.

Le document

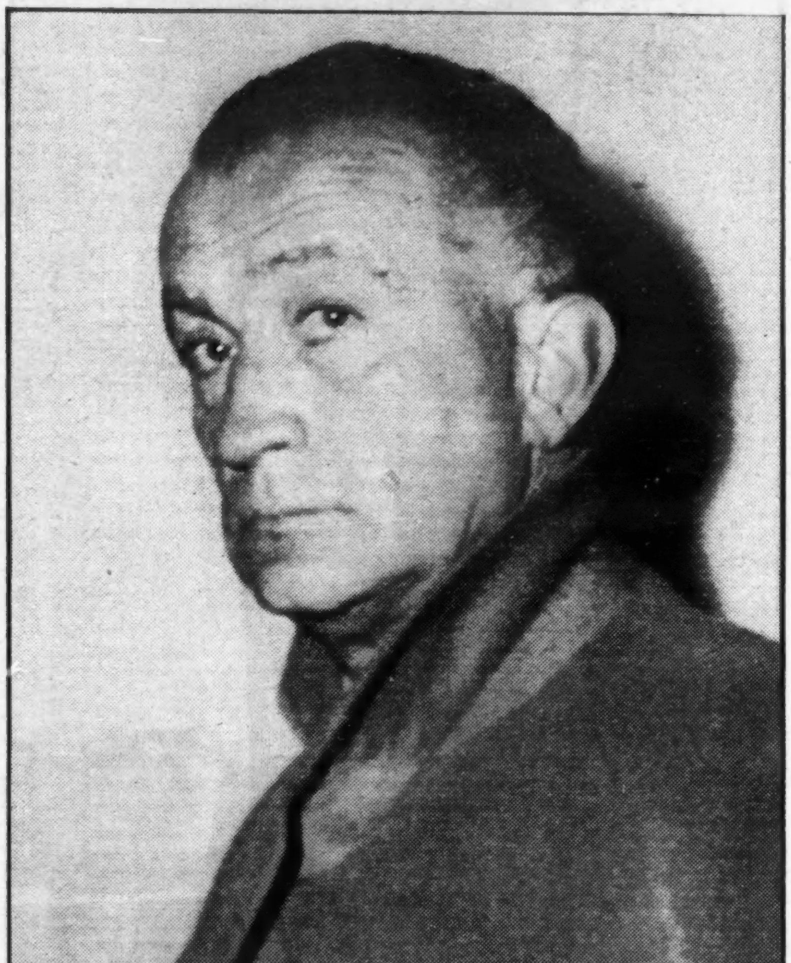
Le document, écrit de la main de Camille Rayon sur du papier à en-tête de son entreprise, porte d'abord cette mention : « A communiquer aux autorités compétentes en cas de disparition, de décès, ou pour toute justification. » Puis Camille Rayon commence son récit et raconte les faits suivants :

Entre le 10 et le 15 novembre 1957, il rend visite à des amis, au bureau où ceux-ci travaillent. Là, il rencontre un M. Majescas, adjoint, dit Rayon, du général de Bénouville. M. Majescas a « une affaire à lui proposer ». Il s'agit de « faire descendre un salopard » moyennant un, deux ou trois millions « pour les frais ». Rayon doit bien avoir, dans ses anciennes équipes, des hommes prêts à faire le travail.

Rendez-vous est pris pour le lendemain à l'hôtel Lancaster, où habite Rayon, qui déclare, dans son témoignage, avoir accepté l'entrevue parce que s'il avait refusé, on se fût probablement adressé à un autre.

M. Majescas lui présente son ami, le docteur Lacour, et se retire.

Le docteur Lacour se déclare mandataire d'une famille très honorable et chargé d'une mission délicate que Rayon devra considérer comme « une action strictement patriotique » : supprimer un garçon qui est la honte de sa famille et qui « compromet tout l'avenir d'une grande œuvre nationale ». On est prêt à payer ce qu'il faut et à aider Rayon plus tard, si le travail est bien fait.



M. JEAN LACAZE.
Paris en 1959. (A.P.)

MME WALTER, VUE PAR DERAIN
Paris en 1925.

Ce garçon, c'est Jean-Paul Guillaume, fils adoptif de Mme Walter, qui termine son service militaire en Algérie, où « le général Massu est intervenu pour éviter un grand scandale ».

RENDEZ-VOUS A ALGER

Le docteur Lacour et Camille Rayon prennent rendez-vous à Alger le 27 novembre, au bar de l'Aletti, pour que Rayon puisse « repérer » Guillaume. Avant de le quitter, Lacour remarque que le voyage entraînera des frais, pour Rayon et pour « ses hommes ». Celui-ci demande un million pour les frais et deux millions lorsque l'opération sera terminée.

Le lendemain, le docteur Lacour déclare que ses mandants ont décidé d'accorder trois millions sur-le-champ et deux millions « après l'opération ». Il remet à Rayon trois millions en liasses de 10.000 francs.

Le 27, à Alger, Camille Rayon voit au bar de l'Aletti le docteur Lacour en compagnie d'un sous-lieutenant parachutiste en tenue de combat : Jean-Paul Guillaume.

Il se rend aux toilettes où il est rejoint par le docteur Lacour auquel il indique qu'Alger ne lui paraît pas l'endroit idéal pour descendre un officier parachutiste. Soit. Le jeune homme doit être démobilisé et compte se rendre à Bellegarde. C'est là qu'on opérera, encore que « il faudrait tout de même laisser croire que l'opération a été faite par des types du F.L.N. », demande le docteur.

Fin décembre, poursuit Rayon, alors qu'il se trouve chez lui à Antibes, arrivée du docteur Lacour. Que se passe-t-il ? « L'équipe chargée de l'opération hésite, déclare Rayon, en apprenant qu'il s'agissait d'un parachutiste comme eux. »

Lacour insiste. Rayon renâcle, explique qu'il a autre chose à faire : s'occuper, en particulier, de défendre son affaire qui est hypothéquée et pour laquelle il lui faut lever un nantissement de 20 millions. Lacour croit qu'il pourra lui consentir un prêt. Après quoi, libéré de ses soucis, Rayon pourra s'occuper de Jean-Paul Guillaume.

Les deux hommes se rencontrent ensuite à Nice, à l'hôtel Ruhl. Puis à l'hôtel Royal où le docteur Lacour déclare que le prêt est malheureusement impossible. Ses mandants préfèrent aller jusqu'à dix millions en tout, l'opération une fois terminée.

Quelques jours passent. Rayon écrit à Majescas, puis à Lacour. Il n'obtient pas de réponse. Le 20 janvier, à Paris, il téléphone à Lacour et le rencontre à nouveau à l'hôtel Lancaster.

→

Prêt à augmenter la prime, Lacour l'informe que Jean-Paul Guillaume suit un stage de steward à Orly et lui donne l'adresse où le jeune homme couche à Neuilly.

Rayon suggère d'aller le chercher à Orly avec Lacour, de l'emmener en voiture. Là, avec un silencieux, il fera le nécessaire et il ne restera plus qu'à larguer le corps en route. Les deux hommes discutent. L'idéal serait de larguer le corps dans la mer pour qu'il ne soit pas retrouvé.

DEUX MOIS D'ATTENTE

Le lendemain, le docteur Lacour revient : ses mandants refusent ce plan. Ils ne veulent pas que le docteur participe à l'opération. Et sa voiture non plus. Il faudra trouver autre chose.

Rayon fait traîner ces tractations pendant deux mois et demande une nouvelle avance. Il a épuisé les trois millions.

Lacour lui remet 150.000 francs. Rayon se dit qu'il y a peu de chances pour que « l'opération ait été confiée à d'autres éléments », mais décide « qu'il est temps d'assurer au moins la sécurité de Jean-Paul Guillaume ».

Le lundi 27 janvier, en compagnie d'un camarade de Résistance, ancien déporté, Alex Truchi, il se rend à Orly, guette Jean-Paul Guillaume, hésite à l'aborder parce qu'il est accompagné, le suit et lorsque le jeune homme se retrouve seul, dans une brasserie de la Porte d'Italie, lui parle, le met rapidement au courant et lui suggère d'organiser « immédiatement un plan pour tromper vos ennemis et assurer notre propre sécurité ».

Le jeune homme, bien qu'il paraisse violemment choqué, ne semble pas tellement étonné et refuse de disparaître.

« Je me fous, dit-il, de leur argent. J'aime ce que je fais en ce moment, ça m'ennuie de tout compromettre, mon stage, le travail qui va suivre... »

Rayon le supplie de réfléchir, lui demande de se munir d'une arme et de ne jamais la quitter, pensant que « comme tout bon parachutiste, il avait ce souvenir de guerre ».

Le lendemain, les deux hommes dînent ensemble et mettent un plan sur pied pour assurer leur double sécurité. Rayon ira le chercher à son domicile avec son ami Truchi, l'embarquera dans une voiture et l'amènera à l'hôtel Claridge où il dispose d'une chambre pour lui et où il le présentera comme son frère. Là, Guillaume se terrera. Et Rayon racontera au docteur Lacour que « l'opération » est terminée.

Le mardi, Rayon rencontre le docteur Lacour au bar du Claridge et lui raconte que tout est prêt : il ira chercher Guillaume chez lui et, s'il le faut, l'abattra sur le pas de la porte. Lacour n'apprécie pas. Ses mandants ne veulent pas entendre parler d'une exécution à domicile. L'aborder ailleurs et lui parler d'une mission pour les services spéciaux, afin de l'entraîner hors de chez lui, serait une meilleure formule. « Soit, dit Rayon. Nous tenterons l'opération ce soir. »

LE FAUX ENLEVEMENT

Rayon se rend alors chez un avocat parisien fort connu, camarade de la France libre, et lui raconte toute l'histoire. L'avocat en apprécie immédiatement l'extrême gravité, mais approuve le plan qui consiste à commencer par mettre Jean-Paul Guillaume à l'abri.

Le soir, vers 7 heures, le faux enlèvement a lieu. Rayon et Truchi emmènent Jean-Paul Guillaume à l'hôtel Claridge où, passant pour Antoine Rayon, le jeune homme va s'enfermer.

Le 29 janvier, Rayon retrouve Lacour en face du Madrigal, sur les Champs-Elysées, et lui annonce que l'opération est terminée, avec succès. Lacour demande des détails, que Rayon fournit abondamment. Le jeune homme a été étranglé, jeté dans la Seine, etc. Après quoi, il se déclare écœuré et ne voulant plus entendre parler de cette histoire.

Le docteur Lacour se montre ravi et compréhensif. Il n'a que quatre millions en vieux billets chez lui, mais il court les chercher. Il remettra le complément le lendemain.

Rayon remet à son tour les quatre millions à Jean-Paul Guillaume, qui lui demande de les porter à son avocat. Ce qu'il fait.

Le soir, le docteur Lacour apporte encore deux millions « parce qu'on a beaucoup de difficultés à rassembler des vieux billets ». Le lendemain, Rayon rencontre pour la dernière fois Lacour, au rond-point des Champs-Elysées, et reçoit le solde des dix millions, soit 3.850.000 francs. « Surtout pas de dépôt en banque », recommande Lacour qui promet encore cinq millions dans un ou deux mois.

Il déclare encore qu'il réalisera les 2.000 actions qui lui ont été données par M. Jean Walter, dont il se dit « le fils spirituel », pour faire à Rayon le prêt qui lui permettra de se libérer du nantissement qui pèse sur son affaire, et lui répète qu'il a accompli « une véritable action nationale qui mérite d'être considérée comme il se doit ».

« Ne me parlez plus de cette affaire, j'en suis malade », répond Rayon. Le docteur Lacour, qui lui a donné la veille un médicament pour calmer ses nerfs, lui recommande d'en prendre. « Je me suis bien gardé de toucher à ce médicament », écrit Rayon.

La conversation continue. « Je ne comprends pas très bien — déclare Rayon — pourquoi vous avez fait liquider ce jeune homme. Gênait-il dans la succession Jean Walter ? »

Le docteur Lacour précise que Jean-Paul Guillaume n'est pas dans la succession Jean Walter, mais qu'il était la honte de la famille et qu'il pouvait « empêcher Mme Jean Walter-Guillaume de continuer l'œuvre de Jean Walter (la fondation de Zellidja) en empêchant que les donations qu'elle a l'intention de faire se réalisent » (1).

Rayon déclare alors qu'il a hâte de quitter Paris avant que les journaux s'emparent de l'affaire. Le docteur Lacour le rassure : si la police enquête auprès de Mme Jean Walter et de M. Jean Lacaze, son frère, tout est prêt. Ils remettront tout simplement les photocopies « des tas d'histoires qu'a eues Jean-Paul Guillaume. Il y a assez d'éléments pour le situer. On croira que le F.L.N. de Paris l'a fait descendre et on ne cherchera jamais ailleurs. Car si le F.L.N. possédait le rapport qui existe sur Guillaume, il s'en servirait comme élément de propagande et cela causerait un grand scandale. » Que M. Rayon soit donc bien convaincu qu'il a accompli un acte « de caractère patriotique. »

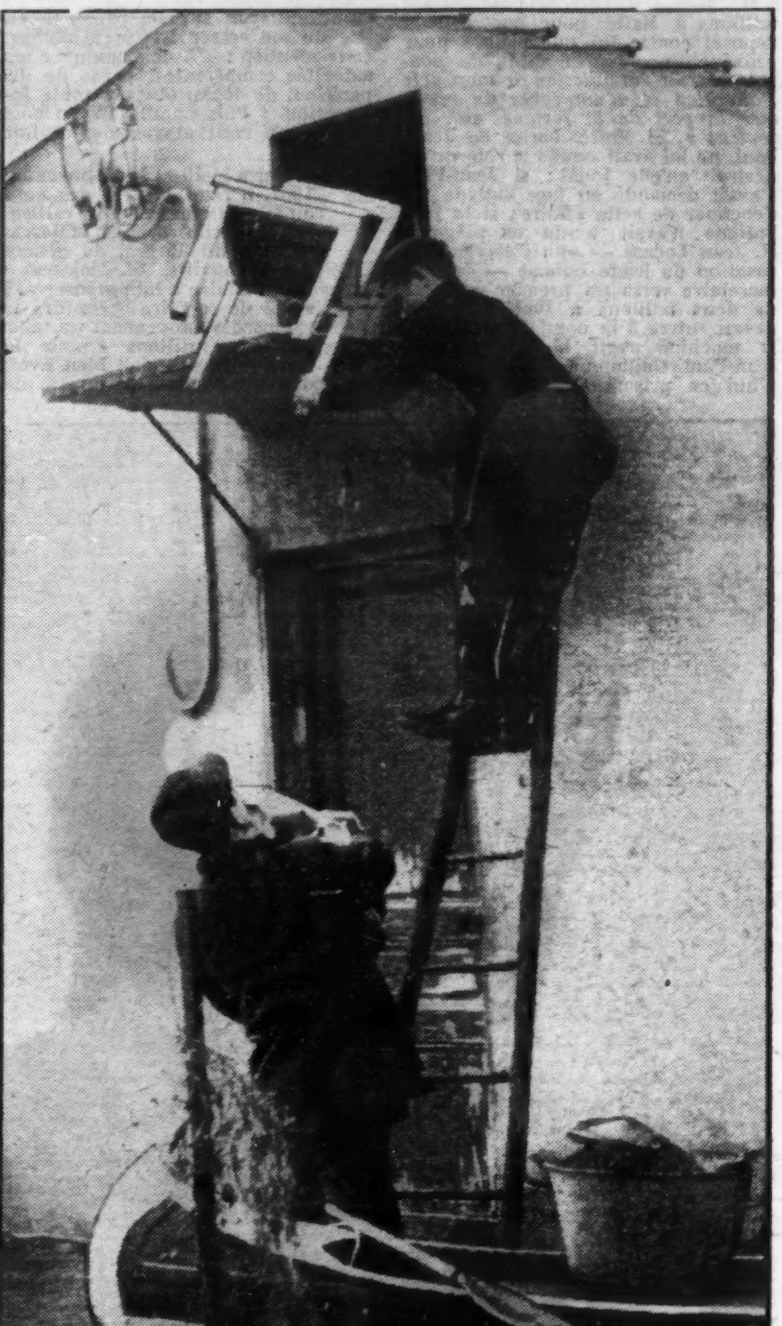
Le vendredi 31 janvier 1958, après avoir revu leur avocat, Jean-Paul Guillaume et Rayon partent pour Antibes par le train bleu.

Le 3 février 1958, Camille Rayon rédige et signe le document que nous venons de résumer et qui présente sa version des faits.

Oui. L'affaire Lacaze ne fait que commencer..

Commentaire d'un grand avocat parisien : « N'y touchez pas. S'ils s'en tirent, ils seront méchants. »

(1) Conformément à la volonté de leur père, le fils et la fille de Jean Walter ont renoncé à tous leurs droits sur la succession afin de laisser Mme Jean Walter libre de l'utiliser au bénéfice des œuvres qu'il avait fondées (N.D.L.R.).



(A.P.)

A CROSNES, PRÈS DE VILLENEUVE-SAINT-GEORGES.
On se contente de sauver les meubles.

LA SEINE DEPUIS CINQUANTE ANS

1959, **1955, 1944, 1924, 1920, 1910 : années de cauchemar pour les habitants de la région parisienne, victimes des inondations.**

Devant la montée menaçante des eaux, la Préfecture de la Seine, en liaison avec celles de Seine-et-Marne et de Seine-et-Oise a, depuis quelques jours, mis sur pied des organisations de secours pour les sinistrés, des centres d'hébergement ont été installés, des soldats ont été envoyés sur les lieux les plus menacés. Tout cela est très bien, mais n'y aurait-il pas moyen d'éviter le retour d'une pareille catastrophe ?

Depuis une quarantaine d'années, on connaît les remèdes : seule la construction de barrages-réservoirs sur la Seine et la Marne serait efficace pour lutter contre les inondations de la région parisienne.

Le Conseil général de la Seine n'a cessé de réclamer sa mise en route, depuis la Libération ; le Commissariat au Plan y est favorable depuis 1955.

Jusqu'à maintenant seules des mesures de première urgence ont été menées à bien : en 1932, un barrage à Crescent, sur la Cure, en 1933 un barrage à Chaumesson, en 1939 le réservoir de Champaubert, près de Saint-Dizier, sur la Blaise, affluent de la Marne, et en 1949 le barrage de Pannessière-Chaumard sur l'Yonne. Un milliard de francs ont été dépensés depuis 1955 pour la construction de parapets, murettes, stations de pompage.

Mais ce ne sont là que des « remèdes de bonne femme » alors qu'une « opération chirurgicale » serait la seule solution valable.

Pourquoi aucune décision n'est-elle prise dans ce sens ? Une seule raison : les crédits.

Seize milliards seraient en effet nécessaires à la réalisation de ce plan d'« assagissement » de la Seine.

Seize milliards sur un budget de 6.189 milliards, moins de dix jours de guerre en Algérie.

E.
Productivité
GUT. 44-26 +
AIGLE
EAGLE
Équipez vos bureaux avec le mobilier indispensable à l'activité moderne des affaires
ÉTS AIGLE - 51, rue Vivienne. - PARIS 2e
(Angle des Boulevards) Parking dans l'immeuble
ACTUELLEMFNT :
SOLDES fins séries Bureaux Direction, chêne, acajou ou métal. Prix sans suite. Quantités limitées

ENTRETIEN

Uneuravek (1)

● *Selon Raymond Queneau, les écrivains ont toujours trop de temps pour écrire.*

L'Express. — Vous êtes un écrivain. Que pensez-vous des écrivains qui ont des idées sur le roman ?

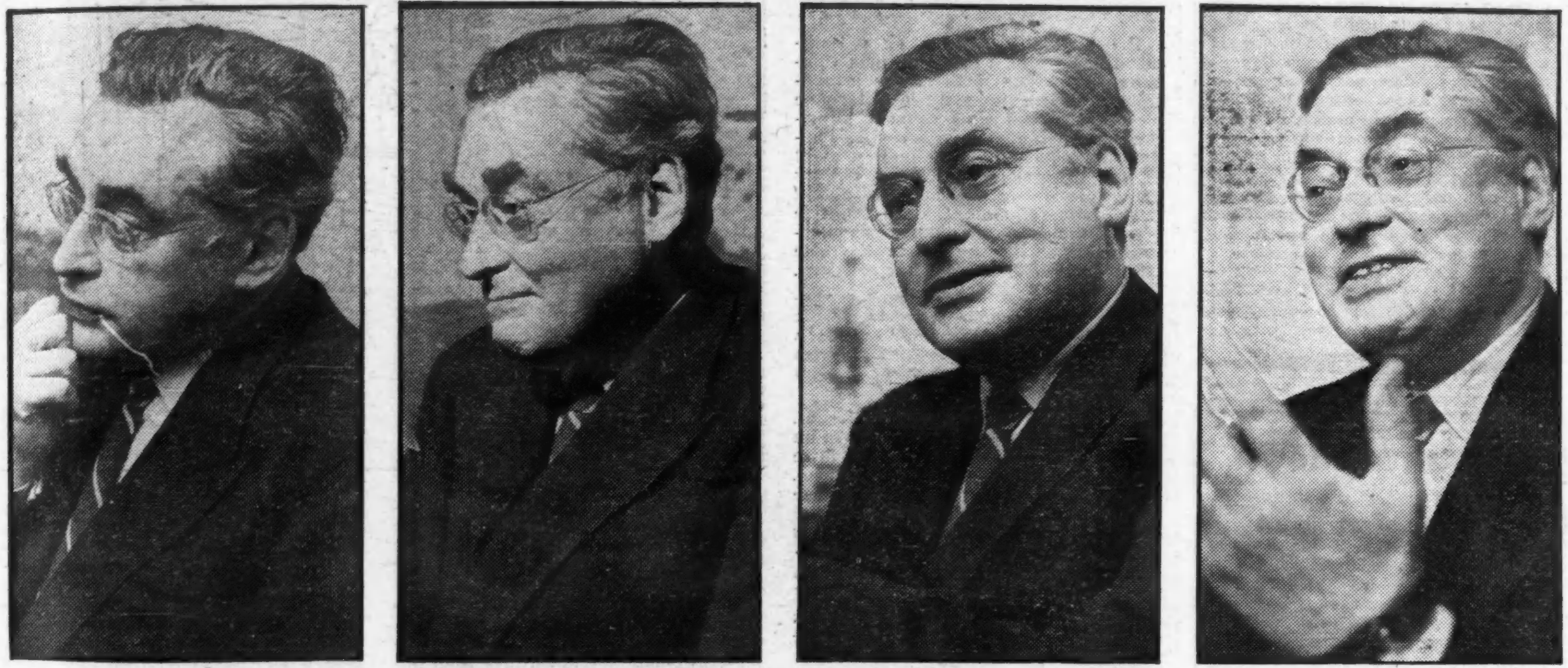
R. QUENEAU. — Ah ! oui, ça existe.

L'Express. — Est-ce à dire que personnellement vous répugnez à en avoir ?

R. QUENEAU. — Non, non... J'ai des idées sur le roman. Comme tout le monde j'ai des idées sur tout. Alors pourquoi pas sur le roman ?

L'Express. — Peut-on vous demander lesquelles ?

R. QUENEAU. — Un roman c'est un peu comme un sonnet, c'est même beaucoup plus compliqué. Je suis partisan des choses très construites. Je ne tiens pas à ce que les autres fassent comme moi, mais pour moi c'est comme ça. J'aime que les personnages



RAYMOND QUENEAU.
« Je joue mon petit air de flûte. »

(Charpentier.)

entrent et sortent avec beaucoup de précision. S'il y a des répétitions c'est volontaire. C'est comme ça que je travaille. J'espère que ça ne se voit pas. Ça serait affreux si ça se voyait. Mais c'est tout juste si je ne compte pas combien de lignes séparent les apparitions de chaque personnage. Certains mots, certaines phrases, doivent se répéter dans le courant du livre... pour mon plaisir personnel.

L'Express. — On prend aussi grand plaisir à vous lire.

R. QUENEAU. — Quand je me lis ensuite, je ne dis pas que je m'ennuie ! C'est l'acte même d'écrire que je trouve un peu ennuyeux, qui est un labeur.

L'Express. — Qu'est-ce qui vous plaît le mieux dans votre travail de romancier ?

R. QUENEAU. — La structure, puis le fignolage. Mais entre temps, couler le ciment ne m'amuse pas. Construire la chose, ça va. Et puis il faut la remplir, et c'est cela le labeur. Ensuite reste l'achèvement, le polissage, qui sont intéressants.

L'Express. — Et dans les romans des autres, qu'est-ce qui vous rebute le plus ?

R. QUENEAU. — Le laisser-aller. Quand j'ai l'impression que quelqu'un produit un roman en commençant à la première ligne et en allant jusqu'à la dernière d'une traite. J'ai plutôt une prévention quand j'ai l'impression qu'un roman a coulé comme ça. Ça ne m'empêche pas d'aimer Stendhal.

L'Express. — Et vous appliquez également cette règle à la conduite dans l'existence ?

R. QUENEAU. — Cela c'est autre chose. Au fond oui, plutôt... J'aime qu'il existe une certaine distance entre l'auteur et son œuvre, et une distance moyenne entre les gens.

L'Express. — On y voit plus clair quand on reste loin ?

R. QUENEAU. — Oui, ça doit être que je deviens presbyte.

L'Express. — Votre dernier roman « Zazie dans le métro » vient de sortir. Y a-t-il longtemps que vous n'aviez rien publié ?

R. QUENEAU. — Six ou sept ans. Depuis le « Dimanche de la vie » en 1952.

L'Express. — Et pourquoi ce silence, vous n'aviez pas le temps d'écrire, pas envie ?

R. QUENEAU. — Les deux. Pas le temps surtout. J'ai écrit les trois ou quatre premières pages en 1945. Puis je ne m'y suis remis qu'en 1953. Il y a cinq ans. J'ai commencé avec le nom, le titre, le personnage ou plutôt la conception du personnage. Tout cela m'a été donné ensemble.

L'Express. — Votre personnage c'est Zazie, une petite fille qui a quatorze ans ?

R. QUENEAU. — Moins.

L'Express. — Tiens, je croyais avoir lu qu'on disait dans le roman qu'elle avait quatorze ans ?

R. QUENEAU. — Oui, mais je crois que le type qui le dit se trompe, je ne me souviens plus bien. C'est une erreur de sa part. Seulement je suis le seul à le savoir.

L'Express. — Alors Zazie c'est une petite fille. Vous avez écrit un livre sur une petite fille ?

R. QUENEAU. — Oui, c'est une petite fille. En principe elle doit être hors des désirs sexuels normaux d'un adulte, même s'il aime les filles jeunes.

L'Express. — Est-elle restée au même âge pendant les cinq ans que vous avez pensé à elle ?

R. QUENEAU. — Oui. Quoique du point de vue sociologique elle ait plutôt un peu rajeuni. Je l'ai vue d'abord comme une fillette de 14 ans, et puis avec le rajeunissement de l'érotisme pour moi elle est restée la même, mais elle doit avoir 11 ou 12 ans, le minimum. Il y a le mot de la fin : *« J'ai vieilli »*, dit Zazie. Elle a effectivement vieilli de quarante-huit heures. Mais en fait c'est moi qui ai vieilli. C'est elle qui a rajeuni, du moins dans mon idée. Pour moi, c'est cinq ans d'âge supplémentaire et dans l'idée que je me fais d'elle, maintenant, Zazie n'a que 11 ou 12 ans.

L'Express. — Vous disiez que vous aviez commencé avec son nom, Zazie ?

R. QUENEAU. — Sous l'occupation il y avait une fille qui était surnommée « la Grande Zaza ». Aucun rapport avec la Zaza de Simone de Beauvoir. La « Grande Zaza » c'était la patronne des « zazous ». C'est de là que j'ai fait Zazie. C'est une petite fille de « zazou ».

L'Express. — Qui est Zazie ? la vraie sauvage des temps modernes, un voyou, une philosophe ?

R. QUENEAU. — Non. Pour moi c'est la personne normale. Enfin, la personne normale comme l'entendent les gens normaux. Il y a dans le roman d'autres personnes normales : Marceline, la veuve Mouaque, la mère de Zazie... Mais vous savez, le personnage essentiel du livre, c'est plutôt Trouscaillon.

L'Express. — Tous vos personnages sont « sans papiers d'identité ». L'homosexuel guide pour touristes, le faux chauffeur russe. Pourquoi vous intéressez-vous particulièrement à cette société en marge ?

R. QUENEAU. — Elle ne m'intéresse pas plus qu'une autre. J'en parle parce que, comme dit le guide, je joue mon petit air de flûte comme font tous les artistes. C'est ma petite histoire. Je la raconte encore une fois car je m'aperçois qu'il faut répéter les choses. Ou plutôt non, pour une fois j'ai fait exactement ce qu'il m'a plu de faire, sans tenir compte de certains soucis qu'un écrivain peut avoir, notamment celui de se renouveler ou de faire plus grave. J'ai fait exactement ce qui me plaisait.

Je vois bien, évidemment, qu'il y a dans « Zazie dans le métro » des personnages, des situations qui doublent des personnages ou des situations qui se trouvent dans d'autres de mes livres. C'est en effet un peu le même monde, la même sorte de gens, des gens qui sont en dehors de la société. Et toujours les mêmes endroits : la foire aux puces, les fêtes foraines, les lieux de transports. Les endroits en dehors de ceux où il se passe quelque chose. Mais moi, je trouve que je peux répéter, ce n'est pas la même chose.

L'Express. — Quelle est la vertu commune, quel est le lien qui unissent tous ces gens entre eux ?

R. QUENEAU. — Ma sympathie pour eux ! C'est purement subjectif.

L'Express. — Vos personnages confondent les Invalides et la caserne de Reuilly, le Panthéon et la gare de Lyon...

R. QUENEAU. — Oui, c'est un monde où les monuments historiques ne sont pas toujours exactement à leur place. Gabriel fait visiter aux touristes la Sainte Chapelle, mais il s'est trompé. C'est en réalité le Tribunal de Commerce qu'il leur a fait visiter. Tout le monde est enchanté. Moi je ne trouve pas qu'ils sont tellement incultes. Au fond le niveau de culture de mes personnages n'est pas très inférieur au niveau général. Pour moi tout le monde est comme ça. Je trouve que tout le monde est comme ça, en me mettant naturellement dedans. Il n'y a rien de satirique de ma part là-dedans. Sauf à mon égard.

L'Express. — C'est le directeur de l'Encyclopédie qui parle ?...

R. QUENEAU. — L'Encyclopédie, ça m'a appris que je ne savais rien. C'est terrible comme enseignement.

L'Express. — Mais alors, si tout le monde est également ignorant ou pas ignorant, d'où vient la différence entre les gens ?

R. QUENEAU. — Dans une certaine façon d'enrober, de mettre la sauce. Dans « Zazie dans le métro » il y a un personnage qui rappelle les autres à l'ordre, c'est Laverdure, le perroquet. Il dit toujours : *« Tu causes, tu causes, c'est tout ce que tu sais faire. »* Dès que les gens commencent à envelopper ce qu'ils disent, à « mettre la sauce », c'est le rappel à l'ordre.

L'Express. — Et pourquoi le métro ?

R. QUENEAU. — Au début je voyais une véritable odyssée dans le métro. Mais vers 1945, ou 46, a paru un livre pour enfants qui s'appelait « L'Enfant du métro ». C'était d'ailleurs un très joli livre. Alors j'ai trouvé que ce n'était plus la peine. Mais le métro conserve quand même toute son importance. Il est en grève mais il est dessous. Il est là.

L'Express. — Vous dites qu'avec « Zazie dans le métro » vous avez fait ce qu'il vous a plu de faire. Avez-vous pris plus de plaisir à écrire ce livre-là qu'un autre ?

R. QUENEAU. — Ça m'est très difficile à dire. Je me donne beaucoup de mal pour écrire. Je suis paresseux. Il y a des auteurs, j'en suis sûr, qui ont plaisir à écrire. Moi, pas. C'est du boulot. C'est un boulot qui me plaît, mais quand même ça n'est pas « siffler en travaillant ».

L'Express. — Pensez-vous que ces cinq ans d'attente ont été utiles à la maturation du roman ?

R. QUENEAU. — Je n'ai pas idée. C'est évidemment quelque chose avec quoi j'ai vécu pendant cinq ans. Pendant cinq ans, j'ai comme on dit « pensé et travaillé », même les jours où je ne travaillais pas ou n'y pensais pas.

L'Express. — Et quand vous écrivez, retravaillez-vous beaucoup ?

R. QUENEAU. — Il y a des choses que j'ai refaites sept ou huit fois. Il y a des chapitres entiers qui ont sauté, et des multiples directions d'où je suis revenu : ça formait un labyrinthe, comme le métro.

L'Express. — Trouvez-vous que les romanciers d'aujourd'hui écrivent trop vite ?

R. QUENEAU. — Oui. Je le déplore. Je le déplore pour eux. C'est une maladie des auteurs qui pour leur malheur ont trop de loisirs. C'est très difficile, comme on sait, d'utiliser ses loisirs. Alors on travaille, on écrit. Il y a peu d'auteurs qui, disposant de tout leur temps, arrivent à faire véritablement une œuvre stable, cohérente et vraie.

Evidemment je parle un peu pour moi, parce que j'ai mis six ans pour écrire un roman. C'est une apologie.

→

(1) Style phonétique selon la technique souvent employée par Raymond Queneau. Le premier mot de son nouveau roman : Dou Kilpudontan (D'où qu'il pue donc tant ?)

RJ
Vient de paraître...
JULLIARD

CHRISTIAN-YVE
A tombeaux ouverts

« A TOMBEAUX OUVERTS », paru un peu tardivement dans la saison des prix avait pourtant attiré l'attention de toute la grande presse littéraire et des jurys. Roman psychologique, roman social et roman policier, c'est l'histoire haletante de la disparition d'un homme et des remous que provoque soudain son absence dans le cœur de ceux qui l'aiment, remous sociaux aussi car nous voyons se mettre en branle tous les rouages de la société. De cet ouvrage, Gilbert Ganne dit dans « l'Aurore » que c'est une « ...plongée éperdue et lucide dans l'absurde quotidien ». Du tempérament de Christian-Yve, il ajoute qu'il est « ...proprement unique dans la littérature d'aujourd'hui. » Et le succès de ce roman exceptionnel s'étend tous les jours.

Claudine CHONEZ
Les amants couronnés

« Il est difficile, écrit Jean Mistler à propos de cet ouvrage, il est difficile d'imaginer un thème plus simple. C'est la confidence d'un homme, Théo, qui aime sa femme Isa comme on aime une maîtresse. Elle le trahit et le quitte. Pour essayer de la guérir, il voyage avec une autre femme, mais rien ne peut lui faire oublier son grand amour. Il reviendra. Alors, sans qu'il soit besoin d'une explication mais avec moins de fougue et plus de gravité, quelque chose comme l'été de la saint Martin après le printemps, cet amour sera non pas brisé, mais transmis en son essence impérissable par la mort d'Isa. Un tel livre a touché en moi à certaines pages « Ce point mystérieux » dont Benjamin Constant écrivait : « Tant qu'il n'est pas atteint, mon âme reste immobile. Si on le touche, tout est décidé. »

JULLIARD

C'est un Médecin...
qui vous parle et il sait de quoi il parle.

C'est pourquoi « LES HOMMES EN BLANC » du docteur André Soubiran, comme « LES HOMMES EN NOIR » de l'avocat René Vigo, figurent parmi les best-sellers du « roman de métier ».

Avec « AU REVOIR, DOCTEUR ROCH ! », quatrième volume des « Hommes en blanc », nous entrons dans le monde clos des hôpitaux psychiâtriques. « AU REVOIR, DOCTEUR ROCH ! » est un document véridique sur la misère des malades mentaux, mais il y passe, grâce au dévouement d'un psychiâtre de combat, un grand souffle de pitié et d'espoir. C'est aussi, dans le cadre extraordinaire d'un asile, un magnifique roman d'amour.

L'Express. — Vous ne connaissez pas d'écrivains capables d'écrire un roman vite et bien ?

R. QUENEAU. — Il y a Simenon, mais Simenon est un cas d'exception à tous les points de vue. Marcel Aymé, aussi, l'a fait pendant longtemps : il a écrit un roman tous les ans. Il y a des exceptions.

L'Express. — Vous croyez qu'un écrivain qui a un roman dans la peau finit toujours par l'écrire ?

R. QUENEAU. — Oui. On le fait toujours. Ce qui est très mauvais c'est quand on n'a pas dans la peau de vouloir en écrire un parce qu'on a du temps et qu'on aime écrire. C'est ce qui est redoutable : aimer écrire et avoir du temps pour cela.

L'Express. — Et si l'écrivain est absorbé par ailleurs, pris par un travail de bureau ?

R. QUENEAU. — On a toujours le temps. Il faut que le temps devienne précieux.

L'Express. — Et vous, quand écrivez-vous ?

R. QUENEAU. — N'importe quand. Pour « Zazie dans le métro » j'ai écrit le début, les cinq ou six premiers chapitres, pendant les vacances, et puis le reste...

L'Express. — Vous étiez grand lecteur de romans ? En lisez-vous moins depuis que vous dirigez l'Encyclopédie ?

R. QUENEAU. — Moins chez Gallimard, mais plus à cause du prix Goncourt. Alors l'un dans l'autre je continue à en lire pas mal ; la différence c'est qu'ils sont plus souvent imprimés au lieu d'être manuscrits. Pendant longtemps j'ai cru qu'il y avait là une différence radicale : « *Vous verrez*, je disais aux auteurs, *quand vous serez imprimé !* » Au fond, je n'y crois plus, ça ne change pas énormément : ce qui reste mauvais reste mauvais et le bon n'est pas meilleur.

L'Express. — Beaucoup vous considèrent comme le romancier le plus sérieux du temps. Il y en a aussi pour dire : « Pourvu que Queneau ne soit jamais sérieux ! » Qu'en pensez-vous ?

R. QUENEAU. — Ça m'est indifférent. Dans « Zazie dans le métro », il y a un moment où Gabriel, qui vient de faire un numéro de danseuse de charme, est un peu mon porte-parole. Une dame lui dit : « *Comme vous avez été drôle !* » et il répond : « *Il n'y a pas que la rigolade, il y a aussi l'art !* »

L'Express. — Si vous n'aviez pas été écrivain ?...

R. QUENEAU. — Ce que j'aurais fait ? Curieuse question. Des tas de choses. Je peux vous citer des tas de métiers : couturier, cuisinier, banquier.

L'Express. — Et pourquoi pas philosophe, puisque vous l'êtes ?

R. QUENEAU. — Je crois que la philosophie n'a pas besoin de beaucoup s'écrire.

(Propos recueillis par Marguerite Duras.)

del DUCA PARIS
LE DEMI-SIÈCLE DES IDÉES
collection dirigée par PIERRE DE LESCURE

Rose Celli
l'art de Tchekhov
Il a créé un monde avec la plus rigoureuse simplicité, la beauté avec des gens et des mots ordinaires.

Cyrille Arnavon
l'américanisme et nous
A force d'influencer nos arts, notre économie et souvent notre politique, l'Amérique va-t-elle transformer nos mœurs, nos institutions, nos esprits? Et d'abord, qu'est donc l'américanisme?

Henri Petit
de la tête au cœur
La condition humaine ne change pas, celle des hommes est toujours en train de changer. Henri Petit essaie de faire, dans chaque vie, la part de l'éternel et celle du temps qui passe.

del DUCA PARIS

ROMANS

● *Pourquoi un homme quitte-t-il une femme ?*

A tombeaux ouverts

par Christian-Yve. Ed. Julliard. 158 pages, 540 francs.

ROMAN en forme de fugue, c'est aussi le récit d'une fugue que nous apporte Christian-Yve avec une virtuosité de soliste de concert.

Jean-Paul vient de quitter une femme délicieuse qu'il aime, mais qui ne le comprend pas, pour une autre qu'il n'aime pas et avec qui il n'envisage qu'un suicide harmonieux et métaphysique. Nous ne saurons jamais quelle a été, pour lui, l'issue de l'aventure, car le récit se contente de rapporter les réactions de la femme abandonnée et d'éclairer les raisons du départ du mari, grâce aux pages d'un journal intime laissé derrière lui par le fugitif.

L'originalité de la démarche de l'auteur et de son héros tient à ceci :

(Punch.)

le journal de Jean-Paul ne donne aucune raison précise de son départ ; il s'agit simplement de réflexions décousues que d'aucuns pourraient prendre pour l'œuvre d'un « cinglé » (le policier chargé de l'enquête n'a aucun doute à ce sujet), mais qui, tout en déconcertant d'abord le lecteur, finissent par constituer pour lui la plus lumineuse des révélations. Il est évident, après la lecture de ce journal, que Jean-Paul ne pouvait pas rester auprès d'une femme qui, malgré tout son charme, n'est pas faite pour lui.

A vrai dire, cette originalité qui fait toute la valeur de l'ouvrage se trouve un peu en porte-à-faux, car les pensées de Jean-Paul sont loin, elles, d'être originales, quant au fond : ces tombeaux ouverts à la jeunesse et à l'amour constituent depuis longtemps un thème exploité par les romanciers, mais il demeure que ce conte poétique et brillant aurait mérité au moins un accessit lors du palmarès de fin d'année.

M. L.

● *Un pays où l'on n'arrive jamais.*

Les voyages fantastiques de Julien Grainebis

par André Dhôtel. Ed. Pierre Horay, 192 pages, 600 fr.

VOICI l'un des livres les moins ambitieux de leur auteur et l'un des plus réussis. Jamais M. Dhôtel n'avait atteint ce naturel dans le récit d'événements fantastiques. Cette simplicité, ce dépouillement attestent de la maturité du conteur.

Il s'agit de quatre « voyages » étonnants, imposés par le destin au jeune héros, Julien Grainebis. D'abord, il entre dans un arbre et ressent un engourdissement de ses membres en même temps que le vent fait remuer ses bras élevés vers le ciel comme des branches. Cette instabilité qu'il ne peut faire cesser l'étonne, mais l'arbre peut-il rester immobile un jour de vent ? Les trois autres aventures ont lieu pendant la quête du « pays où l'on n'arrive jamais ». Julien éprouve le besoin de partir ; il ne sait vers quoi. Quelqu'un surgit (un messager qui ne sait pas qu'il délivre un message), et l'enfant écoute l'appel:

> « *Là-bas, il y a une forêt silencieuse où les oiseaux et même les ours font des prières pour célébrer la vie éternelle.* »

Sans doute faut-il y aller ? Pour faire quoi ? Questions que l'on ne se pose même pas dans l'univers dhôtelien : Julien est déjà entrainé sur la piste mystérieuse et infaillible. Le sort pèse d'un poids souverain sur les personnages de cette œuvre. Pour eux, le libre choix, le raisonnement et la liberté n'existent pas.

LE ROLE DE LA FEE

Dans les romans de M. André Dhôtel, les départs ne s'expliquent pas plus que les rencontres. On va, on vient, sans lois véritablement humaines. La monotonie, inséparable du genre, est la rançon de ce talent singulier, mais la place qu'occupe maintenant dans nos lettres l'œuvre dhôtelienne ne lui sera pas contestée : on peut trouver de plus grands maîtres du fantastique, mais celui-ci ne ressemble à nul autre, original, irremplaçable, exquis. Mineur ? Peut-être. Difficile à oublier ? Sûrement. M. Dhôtel a son domaine littéraire, tels ses héros leurs domaines enchantés, et il joue le rôle de la fée. Ses plus belles pages décrivent le chuchotement complice des plantes quand elles jouent au télégraphe pour transmettre de la plaine à la forêt les nouvelles du monde végétal. Le frémissement des fleurs, ces instants minuscules ont leur poète et, j'allais le dire gravement, leur historien.

M. D.

BIOGRAPHIE

● *Mme de Staël : une existence audacieusement livrée à la liberté.*

Une vie d'orages

par André Lang. Ed. Calmann-Lévy, 322 p., 1.150 fr.

USANT d'une critique « affectueuse » — « *plus intelligente que la critique raide* », disait Péguy — André Lang entreprend une nouvelle explication biographique de Mme de Staël, où il montre qu'il y a chez cette femme plus étonnant, plus inattendu encore que son œuvre : sa façon de vivre.

A la différence de George Sand qui croira rendre morale sa polyandrie en respectant la règle d'inspiration petite-bourgeoise « un seul à la fois », Germaine de Staël cumulait les liaisons. A quarante ans, elle a réuni autour d'elle un groupe d'admirateurs qui à demeure, ou allant et venant, ne sortiront plus de sa vie.

Ne comptons pas M. de Staël, vite déchu, bientôt mort, ni Louis de Nar-

bonne, père probable d'Albert et d'Auguste (avant eux une petite fille, Gustavine, est morte à six mois) ; resteront Mathieu de Montmorency, Auguste Schlegel, Benjamin Constant, père d'Albertine, Prosper de Barante. A quoi devaient s'ajouter — ce sont tous là ceux dont Germaine de Staël revendique hautement, ouvertement l'attachement — l'Ecossais Maurice O'Donnell et John Rocca, ce jeune Suisse lieutenant de hussards dans l'armée française, tuberculeux, exalté, père du dernier enfant, qu'elle épouse en secret — il a 29 ans, elle en a 50 — dont la santé la fait trembler et qui pourtant devait un peu de temps lui survivre.

Existence si audacieusement livrée à la liberté, au bon plaisir, que jusqu'à nos jours une famille effarouchée crut bon de jeter sur les archives de Coppet et la mémoire de l'aïeule « le manteau de Noé ». André Lang se targue d'être le premier à présenter une biographie tenant enfin compte de tout le connu et qui, s'appuyant sur les éléments assemblés par d'autres chercheurs, peut fièrement tracer de Mme de Staël un portrait de plain-pied.

« SANS TRACE DE GRACE »...

Qu'elle ne fût pas belle, les contemporains l'assurent à plaisir. « C'était une femme corpulente, très ramassée, sans trace de grâce dans les mouvements... »

Jugement déprimant que Benjamin Constant en la décrivant dans « Cécile » sous le nom de Mme de Malbée, paraît confirmer et cependant rend tout autre : « *Une taille plutôt petite que grande, et trop forte pour être svelte, des traits irréguliers et trop prononcés, un teint peu agréable... formaient un ensemble qui frappait défavorablement au premier coup d'œil, mais qui, lorsque Mme de Malbée parlait et s'animait, devenait d'une séduction irrésistible.* »

D'où lui venait-elle, cette séduction que la fidélité de tant de conquêtes est là pour confirmer ? Fille du banquier Necker, qui la gâte et l'adore dès son plus jeune âge, célèbre à vingt ans, objet de curiosité partout où elle apparaît, Germaine de Staël pense tout naturel de n'avoir qu'à se montrer pour soumettre. D'où son étonnement lorsque le général Bonaparte, qu'elle croit devoir conseiller, répond à ses avis et à sa coquetterie par des impertinences ; malgré l'exil, les persécutions napoléoniennes, elle croira toujours à un malentendu.

Il est impossible qu'un homme supérieur manque à la reconnaître pour ce qu'elle est. Dix ans plus tard, en effet, elle a su gagner son procès : Napoléon est à l'île d'Elbe et Germaine de Staël, au courant d'un complot contre sa vie, s'agite et se dépense sans rancune pour l'en avertir. Cette fois Napoléon est touché, pendant les Cent-Jours il la traite avec respect.

LA TROP CELEBRE

Toute sa vie, il est vrai, quelque chose en elle — à commencer par le fameux turban — inspire le sourire. Son œuvre qui traite de tout, philosophie, voyages, passions, morale, politique, peut bien impressionner par son abondance et sa vitalité, on la nomme « la trop célèbre ». Balzac, influencé sans doute, se moque d'elle : « *Cette Mme de Staël qui criait en plein salon à un plus grand homme qu'elle :* « Savez-vous que vous venez de dire quelque chose de bien profond ! » Or le grand homme en question, probablement Goethe, après avoir été agacé de ses prétentions — « *son bonheur était de philosopher dans un salon et qu'est-ce que c'est que cette manière de philosopher ?* » — finit également par lui reconnaître du mérite : « *Après tout et quels que puissent être les travers de cette femme extraordinaire, sa visite en Allemagne a eu des résultats importants... le génie germanique, grâce à cette femme célèbre, n'est plus une énigme pour le reste du monde.* »

UN GENIE TRES PARTICULIER

De cet être fécond, accapareur, sans mesure, dont chacun se moque et que personne pourtant ne néglige, peut-être est-ce Byron qui définit le mieux le secret : « *Elle était souvent brusque et indiscrète dans ses questions, mais elle ne blessait jamais.* »

GERMAINE DE STAEL (Giraudon.)
Quelque chose en elle inspire le sourire.

La corpulente Mme de Staël devient un elfe dès qu'il s'agit de manier ceux qu'elle aime. Sa correspondance, même aux heures de violence avec Benjamin Constant, est un modèle de mouvement et de grâce. Avec Juliette Récamier, qui devait détourner à son profit les plus nécessaires affections de son amie, Prosper de Barante, Benjamin Constant, et jusqu'à son fils Auguste, Germaine de Staël connut peut-être la plus étrange de ses liaisons. « *Vous êtes une personne généreuse, fière, élevée ; vous seriez parfaite si vous aviez une certaine religion d'amitié, que votre charme incomparable rend peut-être trop difficile.* » Or c'est là le mot le plus vif de toute une correspondance où pour retenir une attention chaque fois qu'elle lui échappe, Germaine de Staël déploie son très particulier génie.

André Lang est bon biographe : amicalement mais fermement il remet les choses en place. Germaine de Staël a bien lutté contre les tyrans et pour la liberté, mais en aristocrate. Douée d'une vitalité surabondante elle avait besoin de puissance, de dominer. Puisque le pouvoir politique appartenait à d'autres, un autre, elle s'est fabriqué une cour comme elle a pu — le goût de l'amour, chez elle, étant, au fond, un moyen de retenir — et n'a commencé à prendre au sérieux son métier d'écrivain qu'assez tard, lorsqu'elle n'a plus vu devant elle que cette manière de régner.

MADELEINE CHAPSAL.

ÉCONOMIE

● ***Un fil d'Ariane à travers les 248 articles du Traité de Rome.***

La France devant le Marché commun

par Georges Elgozy. Ed. Flammarion, 300 pages, 700 francs.

L'AUTEUR, qui est secrétaire général adjoint du Comité interministériel pour les questions de coopération économique européenne, a cherché surtout à faire comprendre à son lecteur en quoi le Marché commun le concernait directement, par les chances de redressement qu'il offre à l'économie française, par les choix décisifs qu'il implique et aussi par les risques qu'il comporte. La première partie du livre, peut-être la plus neuve, en tout cas la plus délicate, constitue un excellent fil d'Ariane qui permet de se diriger avec une certaine aisance dans le dédale des 248 articles du traité de Rome.

Après un bref historique des négociations qui ont abouti à la création de la Communauté économique européenne (mars 1957), G. Elgozy démonte les rouages essentiels du traité, touchant notamment la libre circulation des marchandises, l'harmonisation des politiques économiques, l'agriculture et les transports. La deuxième partie étudie objectivement les avantages et les dangers du Marché commun pour l'économie française : élargissement des débouchés et abaissement des coûts, concurrence accrue, déséquilibre de la balance des paiements, niveau de l'emploi, échanges avec les T.O.M. L'auteur ne dissimule pas que le traité est beaucoup mieux conçu en ce qui concerne l'échange des marchandises que pour l'égalisation des chances et la coordination des politiques.

NI MISERE NI ISOLEMENT

Néanmoins, la France n'a pas le choix : elle « *ne peut choisir ni la misère dans l'isolement, ni la décadence dans la prospérité générale* ». Si l'entrée dans le Marché commun oblige la France à reconvertir son économie, le refus de l'intégration ne l'aurait quand même pas, selon l'auteur, dispensée d'un tel effort.

La troisième partie du livre a précisément pour objet de montrer au lecteur les mesures qui s'imposent en tout état de cause, et dans lesquelles la réforme du commerce extérieur constitue évidemment la clef de voûte du système, car un grand pays est celui qui couvre ses besoins d'importation par ses propres moyens. Ecrit dans un style alerte et soigné, nourri de la profonde expérience administrative de l'auteur — et de pertinentes citations de Valéry — ce livre constitue un excellent point de repère dans l'apparente incohérence et la réelle complexité de la vie économique moderne.

B. C.

VU, LU, SU

● Après avoir connu un grand succès en Angleterre, le livre de sociologie humoristique du professeur C. NORTHCOTE PARKINSON obtient la troisième place sur la liste des best-sellers en Allemagne (le numéro 1 reste « Le Docteur Jivago », le numéro 2 une histoire de Berlin entre les deux guerres).

● On annonce chez Flammarion la sortie du récit d'ALBERTO MORAVIA « Un mois en U.R.S.S. ». Ce sont les impressions et les réflexions de Moravia au cours de son récent voyage en Russie.

D'autre part, le livre de TRUMAN CAPOTE, qui a suivi comme journaliste pour le « New Yorker » la troupe de « Porgy and Bess » en Russie, vient de paraître en France sous le titre « Les muses parlent ».

● L'anthologie des POÈTES DE LA N.R.F., que préfaça Paul Valéry, a reparu enrichie de textes de nombreux jeunes poètes.

● Le Club des libraires vient de terminer la fabrication du théâtre de MOLIÈRE en quatre volumes, illustrés par des gravures de l'époque et très joliment présentés. L'année dernière, le Club des libraires avait publié dans la même collection le théâtre complet de Racine. Pour l'année prochaine : le théâtre de Corneille.

● JEAN-PAUL SARTRE vient de donner son accord pour la mise en fabrication du tome I de « La Critique de la raison dialectique », son premier grand ouvrage philosophique, en trois parties, depuis « L'Être et le Néant ». Le tome 2 est également terminé. Il sera édité trois ou quatre mois après le premier.

Jean-Paul Sartre achève, en ce moment, un scénario sur la vie de Freud pour le metteur en scène John Huston et une pièce intitulée « L'Amour » qui sera jouée dans le courant de l'année au théâtre Antoine.

● « *C'est un chef-d'œuvre du roman psychologique, un* ROMAN FRANÇAIS ; *il ne doit rien aux barbares ni aux sauvages.* » C'est ce qu'écrit Marcel Pagnol pour servir à la publicité du livre de Gabriel d'Aubarède « La Foi de notre enfance ». Devons-nous comprendre que M. d'Aubarède ne doit rien à Dostoïevsky, à Faulkner ou à Joyce, tous romanciers « barbares » ?

● Complément à la liste des SUCCÈS DE 1958 : « Destination terre » de Jean Grandmougin (Table Ronde) : 90.000 exemplaires ; « Au revoir, docteur Roch ! » d'André Soubiran (Editions Segep) : 80.000 exemplaires.

LES MEILLEURS SPECIALISTES RUSSES :
les professeurs DOBRONRAVOV, NAAN et GUILZINE
LES MEILLEURS SPECIALISTES FRANÇAIS :
les professeurs EVRY SCHATZMANN et ANANOFF
LES ECRIVAINS SCIENTIFIQUES :
Albert DUCROCQ, Jacques BERGIER, Hilaire CUNY
En collaborant au numéro spécial de la revue « FRANCE-U.R.S.S. » sur la FUSEE « MIETCHTA » et l'ASTRONAUTIQUE ont fait de
Spoutnik
FRANCE URSS
UN DOCUMENT EXCEPTIONNEL QUE DOIT CONSULTER TOUTE PERSONNE S'INTERESSANT A CES PROBLEMES
En vente chez tous les marchands de journaux ou contre 100 francs en timbres à la revue « FRANCE - U.R.S.S. » service A : 8, rue de la Vrillière - PARIS (1er)

L'IMITATION DES

François Mauriac vient de publier chez Bernard Grasset un recueil de six méditations réunies sous le titre « Le Fils de l'Homme ». Robert Kanters a présenté cet ouvrage à nos lecteurs la semaine dernière. « L'Express » a le privilège de publier ici un large extrait de l'une de ces méditations, celle que François Mauriac a intitulée : « L'Imitation des bourreaux de Jésus-Christ. »

QUE le Christ, Lui aussi, ait été un homme, qu'Il soit un homme, cette vérité, dans la mesure où les hommes l'ont accueillie et y ont cru, aurait dû créer une coupure dans l'histoire de la férocité humaine. Et sans doute il y a eu changement. L'Incarnation a en effet partagé l'Histoire. L'esclave est devenu par le Christ le frère de son maître. C'est là une vue de l'esprit consolante, surtout si nous lui opposons, comme nous avons accoutumé de faire, cette évidence tirée de l'exemple des régimes totalitaires, qu'un peuple se déshumanise dans la mesure où il se déchristianise. Cela aussi est bien réconfortant à penser pour un chrétien, bien rassurant.

Mais ne cherchons pas à nous réconforter, ni à nous rassurer. Ce qui importe, ce n'est pas ce qui, selon nous, aurait dû être, mais ce qui a été et ce qui est. Nous croyons au surcroît de dignité que l'homme créé à l'image et à la ressemblance du Père, a reçue et a reçue singulièrement dans son corps, dans sa chair, dans son cœur de chair, de cet insondable mystère de Dieu fait homme, du Verbe de Dieu devenu l'un de nous. Il est indéniable que la Bonne Nouvelle l'a été d'abord et surtout pour les esclaves et pour les races méprisées : la foudroyante propagation du christianisme à travers l'empire, si nous y cherchons une raison humaine, est due d'abord à cette soudaine dignité dont les esclaves et les Juifs ont été revêtus, à cette promotion inespérée dont ils ont bénéficié, parce que le Christ avait voulu être l'un d'eux, qu'Il s'était fait l'un d'eux et qu'Il serait l'un d'eux jusqu'à la fin des temps, jusqu'à ce dernier jugement où Il se confondra avec eux à la face de la terre et du ciel : « *J'ai eu faim et vous M'avez donné à manger. J'étais en prison et vous M'avez visité... C'est à Moi-même que vous l'avez fait.* » Il était ce prisonnier, Il était ce chômeur. A travers toutes les hagiographies, depuis qu'il existe des saints qui imitent le Seigneur, court cette légende du pauvre qui frappe à la porte un soir, qui est accueilli ou repoussé et qui était le Christ.

MAIS enfin ce n'est pas la légende qui nous importe, c'est l'histoire. Les hommes ont-ils traité moins cruellement d'autres hommes à partir du jour où ils ont cru au Verbe incarné ? Un illustre Jésuite taquinait récemment du haut de la chaire les petits naïfs de mon espèce qui apprennent l'Histoire chez les poètes... Je l'apprends aussi, n'en déplaise à ce Révérend Père, dans les mémoires et dans les lettres des hommes qui massacrent et brûlent vifs d'autres hommes et qui ont commis des crimes, bien qu'ils aient toujours fait profession de croire que le Christ, Lui aussi, a été un homme.

Telle est la question : l'ère chrétienne a-t-elle été marquée par le respect de l'homme en tant qu'il est une chair souffrante capable d'endurer beaucoup de souffrance, un esprit sur lequel il est possible d'agir, une conscience dont on peut venir à bout en torturant le corps ? Simone Weil a été obsédée toute sa vie par les millions d'esclaves crucifiés avant le Christ, par cette forêt immense de gibets où tant de précurseurs ont été cloués, à qui aucun centurion n'a rendu témoignage après avoir entendu leur dernier cri. Je suis obsédé quant à moi bien davantage par toutes les croix qui n'ont cessé d'être dressées après le Christ, par cette chrétienté aveugle et sourde qui, dans les pauvres corps qu'elle soumettait à la question, n'a jamais reconnu Celui dont, le jour du vendredi saint, elle baise si dévotement les pieds et les mains percés.

Cette identité dont le Seigneur Lui-même se réclame en termes que nul ne peut récuser, pourquoi n'a-t-elle été saisie que par les saints, ou par les chrétiens qui tendent à la sainteté, et certes ils sont innombrables, mais pourquoi ne l'a-t-elle pas été par les peuples chrétiens ? Pour ne prendre qu'un exemple, c'est comme annonciatrice du Christ que l'Espagne a conquis le Nouveau Monde. Ce fut pour l'évangéliser. Comment se fait-il qu'elle y ait anéanti plusieurs races avec la pire des férocités : celle que le lucre déchaîne ?

Comment se fait-il que cette histoire des conquistadores nous scandalise si peu ? Et si je parle de l'Espagne, je n'oublie pas la poutre qui est dans mon œil de Français. Et bien sûr je n'oublie pas non plus le bien qui s'est accompli par nous, même sans tenir compte de l'apostolat missionnaire : les terres défrichées, les mines exploitées, l'équipement des ports, les chemins de fer, les routes et surtout les hôpitaux, les dispensaires, l'enseignement, qui nous suscite partout des interlocuteurs aussi malins que nous et dont nous nous sommes acharnés, dont nous nous acharnons encore à faire des ennemis. Mais l'industrialisation a créé la prolétarisation, deux horribles mots pour exprimer deux horribles choses, source d'une misère peut-être pire que celle que nos missionnaires, nos instituteurs, nos médecins ont fait reculer.

LE Christ, Lui aussi, est un homme. Comment ce fait a-t-il eu si peu de conséquences et pourquoi n'a-t-il changé en rien le comportement des hommes baptisés ? Il persiste à travers toute l'histoire chrétienne un sentiment de mépris invincible à l'égard des races moins évoluées ou haïes pour des raisons de tous ordres. Le rapport historique entre les peuples dominateurs et les peuples dominés n'a pas sensiblement changé depuis le Christ, si même, pour des raisons d'ordre économique, il n'a pas empiré, dans la mesure où ce surcroît de puissance que la libération chrétienne apportait à l'homme d'Occident, a été utilisé par lui pour dominer sur ceux qui n'avaient pas reçu la lumière. Les richesses naturelles que les peuples primitifs détenaient à leur insu ont déchaîné et déchaînent encore une convoitise chez les nations chrétiennes qui, pour s'assouvir, a répandu et répand encore beaucoup de sang. Leur domination s'est perpétuée par des procédés qui témoignent que ce n'est pas l'imitation de Jésus-Christ, mais l'imitation des bourreaux de Jésus-Christ, au cours de l'Histoire, qui est devenue trop souvent la règle de l'Occident chrétien.

Nous avons feint de croire que ce mal séculaire était une maladie contractée récemment. Nous avons feint de croire que le nazisme avait empoisonné les peuples qu'il avait asservis et que si la torture est pratiquement rétablie chez nous, il faut voir dans ce malheur une séquelle de l'occupation et admettre que la Gestapo a contaminé ses victimes. En fait, ce qui était plus ou moins clandestin naguère est entré dans les mœurs policières, voilà le vrai. C'est un peu ce qui se passe pour la pornographie : ce qui se vendait autrefois sous le manteau est offert désormais à tous les étalages. De même on torture aujourd'hui ouvertement.

Et sans doute est-il exact que la Gestapo après le Guépéou a fait école et qu'elle a apporté des perfectionnements dans l'art de faire souffrir. L'électricité appliquée à des endroits choisis du corps humain donne des résultats que n'eût pas obtenus un outillage plus compliqué et plus dispendieux, du temps que le bon roi Louis XVI n'avait pas encore aboli la torture. C'est admirable ce que l'on obtient aujourd'hui avec une simple baignoire, avec moins encore : une cigarette allumée, dans certains cas, a fait merveille. La flagellation, le couronnement d'épines, le manteau de dérision ne tendaient pas à obtenir des aveux, mais, dans l'esprit de Pilate, à donner à cet homme qui se disait Fils de Dieu un aspect si misérable que la foule peut-être et ses ennemis eux-mêmes le prendraient en pitié. Nous n'avons pas aujourd'hui, quand nous attachons un homme à un poteau, dans une salle de police — je dis « nous », car nous sommes tous solidaires de ces choses — nous n'avons aucun désir d'apitoyer personne.

ET sans doute rien de tout cela ne s'accomplit sans raison ni sans excuse, ni quelquefois sans justification. Un terrible engrenage nous broie. Quelles que soient nos raisons et nos excuses, après dix-neuf siècles de christianisme, le Christ n'apparaît jamais dans le supplicié aux yeux de bourreaux d'aujourd'hui, la Sainte Face ne se révèle jamais dans la figure de cet Arabe sur laquelle le commissaire abat son poing. Que c'est étrange qu'ils ne pensent jamais, surtout quand il s'agit d'un de ces visages sombres aux traits sémitiques, à leur Dieu attaché à la colonne et livré à la cohorte, qu'ils n'entendent pas à travers les cris et les gémissements de leur victime sa voix adorée : « *C'est à Moi que vous le faites !* » Cette voix qui retentira un jour, et qui ne sera plus suppliante, et qui leur criera et qui nous criera à nous tous qui avons accepté et peut-être approuvé ces choses : « *J'étais ce jeune homme qui aimait sa patrie et qui se battait pour son roi, J'étais ce frère que tu voulais forcer à trahir son frère.* » Comment cette grâce n'est-elle jamais donnée à aucun bourreau baptisé ? Comment les soldats de la cohorte ne lâchent-ils pas quelquefois le fouet de la flagellation pour tomber à genoux aux pieds de celui qu'ils flagellent ?

A quel moment de l'Histoire, les nations chrétiennes ont-elles témoigné qu'elles se souvenaient que le Christ a été un homme torturé dans son corps ? Et elles demeurent sans excuse puisqu'il y a toujours eu, dans chaque génération, des François d'Assise ou des Vincent de Paul pour le leur rappeler, non par leurs paroles mais par leur vie sacrifiée. Mais le cours de l'Histoire n'a pas été infléchi par les saints. Ils ont agi sur les cœurs et sur les esprits, mais l'Histoire est restée criminelle.

Même l'esclavage n'a jamais disparu. Les noirs d'Amérique sont les témoins terriblement encombrants de cette traite qui a enrichi beaucoup de bonnes gens du bon vieux temps, de bonnes gens de chez nous, qu'ils fussent natifs de Saint-Malo, de Bordeaux ou de Nantes ! Il n'est pas très rassurant d'être né dans un port et d'avoir eu peut-être des ancêtres qui ont navigué et armé des bateaux, car l'ivoire et les épices ne constituaient pas le plus beau de leur cargaison. Je crois bien que le père de Chateaubriand devait une part de sa richesse à la traite. Oui, la traite est une de ces choses qui sont à la source de grandes fortunes et qui font frémir.

CONSIDERONS de plus près cet homme qui a été le Christ. Qui était-il ? Car il ne s'agit pas de l'homme avec une majuscule, de l'homme en soi dégagé de tout caractère ethnique, ou du moins ne l'est-il devenu que lentement. Le Fils de l'Homme a émergé dans sa beauté, dans sa douceur et dans sa force d'un milieu très obscur. Il a été au départ un homme entre les hommes à une époque précise de l'Histoire, appartenant à un milieu défini. Il aurait pu être riche ou pauvre, Il a choisi d'être pauvre. Il aurait pu appartenir à la race des seigneurs, des seigneurs de son temps : les Romains. Il a choisi de naître Juif, ouvrier juif. A ces deux caractères de la personnalité humaine du Christ, comment ont réagi les générations chrétiennes ?

Nous éprouvons quelquefois jusqu'au vertige l'épouvante que toute notre piété, celle qui nous fut enseignée dans le collège où nous fîmes une première communion si fervente, celle que pratiquait notre mère dans des maisons de province parfumées de l'odeur des bonnes cuisines, sous les arbres séculaires des grandes vacances, que toute cette ferveur, que tout cet amour ait concerné un Christ refait à notre image et à notre ressemblance, à l'image et à la ressemblance de notre milieu social, aussi éloigné de cet homme qu'il fut réellement, que nous l'étions nous-mêmes du docker à côté duquel nous hésitions à nous asseoir dans le tramway ou de l'un de ces Juifs du marché en plein vent, à Bordeaux, que nous nous amusions, quand j'étais écolier, à faire éclater en injures en le narguant avec le coin de notre pèlerine pliée en forme d'oreille de cochon.

Non que je croie nécessaire de ne voir dans le Christ ressuscité que l'ouvrier qu'Il fut et de tout reconstruire à partir de là comme on y incline aujourd'hui. S'il y a une vérité qui éclate dans les Evangiles, c'est que le Seigneur ne faisait pas exception des personnes. Si Zachée perché dans son sycomore s'était appelé Rothschild, Il lui aurait aussi bien dit : « *Rothschild, je veux aujourd'hui dîner chez toi.* » Il n'est pas sûr qu'un ajusteur-mécanicien ou qu'un égoutier en tant que tels aient plus de prix aux yeux de Dieu qu'un ambassadeur, qu'un académicien ou qu'un membre du Jockey. Le Fils de l'Homme aurait pu appeler aussi bien un policier et le policier L'aurait suivi. Avant et après la Passion, il se trouve un centurion que la Grâce du Christ recouvre et fait resplendir à jamais : Celui qui nous a enseigné comment il faut recevoir le Seigneur quand il vient au-dedans de nous, Celui qui nous a soufflé les paroles qu'il faut dire à ce moment-là, qui nous a appris le geste de se frapper la poitrine, et cet autre centurion que le dernier grand cri mystérieux désabuse d'un seul coup et qui reçoit la grâce de reconnaître, dans ce supplicié couvert de crachats, de sang et de pus, le Sauveur du monde, le Fils de Dieu. Centurion ou péager, ou docteur de la loi, non, le Christ ne fait pas acception des personnes et la classe ouvrière, si elle peut être préférée, ne doit pas être déifiée. Il reste que le Seigneur a été cet ouvrier et ce pauvre. Quelle a été la place des ouvriers, quelle est encore leur place dans la société chrétienne ?

Et Il a été ce Juif. L'antisémitisme dans les nations chrétiennes et singulièrement chez les catholiques, beaucoup de causes y ont concouru et l'ins-

BOURREAUX

par FRANÇOIS MAURIAC

(Rapho.)

« J'ai eu faim et vous M'avez donné à manger. »

tinct profond de la haine se fortifie ici de toutes les excuses que lui fournit l'Histoire. Quelles que soient ces excuses et ces raisons, le fait que le Christ ait été un enfant juif, que sa mère ait ressemblé à cette petite fille juive que nous connaissons peut-être, cela n'a pas pesé, ou a pesé si peu dans la balance pour faire contrepoids à une haine qui s'est fortifiée de siècle en siècle jusqu'au nôtre, jusqu'aux crématoires du nôtre : ils en ont été l'effroyable aboutissement. Enfants juifs qu'un sombre matin de l'occupation, ma femme a vus à la gare d'Austerlitz parqués dans des wagons de marchandises, gardés par des policiers français, vous resterez à jamais présents à mon cœur et à ma pensée.

ICI, et parce que l'amertume du dégoût nous emplit la bouche, arrêtons-nous à une autre leçon qui nous est proposée par cette vue du Christ fait homme, du Christ qui a été un homme. Une tentation redoutable à certaines heures et lorsqu'on a longtemps vécu, c'est le mépris. Nous en avons trop vu. Il n'y a décidément rien à attendre, pensons-nous à ces heures-là, de cet être rusé, haineux, mais surtout cupide, qui ne cherche que son intérêt et qu'à jouir d'une richesse acquise parfois à l'exploitation de toute une race ; rien à faire, nous répétons-nous, de cette créature hypocrite qui déguise sous de grands noms et de grands sentiments, sous le nom de la Patrie en particulier, ses passions les plus viles. C'est l'excuse des régimes totalitaires : toutes les tyrannies sont fondées sur le mépris de l'homme.

Lorsque la tentation du mépris nous prend à la gorge, c'est alors qu'il faut nous rappeler que le Seigneur a été un homme comme nous et qu'Il nous a aimés. S'Il a été l'un de nous, c'est que l'homme, si misérable qu'il soit, est capable de Dieu. Et puisque le Seigneur a appartenu charnellement à l'humanité, nous ne devons jamais désespérer de cette humanité sanctifiée et glorifiée en Lui, et s'Il nous a aimés, c'est que nous sommes dignes d'être aimés malgré tant de crimes.

Le Seigneur n'a pas moins aimé les hommes après son supplice qu'Il ne les aimait avant d'avoir souffert par eux ce qu'Il a souffert : au contraire. Le Christ ressuscité montre à ses amis plus de douceur et plus de tendresse qu'Il ne faisait avant la Passion. Les dures paroles contre la race de vipères, contre les docteurs hypocrites, celles qui maudissent Capharnaüm, Carozaïm et Betsaïda, nous ne les entendons plus dans la bouche de l'inconnu qui accompagne au crépuscule, sur le chemin d'Emmaüs, deux pauvres hommes accablés de chagrin. Et voici que s'allume en eux pendant qu'Il parle ce feu qu'Ils vont communiquer à d'autres et qui ne s'éteindra plus. Ce Jésus sort vivant d'un enfer de souffrance. Il a traversé toutes les tortures que les bourreaux de tous les temps ont infligées et infligent encore avec plus de lâcheté s'il est possible que de férocité — car la victime est toujours liée, elle est toujours sans défense, elle est toujours comme un agneau qu'on égorge — et pourtant Il est là qui marche à côté de Cléophas et du compagnon de Cléophas et Il leur explique les Ecritures du même cœur qu'un curé ou qu'un vicaire de banlieue, à la fin d'une dure journée, explique le catéchisme à deux enfants. Il sort du tombeau, mais Il sort aussi de la dérision et de l'ignominie des outrages. Celui dont la voix se fait reconnaître par un accent d'indicible tendresse lorsqu'Il dit : « Marie ! » à la sainte femme qui Le cherche. Il montre ses plaies à Thomas Didyme, non pour lui faire honte d'appartenir à une race d'assassins, mais pour qu'il y mette les doigts et qu'à travers le trou ouvert par la lance il sente battre le cœur et pour qu'Il arrache enfin à l'incrédule le cri d'adoration que les générations fidèles se sont transmis jusqu'à nous : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

NON, ne cédons jamais à la tentation de mépriser une humanité dont le Fils de Dieu n'a pas seulement revêtu la chair et assumé la nature, mais qu'Il a consacrée par son amour. Et si nous ne devons pas céder à la tentation de mépriser les autres, nous ne devons pas non plus céder à la tentation de nous mépriser nous-mêmes.

Certes, il faut aller jusqu'à l'horreur quand on se connaît, comme disait Bossuet. N'empêche qu'il y a là un risque pour beaucoup d'âmes, car le pire en peut naître, si ce pire est le désespoir. Que de jeunes garçons, que de jeunes filles, après s'être longtemps débattus, se sont débarrassés d'un amour dont ils ne se jugeaient plus dignes. L'enseignement que les enfants catholiques de ma génération ont reçu les exposait grandement à ce péril. On ne cessait, durant les retraites, de nous rappeler l'horrible mot de Blanche de Castille à saint Louis : « qu'elle aimerait mieux le voir mort à ses pieds que coupable d'un seul péché mortel. » Le paralytique couché aux pieds du Seigneur était forcément chargé de toutes les fautes d'une pauvre vie d'homme. Le Seigneur les voit, Il les tient sous son tendre regard, Il n'interroge même pas, Il ne s'indigne pas. Une parole suffit : « Tes péchés te sont remis. »

Lui qui est venu chercher et sauver ce qui était perdu, c'est trop peu dire qu'Il ne nous méprise pas à cause de nos péchés. Il a tout assumé de la nature humaine sauf le péché, et c'est pourtant le péché qui demeure le lien de Lui à nous. C'est pour ce prodigue qui a bassement dissipé son patrimoine à manger et à boire avec les filles publiques qu'Il est venu, c'est pour cette femme adultère et pour cette courtisane. Je n'oserai dire que c'est ce qu'Il aime en nous, car c'est notre repentir qu'Il aime et Il hait le péché, mais c'est pour le péché qu'Il est venu et c'est souvent par cette blessure secrète, par cette faille au plus caché de l'être, qu'Il fraye sa route à travers un pauvre cœur.

ON dirait que notre puissance même, pour nous avilir, fait apparaître sous son regard l'incomparable grandeur de l'âme humaine. Je crois qu'il entre plus que de la compassion, mais un sentiment qui ressemble au respect, dans la parole adressée à la femme surprise en adultère : *« Moi non plus Je ne te condamnerai pas »*, comme si son regard de Dieu discernait dans les pires attachements un impalpable germe de l'éternel amour. De quel ton Il s'adresse à cette pécheresse de Samarie, qui devait être mal vue parmi les siens, à qui peut-être les femmes vertueuses ne parlaient pas. Non, nous ne céderons pas au mépris de nous-mêmes. Nous ne croirons jamais qu'il ne peut plus y avoir de pardon pour nous. Cette chair dont nous sommes si honteux parfois, et qui ne cesse de nous humilier, c'est elle pourtant qui a fait de chacun de nous le frère du Seigneur.

F. M.

(Copyright Ed. Bernard Grasset.)

STÉRÉOPHONIE

Il faut creuser l'espace

● *Un grand musicien, Igor Markevitch, pose une question aux techniciens : « Le départ a-t-il été bien pris ? »*

J'AI lu avec intérêt l'article consacré à la stéréophonie dans l'un de vos récents numéros. Le sujet étant d'actualité, peut-être que quelques commentaires d'un chef d'orchestre, ayant enregistré depuis de nombreuses années, pourront intéresser vos lecteurs.

Je suis d'accord avec votre correspondant lorsqu'il dit que « la stéréophonie, dès aujourd'hui, a pris place parmi les conquêtes de la matière, tremplin de la création ». Le tout est de voir si le départ a été bien pris.

On sait que la base de la stéréophonie est d'avoir deux haut-parleurs qui permettent de donner l'illusion de la réalité, en faisant entendre certains instruments par celui de droite, tandis que d'autres sont enregistrés sur celui de gauche. Or, cette notion de droite et de gauche ne correspond à rien d'essentiel en musique. La disposition des instruments d'orchestre change d'un orchestre à l'autre et souvent dans le même orchestre, on doit la modifier suivant l'effectif demandé par une composition particulière. S'appliquer à suggérer la disposition de l'orchestre que l'on écoute est donc s'attacher à un effet aussi arbitraire que superficiel.

Il y a par contre des notions spatiales qui sont unies de façon étroite avec le sentiment musical. Par exemple, celle de « bas » et de « haut ». Aucun musicien ne dirait que la flûte sonne à gauche ou à droite le violoncelle. Il pense par contre que la flûte sonne en « haut », le violoncelle en « bas ». Autre exemple encore plus simple : il est évident que pour la sensibilité auditive, une voix de basse sonne *au-dessous* d'une voix de soprano. D'autres éléments, susceptibles de créer l'espace musical, sont ceux de force et de faiblesse : qu'il me suffise de mentionner que les compositeurs remplacent souvent sur leurs partitions la nuance *piano* par le mot « lointain ».

« LA PHOTOGRAPHIE DE DEFAUTS »

On voit donc déjà qu'au lieu de s'attacher à des effets de droite et de gauche, qui ne correspondent pour ainsi dire à rien, si la stéréophonie voulait se mettre au service de l'essence de la musique, c'est peut-être dans la verticale qu'elle devrait établir des plans et dans le sens de la profondeur qu'elle devrait creuser l'espace. Nous sommes loin de cela. J'ai déjà vu en Amérique des familles entières, papa, maman et les enfants s'asseoir l'un derrière l'autre, en rang d'oignons, entre deux haut-parleurs, et prendre plaisir à écouter les instruments, venant tantôt de l'un, tantôt de l'autre. Qu'on ne me dise pas que cet amusement qui rappelle celui qu'on peut prendre à suivre une partie de tennis, ait rien de musical. On a été jusqu'à enregistrer un train qui part de droite et aboutit à gauche, réduisant les haut-parleurs au rôle inattendu de gares de campagne. Je préférerais que le train s'éloigne de l'auditeur ou fonce vers lui, le haut-parleur ainsi construit pouvant produire le *crescendo* ou le *diminuendo* naturels.

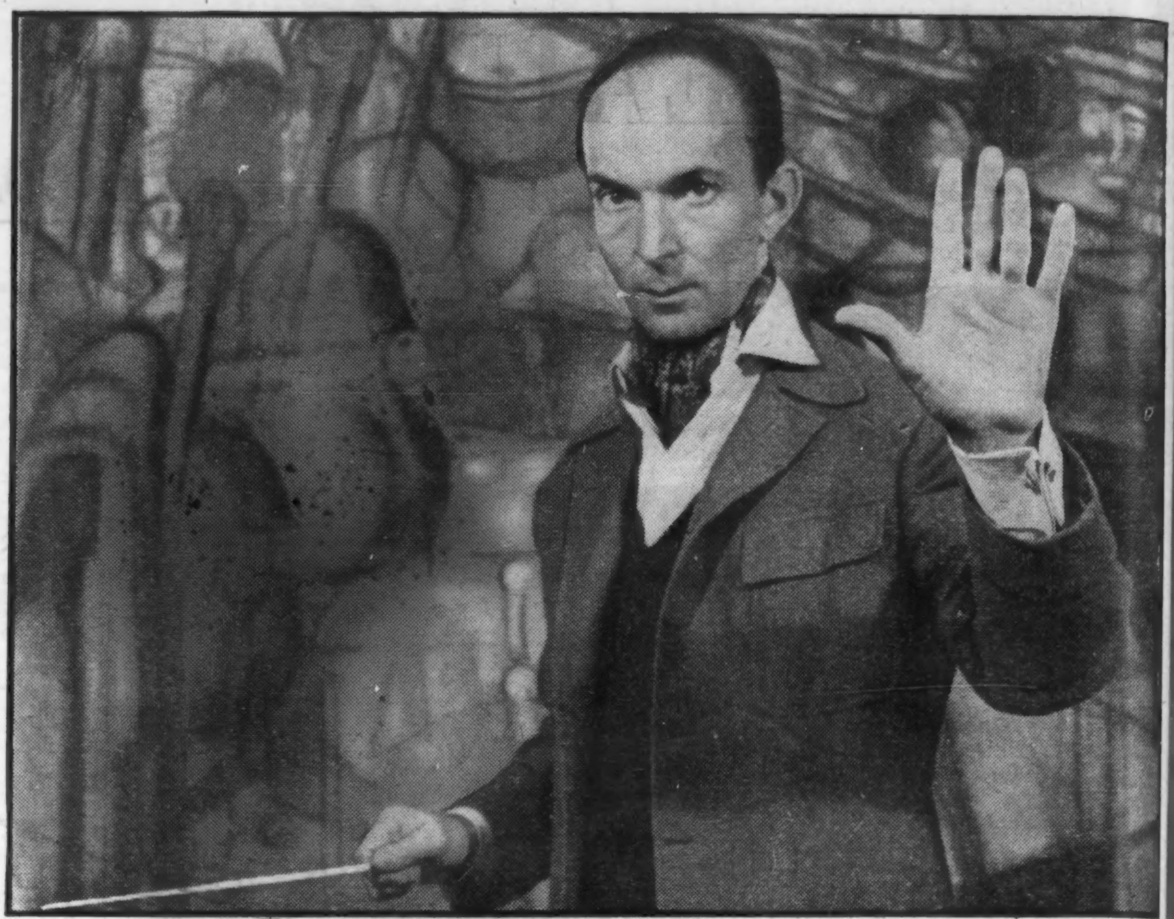
Voici donc une première constatation : la stéréophonie, telle qu'on la pratique jusqu'à maintenant, est surtout la photographie de défauts. Que sont la dispersion des instruments ou l'excessive prédominance d'un groupe sur un autre, sinon autant de défauts que n'importe quel musicien raffiné essaye de combattre ?

Ce que l'on apprécie dans l'acoustique d'une salle est la fusion et le fondu des instruments entre eux. Pour montrer de façon frappante combien rudimentaires sont encore les premières applications de la stéréophonie, qu'on pense à la fameuse acoustique de Bayreuth où tout a été mis en œuvre pour assurer le maximum de fusion à l'appareil orchestral, c'est-à-dire l'unité de la musique. Qu'y viendrait faire la stéréophonie actuelle ?

Si donc, au lieu de s'obstiner à photographier quelques contingences pour « faire vrai », on met les admirables possibilités de la stéréophonie au service de la nature même du monde sonore, elle devrait nous permettre de projeter sur lui un éclairage inouï dans le vrai sens du terme. C'est pourquoi je propose que ce soit dans le sens de l'oreille musicale qu'on travaille, c'est-à-dire qu'on creuse surtout en profondeur, qu'on bâtisse ses plans en verticale et qu'on se serve seulement de la droite et de la gauche pour des effets accessoires qui en réalité sont très rarement nécessités. Evidemment, ce que j'indique ici a été entrepris dès le début des enregistrements phonographiques dans la mesure où l'on avantageait une voix ou donnait du relief à un dessin musical. La stéréo a déjà montré la possibilité de creuser l'espace beaucoup plus avant, ne serait-ce qu'en nous accordant deux oreilles, alors que l'enregistrement monoral était fait comme si nous en avions une. Pourtant, là encore, il s'agit de ne pas décider de façon primaire ce que doit entendre chaque oreille ! C'est une ouïe toute entière que l'on doit servir sinon on pense à ces lanternes magiques déréglées où les deux images se juxtaposent mal.

Conclusion : une belle exécution musicale peut faire oublier les « contingences ». Un enregistrement doit donc s'appliquer à être au-dessus des tyrannies de la réalité, non à restituer celles-ci en couleurs voyantes. Je préconise dès maintenant (et crois pouvoir annoncer) une « stéréo-fidélité » attachée à la musique et qui, moyen de reproduction complet, nous en éclairera l'intimité secrète. Mais quand cette stéréophonie se réalisera, on pourra probablement paraphraser la Baglavadgita hindoue et dire : « Si tu rejoins la stéréo parfaite : plus de stéréo. »

IGOR MARKEVITCH.



(Ingi.)

IGOR MARKEVITCH
« Si tu rejoins la stéréo parfaite : plus de stéréo. »

VARIÉTÉS

Les chanteurs de rock' n' roll

● *De plus en plus jeunes, de plus en plus riches.*

PAUL ANKA — 17 ans — a fait salle comble à l'Olympia pendant cinq semaines. Devant son succès, le programme a été prolongé de huit jours. Un service d'ordre a protégé tous les soirs ce jeune bellâtre trépidant et « son » public a souvent gêné le tour de chant de Colette Renard, vedette du spectacle. Pour calmer l'enthousiasme des « Ankaïstes », la direction de l'Olympia a même été obligée d'utiliser des méthodes policières. Un commando de régisseurs venait se placer au balcon (où l'émeute grondait souvent) armé de lampes électriques ; à la moindre manifestation, les protecteurs de la chanson française localisaient le jeune excité et braquaient sur lui leurs faisceaux lumineux ; le fan ébloui et honteux préférait alors se taire, écouter Colette Renard et l'applaudir.

Cette épidémie d'idoles adolescentes, venue d'Amérique, après avoir touché la France, vient d'atteindre l'Allemagne. Le magazine « Time » raconte :

« De nos jours, un type ne sort sa dent que si c'est une vraie bombe. Mais c'est à lui de se débrouiller pour que le charbon ne manque pas. Il arrive, bien sûr, que le tas joue un peu rance, mais le plus souvent, la musique est servie à point. Si le sinatra est un tonneau, il y a des chances pour que tout le monde se retrouve oblique. » (1).

« CONNY », 15 ANS.
56 clubs d'adorateurs.

Ce jargon hermétique (voir glossaire en bas de page), n'est pas issu des bas-fonds de Manhattan. C'est la traduction littérale de la chanson à la mode dans les caves de Munich. Une nouvelle génération de chanteurs, d'une inquiétante précocité (entre 5 et 15 ans), a envahi l'Allemagne en même temps que le rock' n' roll.

Hanna Wurmser, 17 ans, vice-présidente du Hot-Club de Munich, fait une analyse lucide de ce phénomène : « En Allemagne, les « grands » travaillent, ne pensent qu'à travailler. Nous nous sentons seuls, abandonnés ; Dieu merci, Elvis Presley et Wild Bill Haley existent. Ils nous séduisent, nous enthousiasment, nous avons très vite l'impression que nous pouvons les suivre, les imiter, les égaler. »

L'une des plus ardentes adeptes du rock est une écolière berlinoise de 15 ans, Cornelia Froboess — surnommée Conny. Elle a déjà vendu 1.450.000 disques qui ont rapporté 60.000 dollars de royalties (près de 30 millions de francs). Conny vient de terminer son premier film et se trouve à la tête de cinquante-six clubs d'adorateurs qui groupent 10.000 membres.

Elle ne se déplace plus sans sa suite : un tuteur et un secrétaire privé. Elle a aussi un manager : son père, qui lui accorde 130 francs d'argent de poche... par mois.

Emules de Conny, un troupeau de gamines ont pris d'assaut les studios d'enregistrement. Parmi elles, Gabriele (Clonisch), 12 ans, dont « Chocolate Ice Cream » s'est vendu à 250.000 exemplaires, et Brigitte (Reisberger), 9 ans, dont le « Lieber Pappy » (Cher papa) fait fureur.

« Avec leurs « uniformes » et leurs idiomes, les fans sont en passe de devenir la nouvelle et puissante cinquième colonne culturelle de l'Alle-

(1) Dent : jolie fille. — Bombe : bonne danseuse. — Charbon : argent. — Tas : orchestre. — Sinatra : chanteur. — Tonneau : interprète de premier ordre. — Oblique : en transe.

CHOISISSEZ vos disques chez NOVELETTES
DISQUAIRE : Premier Prix du Conservatoire
MUSIQUE CLASSIQUE
CONTEMPORAINE, JAZZ
VARIETES - Six postes d'écoute
En exclusivité :
AMPLIFICATEUR ET CHAINE
HAUTE FIDELITE « PHONEMA »
Disques, Chaînes et Electrophones stéréophoniques
66, RUE DE BABYLONE - PARIS (VII^e) - SOL. 72-20
Métro : Saint-François-Xavier (face au cinéma LA PAGODE)

magne. Ils ont un Dieu: Elvis Presley; des idoles : leurs propres vedettes, et même une encyclopédie : les « comics », se lamente une ex-vedette du disque allemand. Il est vrai qu'elle n'a plus voix au chapitre, ayant atteint l'âge canonique de 33 ans...

NOTES D'ÉCOUTE

PARMI les disques reçus récemment nous avons retenu :

CLASSIQUES

● MOZART : Quatuors en sol majeur K.387 et ré mineur K.421 par le Mozarteum Quartett de Salzbourg.

Ces deux quatuors font partie de la fameuse série Haydn ; ils représentent deux sommets de la musique de chambre mozartienne, en particulier le stupéfiant finale du Quatuor en sol majeur, qui fait songer au dernier mouvement de la Symphonie Jupiter.

L'interprétation du Mozarteum Quartett de Salzbourg est un modèle de clarté et de musicalité. En outre, le disque bénéficie d'une gravure et d'un pressage impeccables. (33 *tours Pretoria*, 30 *CL* 8006.)

● POULENC : Choix de mélodies (1919-1954), par Pierre Bernac et l'auteur.

Poulenc sait choisir ses poètes ; ils se nomment Charles d'Orléans, Desnos, Aragon et surtout Apollinaire et Eluard ; il sait également trouver la prosodie qui s'impose pour chacun d'eux. La mélodie française, celle de Debussy, Duparc et Fauré, est toujours vivace ; Francis Poulenc, accompagnateur délicat et discret, et son interprète Pierre Bernac nous en donnent une superbe preuve. (33 *tours Vega*, *C* 35 *A* 33 *et C* 35 *A* 34.)

JAZZ

● MAXIM SAURY : Ce clarinettiste français perpétue à Paris la tradition du « Niou-niou », inaugurée il y a maintenant plus de dix ans par son maître, Claude Luter. Derniers-nés de la série « Rendez-vous à la Huchette », ses deux derniers disques (volumes 6 et 7) confirment qu'il s'agit là moins d'une renaissance intégrale que d'un style orchestral original, servi par des solistes habiles et toujours en progrès. (45 *tours Ducretet-Thomson*, 450 V 105 *et* 450 V 107.)

● ALBERT NICHOLAS : Clarinettiste créole, vétéran « second-line » de La Nouvelle-Orléans, Albert Nicholas, au style discret, au jeu sensible, quoique parfois un peu terne, a enregistré ces quatre bons vieux thèmes avec une formation hollandaise honorablement dixielandaise. (45 *tours Columbia ESDF* 1221.)

VARIETES

● DENISE LEBRUN : Une nouvelle venue. Une voix tendue, une présence crispée. La volonté un peu ostentatoire « d'accrocher » l'auditeur, mais des qualités certaines d'émotion et un choix de chansons sentimentalo-réalistes acceptable. (45 *tours Polydor* 20.849.)

● FRANÇOIS DEGUELT : Il est jeune, a une voix grave et agréable, un certain talent d'interprète, des dons d'auteur. Mais pourquoi n'avoir réuni dans son nouveau 33 tours que des chansons connues, des succès presque « usés » comme « Marjolaine », « Ma prière », « Only You » ? Le disque est agréable, mais inutile. (33 *tours Columbia, FS* 1.079.)

MIDAS.

CONCERTS

Julius Katchen

● *Comment vieillit un enfant prodige.*

CERTAINES réputations sont difficiles à soutenir. Donner un premier récital à New York à l'âge de 12 ans, être l'objet, pendant vingt années, et à juste titre, des critiques les plus dithyrambiques, cela confère quelques responsabilités. Il semble qu'au cours du dernier concert dominical au Palais de Chaillot, le jeune pianiste américain Julius Katchen ne s'en soit pas très exactement rendu compte.

Certes, nous connaissons les difficultés d'un programme composé de trois concertos ; il est vrai que ce programme était soigneusement dosé pour ne pas effrayer le public du dimanche : Schumann, Beethoven et Rachmaninoff. Quel pianiste, enfin, saura-t-il résister à cette démangeaison digitale qui le précipite à tout coup sur Rachmaninoff ? Ce qui est grave n'est pas tant d'exécuter trois ouvrages préférés du public, que de les jouer en vue de « séduire » ce public ; or, là, Julius Katchen n'a rien négligé, ni les alanguissements romantiques, ni les brusques ruptures de tempo. Et dans ce petit jeu de la séduction, il en perdit presque sa belle technique : combien de crescendos se sont arrêtés, en plein élan, à bout de souffle !

Nous savons bien que Katchen peut être un artiste admirable ; le début du Concerto de Schumann nous laissait même espérer quelques moments d'intense musique. Mais le Quatrième concerto de Beethoven, dont le second mouvement était complètement étiolé — malgré l'accompagnement très correct dirigé par Anatole Fistoulari — et surtout les incroyables insuffisances du Deuxième concerto de Rachmaninoff (qui, hélas ! a déclenché l'enthousiasme d'une salle quasi pleine) nous ont véritablement navré.

Il est impensable qu'un pianiste aussi doué, aussi musicien, aussi sensible que Julius Katchen, nous entraîne dans cette voie sans issue. Que faire de sa puissance et de sa fougue, que faire de sa riche sonorité et de sa souveraine aisance, lorsqu'il nous impose un tel style ? Julius Katchen reste cependant un pianiste à suivre ; et nous trouverons notre consolation en réécoutant ses beaux enregistrements (1).

CLAUDE SAMUEL.

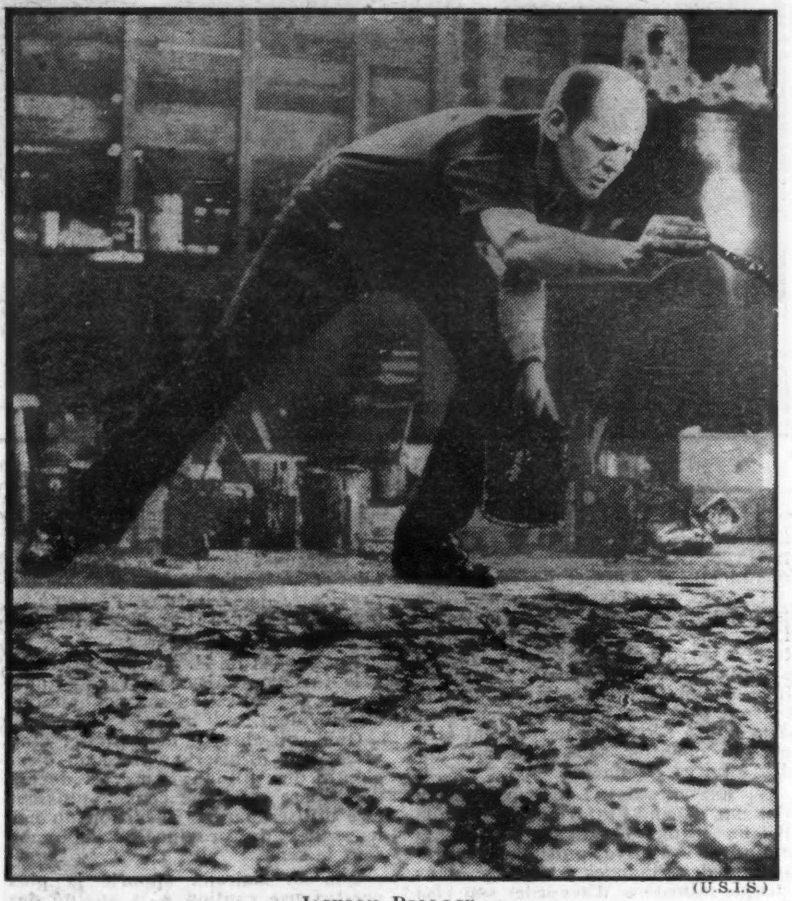
(1) Troisième concerto de Prokofiev et Troisième concerto de Bartok : Decca LXT 2.894.
Gershwin : Concerto en fa et Rhapsodie in blue : Decca LXT 5.069.
Liszt : Concertos pour piano n° 1 et 2 : Decca LXT 5.330.
Mozart : Concertos pour piano n° 13 en ut majeur et n° 20 en ré mineur : Decca 5.145.
Concerto pour piano de Tchaïkovsky et Fantaisie hongroise de Liszt : Decca 5.164.
Deuxième concerto pour piano de Rachmaninoff : Decca ACL 6.

EXPOSITIONS

Des Rois à Paris

● *Une constance exemplaire dans la fureur de peindre.*

ON expose aujourd'hui, au Musée d'art moderne de Paris, les œuvres de Jackson Pollock, le roi de la peinture new-yorkaise qui se tua en voiture il y a deux ans. Et non seulement ses œuvres, mais celles d'une vingtaine d'autres peintres qui constituent l'embryon de l' « Ecole de New York », née il y a dix-huit ans environ, avec l'ambition de détrôner la fameuse « Ecole de Paris » qui, depuis plus d'un siècle, n'a cessé d'imposer ses lois, ses goûts et ses manies au monde entier.



(U.S.I.S.)

JACKSON POLLOCK
« L'imagination d'un peintre en bâtiment. »

Alors que cette dernière constitue une sorte de carrefour où convergent mille tendances qui se contredisent apparemment, mais qui, finalement, se complètent, l' « Ecole de New York » apparaît beaucoup plus comme une sécession, celle des peintres d'avant-garde de Greenwich-Village, le « Montmartre » de New York.

Pollock et ses compagnons se sont, un beau jour, dressés contre les peintres « parisiens » (c'est-à-dire les peintres de tous les pays qui ont choisi de travailler à Paris) pour affirmer leur « autonomie ». Reprenant les slogans dadaïstes qui grondaient, entre 1916 et 1922, dans les brasseries de Saint-Petersbourg, de Berne, de Rome ou de Paris, ils ne parlaient plus que de faire « éclater le sujet », d'en finir avec « l'affreux bon goût », de mettre « la peinture au défi » ; bref, de donner forme à « l'art informel ».

TACHES D'ENCRE...

Désormais, les taches d'encre s'étalent automatiquement sur les toiles non préparées et les bavures involontaires ajouteront au charme du tableau. Projetées avec des pompes à bicyclette à travers des passoires, les couleurs danseront un ballet fou que le peintre sera le premier à applaudir en spectateur. Bien sûr, ce genre de « cuisine » a souvent été utilisé depuis une cinquantaine d'années. Mais jamais aussi systématiquement, jamais à l'échelle d'immenses toiles uniquement conçues de la sorte et en série.

La fierté de posséder enfin une « école » à eux n'a pas été sans faciliter l'extraordinaire succès de cette peinture auprès des Américains.

...TACHE D'HUILE

Et comme l'Amérique représente un important marché, « l'Ecole de New York » a fait, rapidement, tache d'huile. Aujourd'hui, il y a beaucoup plus de peintres « informels » à Paris qu'il n'y en a jamais eu et qu'il n'y en aura jamais à New York.

L'envahissement progressif depuis quelques années des galeries parisiennes est, à ce titre, significatif. Une victoire incontestablement à l'actif de « l'Ecole de New York » et de Michel Tapié de Celeyran, l'infatigable prophète français de l'art informel. Victoire sanctionnée par la présentation massive au Musée d'art moderne de Pollock, Kline, Sam Francis, de William Kooning et autres, qui exploitent chacun leurs propres procédés (taches, carrés, brossage de « sigles » noirs sur fond blanc, arabesques obtenues en faisant gicler les tubes tout en parlant d'autre chose, etc.) avec une constance exemplaire dans la fureur de peindre.

Paraphrasant ce qu'Anatole France écrivait de Napoléon, on pourrait dire de Pollock comme des autres « rois » new-yorkais de la peinture :

« *Ils ne pensent pas plus loin que le moins imaginatif des peintres en bâtiment, mais ils le pensent avec une force et une vigueur inouïe.* »

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

RÉFORME

Une politique d'ensemble

● *M. André Malraux, ministre de la Culture, met de l'ordre et consulte : faut-il subventionner l'Opéra ou un cinéma national ?*

UNE vive émotion règne dans les milieux du théâtre, du cinéma, des arts et des lettres. Projets et contre-projets surgissent, chacun s'ingéniant à sauver ce qui peut être sauvé des subventions et des facilités accordées jusqu'à présent par l'Etat aux diverses branches de l'activité dite « culturelle » du pays.

Jusqu'à présent, l'intervention de l'Etat a été essentiellement incohérente. Parfois intelligente et bénéfique, parfois désastreuse, toujours anarchique et tragiquement anachronique au siècle du cinéma et de la télévision.

Aussi, M. André Malraux a-t-il conçu un vaste projet : regrouper sous son contrôle, et en un seul ministère, toutes les activités culturelles françaises.

Pour comprendre l'ampleur de ce projet, il faut avoir une idée, même schématique, de la façon dont les choses sont actuellement encore organisées. Ou inorganisées.

DE CINQ OU SIX MINISTERES

I. L'EDUCATION NATIONALE se chargeait des questions afférentes au théâtre. Il est évident que pour ce ministère, où l'augmentation démographique crée des problèmes d'une gravité vitale, où l'enseignement technique par exemple est en retard de cinquante ans sur les U.S.A. ou sur l'U.R.S.S., les questions théâtrales ap- →

Au THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES
Jeudi 29 janvier 1959 à 21 heures
RECITAL DU PIANISTE (unique concert de la saison à Paris)
THIERRY DE BRUNHOFF
Au programme : **BACH - CHOPIN - BRAHMS - PROKOFIEFF**
Location au Théâtre : ELY. 72-42 - Chez Durand et Agences
(Réduction aux J.M.F., Etudiants et Activités musicales)

2 DERNIERES
Le Carrosse
Œdipe
TNP

→ paraissent secondaires, et les dépenses relatives au théâtre éternellement sacrifiées au moment de rogner sur un budget déjà très insuffisant.

II. DE L'INDUSTRIE ET DU COMMERCE dépendait le cinéma : c'est-à-dire le Centre du Cinéma et l'U.G.C. Le cinéma, avant la guerre, relevait de la censure et de l'Inspection des fraudes, mais jouissait en toute liberté dans le secteur public d'un régime concurrentiel normal. Pendant l'occupation, le cinéma tomba totalement sous la tutelle de Vichy. Un office corporatif fut créé, en même temps qu'une société allemande, la Continentale, contrôlait pratiquement l'essentiel de la production réalisée à Paris et de son exploitation. Mise sous séquestre à la fin de la guerre, la Continentale, son stock de films, ses salles, etc., devinrent propriété de l'Etat. Ainsi naquit l'U.G.C., société nationale de production et d'exploitation dont l'activité, parallèle à celle du secteur privé, s'est poursuivie depuis la Libération avec plus ou moins de bonheur. L'U.G.C. a produit et exploité en particulier « Nous sommes tous des assassins », « Monsieur Vincent », « Crin blanc », « Avant le déluge ».

DES POSITIONS INCONFORTABLES

Les ministres qui se sont succédé à l'Industrie n'ont jamais réussi à déterminer si l'U.G.C. devait sauver le cinéma français en produisant des films dits « de prestige », fussent-ils déficitaires, ou si seuls les résultats financiers de sa gestion devaient être considérés. D'où la position extrêmement difficile de son directeur, M. André Desfontaines.

Le bilan purement financier, c'est un fait, est négatif, et M. Pinay entend bien ne pas « subventionner » plus longtemps l'U.G.C.

Le Centre du Cinéma, qui relève également de l'Industrie, est un organisme hybride qui représente à la fois l'Etat, lequel intervient en particulier pour l'octroi des crédits, et la profession. Ce centre est à l'origine de beaucoup d'initiatives salutaires, mais la situation de son directeur, M. Jacques Flaud, pris entre l'Etat et les syndicats professionnels, dont les intérêts ne sont pas forcément concordants, n'est pas confortable.

III. DE L'INFORMATION relève la R.T.F. Si les émissions d'information proprement dites doivent être prises en charge par le ministère, elles ne constituent néanmoins qu'un vingt-septième de l'ensemble des programmes et il est assez extravagant que la R.T.F., organisme subventionné par l'Etat, doive payer un cachet au Théâtre-Français, subventionné par l'Etat, quand elle retransmet un spectacle.

IV. DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES dépendent toutes les relations avec l'étranger, les exportations, les exploitations en dehors de France. Aucun organisme, aucune exposition de peinture, aucune vente de livres, aucune tournée théâtrale, aucune distribution d'un film à l'étranger ne peuvent être mis en chantier sans l'autorisation des Affaires étrangères.

V. ENFIN DE LA PRÉSIDENCE DU CONSEIL dépend l'Information, donc la R.T.F., et DES FINANCES dépend la moindre initiative puisqu'un représentant des Finances est chargé, dans chaque ministère, d'accorder son visa bleu pour chaque dépense engagée.

A coup sûr, une gestion d'ensemble, un budget global accordé à un seul ministère, et réparti par le ministre, en connaissance de tous les problèmes, entre les différentes activités « artistiques », aboutirait à une utilisation plus rationnelle des crédits.

Pour l'instant, M. Malraux en est encore à lutter contre chaque ministère pour lui arracher son ancienne prérogative. L'Education nationale et l'Industrie ont « lâché » le théâtre et le cinéma qui se trouvent donc maintenant sous son autorité. Mais la R.T.F. demeure entre les mains de MM. Frey et Soustelle, qui ne paraissent pas disposés à l'abandonner. Et les Affaires étrangères conservent leurs attributions.

Il est donc prématuré de dire quelles vont être les mesures nouvelles prises dans chaque domaine, alors que M. Malraux ne connaît pas encore lui-même l'étendue de son pouvoir. Pour le moment, il consulte.

Aucune politique théâtrale n'est encore fixée. On parle d'une intendance des théâtres lyriques et dramatiques, mais la tendance à la centralisation ne sera peut-être pas poussée jusque-là.

LES POSTES-CLES

C'est la politique d'ensemble qui est encore à l'étude. Il faut décider s'il est préférable de donner un milliard quatre cents millions par an à l'Opéra ou un milliard à l'U.G.C., que le général de Gaulle souhaite préserver, et qui pourrait en particulier servir de base à un système de productions et de coproductions avec les pays d'Afrique du Nord (guettés par le cinéma égyptien), avec la Suisse et la Belgique (qui fait pour l'instant tous ses films en coproduction avec l'Allemagne).

Le Centre du cinéma sera vraisemblablement dissous et remplacé par une Direction générale sous l'autorité du ministre.

Il semble que dans l'immédiat M. Malraux évitera toute mesure brutale et préconisera la reconduction provisoire de la loi d'aide jusqu'à ce qu'une meilleure formule soit mise au point.

Les projets de M. Malraux justifient à la fois l'optimisme et l'inquiétude. Que la centralisation soit souhaitable, c'est évident.

Qu'il soit absurde de solliciter cinq visas pour diffuser un livre ou d'engloutir des millions dans les décors de l'Opéra sans que ceux-ci puissent être utilisés par la Télévision ou par les salles de province, cela tombe sous le sens.

Que M. Malraux apporte la plus prestigieuse caution à la qualité des interventions de l'Etat dans l'activité culturelle ne fait aucun doute. C'est évidemment à Vilar, à Barrault, à Planchon que, dans le domaine du théâtre, il apportera son appui.

En ce qui concerne le cinéma, il a eu une conversation avec René Clair.

Mais, au niveau de l'exécution, à qui confiera-t-il les différentes « directions » qu'il faudra créer ?

Le nom des hommes que M. Malraux placera aux postes-clés donnera déjà une indication sur le sens dans lequel il entend orienter son action. Et la part qu'il entend faire au « dirigisme » en une matière particulièrement rétive.

Cabarets Dancings

THÉ DANSANT T.l.j. à 17 h. CLARIDGE

CLUB CH. ÉLYSÉES Orch. O. CALLE et BOB MARTIN
Thé t. l. jours, Soir. mercr., jeudi, vendr., sam., dim.

le rêve DANCING 3, Bd Poissonnière

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

LE SHAKO 3, rue Vernet, Bal. 22.04
Francis LINEL

Restaurants

LIDO ÉLY. 11 61 LIDO ÉLY. 11-62 LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "PRESTIGE"
de P. Louis-Guérin & Fradey

MOCAMBO ★★★ 12, rue Marignan ELY. 58-64 Dîner-Spectacle

ROYAL St GERMAIN Pl. St-Ger.-des-Prés LIT. 42-63
MENU GASTRONOMIQUE 1.500 frs 3 MAGNUMS A DISCRETION

TOURISTE Pte Maillot-Pas 67-58 Diner spec. Banquets
MENU GASTRONOMIQUE 1.500 frs 3 MAGNUMS A DISCRETION

CURD JURGENS, DANNY KAYE, NICOLE MAUREY.
Et la Rolls est à Rothschild...

THÉATRE

Le second souffle

SECOND souffle pour la saison théâtrale qui prend en janvier un nouveau départ.

Robert Kanters verra pour vous la semaine prochaine « La Punaise », de Maïakowski, mise en scène de Barsacq, à l'Atelier ; « L'Ecole des Femmes », mise en scène de G. Wilson, au T.N.P. ; « La Folie », de Louis Ducreux, mise en scène par l'auteur, à la Madeleine, et enfin « Les Possédés », d'après Dostoïesvky, par Albert Camus, pièce pour laquelle les spectateurs ont été priés d'être présents dès 20 heures.

Le Ranelagh
5, rue des Vignes - AUT. 64-44
RICHARD III (v. o.)
de W. SHAKESPEARE
avec Laurence OLIVIER

AGRICULTEURS - 8, rue d'Athènes (9e)
DIES IRÆ JOUR DE COLERE
de CARL TH. DREYER v. o.

CINÉMA

Michèle Manceaux et Denis Vincent ont vu pour vous :

● ***Danny Kaye dans un chef-d'œuvre d'humour vécu et la descente aux enfers d'un cinéaste baroque.***

BONNE semaine au cinéma, grâce à un genre de chef-d'œuvre, « Moi et le Colonel », et à un film imparfait, mais qui mérite d'être considéré : « Le temps d'aimer et le temps de mourir ».

Comptons pour rien « Jeux dangereux » (1), où Pierre Chenal joint l'invraisemblable au conventionnel pour tracer un portrait sans charme et sans poésie d'enfants de la zone qui kidnappent un enfant bourgeois pour faire « casquer ses vieux ».

Seuls le beau visage sensible et la grâce de Pascale Audret, madone des faubourgs et chef de gang, inclinent à l'indulgence.

Comptons pour peu cet « Arbre de vie » (2), annoncé comme un nouvel « Autant en emporte le vent ».

Le film dure en effet 2 h. 45 ; il se passe en effet au temps de la guerre de Sécession (dont douze combattants apparaissent sur l'écran) et l'action s'étire en effet sur plusieurs années. La ressemblance s'arrête là.

Une jeune dame n'aime pas les Noirs, parce qu'au cours d'un incendie, son papa et sa noire nourrice ont été retrouvés un peu près l'un de l'autre. La pauvre en a gardé un choc au cerveau. Son mari, antiesclavagiste, essaye de la ramener à de meilleurs sentiments, mais comme il est absorbé lui-même dans la recherche d'un arbre (symbolique : le bonheur, la vérité, le salut, etc.) au fond d'un marais, ils ont bien du mal à se comprendre.

Et le spectateur s'assoupit doucement, malgré les beaux regards an-

(1) Paris, Berlitz, Wepler Pathé.
(2) Biarritz, Richelieu, Madeleine, Gaumont.

goissés de Montgomery Clift et la triste situation où se débat la douce Elizabeth Taylor.

Passons aux choses sérieuses.

● Moi et le Colonel

Pendant l'exode de 40, un grand écrivain juif autrichien, né à Prague, considéré comme le Paul Eluard de langue allemande, Franz Werfel, traversa la France pour tenter de passer la frontière espagnole et d'échapper ainsi, une fois encore, aux persécutions raciales.

Passant à Lourdes, il fit un vœu : celui de consacrer un livre à Bernadette Soubirous s'il avait la vie sauve. Le miracle eut lieu et il fut double. Werfel fut sauvé (il est mort aujourd'hui) et le livre qu'il consacra à la petite sainte est excellent.

Mais de ses souvenirs d'exode, il tira également une étincelante comédie, « Jacobowsky et le Colonel », toute pétrie de cet âcre humour sécrété, à travers des siècles de persécution et d'insécurité, par les juifs d'Europe centrale.

En 1913, naquit à Brooklyn, d'un couple d'émigrés russes, David-Daniel Kaminsky. Le jeune David eut tout juste le temps d'apprendre à lire et à écrire avant de quitter l'école pour gagner sa vie.

Il s'appelle aujourd'hui Danny Kaye et se donne lui-même pour « un homme drôle aux cheveux rouges, un idiot très compétent qui a fait rire vingt-quatre pays ».

Il est aussi représentant du « Fonds d'urgence d'aide aux enfants » et a fait à ce titre d'innombrables tournées bénévoles pour récolter des fonds destinés aux quarante millions de gosses en détresse inventoriés par les Nations Unies. Il en a adopté plusieurs lui-même.

LORSQU'ON S'APPELLE JACOBOWSKY

C'est de la rencontre entre David Kaminsky, dit Danny Kaye, et Samuel Jacobowsky, héros de la comédie de Werfel, qu'est né ce film délicieux, savoureux, et d'un très haut comique qui s'appelle « Moi et le Colonel » (3).

Jacobowsky, auquel Danny Kaye prête sa silhouette correcte et sobre d'homme d'affaires habillé par un bon tailleur, son œil bleu triste et tendre, que zèbre parfois l'ironie, Jacobowsky est juif, né en Pologne. Ce sont des malheurs qui arrivent. Mais quoi... On peut avoir eu toutes sortes d'occasions d'apprendre que l'on est sur terre quelque chose de totalement superflu et s'obstiner cependant à vivre. D'abord dans son pays, puis, lorsqu'on vous en chasse, en Allemagne. Puis en Autriche. Puis en Tchécoslovaquie. Puis en France. Mais voilà que pour vivre, en juin 1940, lorsqu'on s'appelle Jacobowsky, il faut encore passer une frontière. Le problème est d'atteindre Hendaye. Une certaine façon de passer son existence en sursis développe l'ingéniosité, le calme et le sens des réalités.

Un autre Polonais souhaite en même temps que lui atteindre Hendaye, où un sous-marin britannique doit le cueillir. C'est un officier de haute noblesse, c'est-à-dire antisémite viscéral. Il a la belle allure et l'œil fixe de Curd Jurgens, la morgue et les bottes idoines, et derrière lui des générations dont le mode d'existence a développé des traits de caractère et une philosophie exactement inverses de ceux de Jacobowsky.

Comment ces deux hommes traversent ensemble la France sillonnée par les réfugiés et les troupes allemandes, dans la Rolls d'un Rothschild achetée par l'un et conduite par l'autre, le ton et l'évolution de leurs relations, c'est ce que raconte, avec un bonheur presque constant, « Moi et le Colonel ».

Que ce sujet scabreux qui devrait porter à tout, sauf à rire, puisse enchanter tous les spectateurs, quelle que soit la sensibilité particulière de leur épiderme, c'est un tour de force.

Bien sûr, c'est du théâtre plutôt que du cinéma, mais du meilleur.

● Le temps d'aimer et le temps de mourir

C'est tout le contraire que propose « Le temps d'aimer et le temps de mourir » (4), qui réunit ce qu'il faut pour plaire.

Aux âmes sensibles, il offre les brèves, irrémédiablement brèves, amours d'un soldat en permission ; aux cœurs nobles, le drame de conscience de ce même soldat allemand qui découvre qu'on le fait se battre pour une cause injuste et qu'il est aussi un temps pour la révolte ; aux intellectuels même, un épilogue au goût d'absurde : notre héros, de retour sur le front, est tué par le partisan russe dont il vient d'épargner la vie.

Il y a enfin Erich-Maria Remarque, dont le nom s'étale en grosses lettres sur les affiches et dont le visage même, abîmé par la vie comme celui d'un boxeur par les coups, apparaît dans le film pour prêcher la foi en Dieu et le refus du désespoir. Erich-Maria Remarque, dont tout le monde sait, sans toujours l'avoir lu, qu'il a écrit avec « A l'Ouest rien de nouveau » un roman solide et généreux, mais dont tout le monde a lu le mélodramatique « Arc de Triomphe ».

Et pourtant, « Le temps d'aimer et le temp de mourir » est un film étrange, agaçant, déroutant, et qu'il faut se hâter d'aller voir avant que le public ne lui fasse un mauvais sort.

C'est qu'il est aussi — et même d'abord — l'œuvre d'un homme dont le nom n'apparaît pas sur les affiches : Douglas Sirk. A dire vrai, les producteurs sont très excusables de n'avoir pas prévu ce qui allait arriver. Depuis trente ans au moins qu'il fabrique des films à Hollywood, ce Danois formé à l'école du théâtre allemand a montré plus de savoir-faire que de talent. Seuls, récemment, son baroque « Ecrit sur du vent » et son attachante adaptation du roman de Faulkner, « Pylone », ont appris aux critiques à épeler son nom.

LISELOTTE PULVER
Le temps de mourir

Ici encore, Douglas Sirk a une manière redoutable de vous lancer en plein visage des images horrifiques ou insolites : c'est, au cours de la retraite allemande dans les plaines russes, sous un ciel verdâtre, une main qui sort de la neige, et le visage tout noir d'un cadavre qui semble pleurer en dégelant ; c'est, quand le permissionnaire retrouve sa ville natale, derrière la façade intacte d'un magasin de jouets, soudain une interminable perspective de rues en ruine ; c'est sous un bombardement la brusque débandade d'un cortège mortuaire, avec ses couronnes qui jonchent l'avenue déserte.

On pense plus à Malaparte qu'à Remarque ou, pour rester dans le domaine du cinéma, à un Bunuel plus largement inspiré que d'habitude.

Images gratuites ? Non, car par-delà cette vision d'une Allemagne s'écroulant sur ses ruines et ses monstres, elles nous font pénétrer dans l'univers secret de Douglas Sirk, un univers de rêve ou plutôt de cauchemar. Cette petite ville accablée par les bombardements alliés, c'est la cité infernale des mauvais rêves, où les ruines ne font que déboucher sur des ruines, où surgissent, derrière chaque pan de mur carbonisé, des visages sardoniques ou hagards.

On est loin du réalisme d' « A l'Ouest rien de nouveau » : c'est volontairement ici que les décors sentent l'opéra et que les visages sont grimés comme au Grand-Guignol, que le feu brûle vert comme du soufre.

« Le temps d'aimer et le temps de mourir » est la descente aux enfers d'un cinéaste d'un goût souvent discutable, mais d'un tempérament peu commun.

(3) Ermitage, Max - Linder, Images.
(4) Normandie, Rex, Moulin-Rouge.

PASCALE AUDRET.
Le temps de voler

ELIZABETH TAYLOR
Le temps de bâiller

TÉLÉVISION

En direct de chez Jean Painlevé

● *Face à son écran de télévision, Emmanuel Berl s'amuse, s'instruit, s'inquiète : que va devenir Jean Painlevé ?*

LES émissions de variétés ne s'améliorent pas. Je n'ai pas vu sans quelques bâillements « Avec le sourire » de Jacqueline Joubert et de sa marionnette Papotin. Elle est charmante. Elle fait tout ce qu'elle peut. Elle s'est déguisée en skieuse. Elle a couvert de tricots tous ses acteurs. Mais quoi ! Gilles Margaritis présente sans apprêts les meilleurs numéros qu'il découvre. C'est lui qui a raison.

Du moins, les émissions scientifiques sont-elles de plus en plus satisfaisantes. « A cœur ouvert » reste inoubliable. Et M. Lalou vient de nous donner une émission excellente : « En direct de chez Jean Painlevé ».

Celui-ci a montré une autorité, un naturel parfaits dans le rôle de cinéaste-chercheur, qu'il a créé. Heureuses, à l'écran, les personnalités fortes ! Je me suis rappelé que, jadis, j'étais allé rendre visite à Paul Painlevé malade et qu'il m'avait dit de son fils : « *Oh ! celui-là, il est comme il est, lui-même n'y peut rien.* »

Sa passion de filmer les animaux les plus éloignés de l'homme, de préférence ceux qui vivent dans l'eau, reste intacte, après tant d'années de zèle. Il caresse amoureusement une roussette, une pieuvre. Les bouts de films qu'il nous a montrés sont d'un extraordinaire intérêt, souvent d'une extraordinaire beauté. Rien de plus pathétique que les efforts de l'animalcule qui surgit du bourgeon maternel, que l'hippocampe accouchant, que la crevette qui sort de ses écailles, au péril de sa vie, et attend que poussent des écailles neuves ; rien de plus atroce que ces « assassins d'eau douce » dont Jean Painlevé dit « *Ce n'est pas qu'ils soient cruels, mais ils ont toujours faim.* »

Jean Painlevé s'est mis au service des biologistes. C'est pour eux qu'il travaille. Ils ont témoigné de l'aide qu'il leur apporte. Le film rend sensible ce que le microscope, à lui seul, ne peut révéler. Il comble l'abîme que la nature met entre l'homme et les manifestations élémentaires de la vie : cet abîme est creusé par la différence des rythmes. Montaigne parlait déjà de ces éphémères qui atteignent l'extrême vieillesse, quand ils meurent le soir du jour où ils sont nés ; la caméra fait saisir des vieillissements beaucoup plus rapides ; elle joue du ralenti et de l'accéléré. Jean Painlevé a dit que, parfois, quelques secondes de film répondaient à un tournage continu de plusieurs jours.

UN REVEUR DE HAUTE PRECISION

Quoique lui-même en doute, je suis sûr que de tels spectacles peuvent trouver autant d'amateurs que d'admirateurs et de curieux. La recherche, ici, débouche sur la culture et la science sur le spectacle. La « Vie des abeilles » de von Frisch me paraît un excellent scénario ; la crevette en danger de mort de Painlevé n'est pas moins émouvante qu'une héroïne de western.

J'avoue que j'ai eu le cœur serré quand Jean Painlevé a dit que, si grandes que soient pour lui les difficultés techniques, les difficultés financières le sont encore plus. Des pays étrangers l'appellent ; il a peur que, les moyens de continuer son travail lui étant refusés dans le nôtre, il lui faille s'expatrier. Est-il vrai que la France ne puisse fournir les outils nécessaires à des travailleurs si méritants, qui ne demandent rien d'autre que de pouvoir travailler, contents de l'existence monacale qu'ils mènent, entre Roscoff et Paris ? Rêveur de haute précision, poète qui scande au millionième de seconde les phénomènes de la vie, Jean Painlevé nous a beaucoup donné. Ne pourrait-on faire en sorte qu'il lui soit permis de rester parmi nous ?

E. B.

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

17 JANVIER.

Le nouveau parlement a été essayé. Il fonctionne à merveille. On l'a remis sur l'étagère : les personnages resteront rangés dans leur boîte jusqu'en avril. A ce moment-là, le président, en jaquette et pantalon rayé, sera derechef piqué sur son fauteuil et les travées se garniront de leurs bonshommes interchangeables. Mais la même grande ombre élyséenne les traversera, de la droite à la gauche.

Convenons-en : aussi longtemps qu'elle s'étendra sur eux, cette ombre souveraine, les parlementaires, comme tous les autres Français, ignoreront le fort et le faible de leur nouvelle Constitution. Ce n'est pas que le jeu en sera faussé ; mais elle sera comme habitée par une âme toute-puissante qui la maniera et la pliera selon son génie. Non certes délibérément ; sans aucune intention subversive, et c'est trop peu dire : dans le strict respect de la loi. Seulement rien ne peut faire qu'un chef, quand il s'appelle de Gaulle, ne réduise les textes législatifs à servir sa pensée, cette pensée que les ministres n'interprètent pas au gré de leur humeur, qu'ils s'efforcent de comprendre et de servir.

Le pouvoir d'un tel homme n'est pas reçu du dehors. S'il ne se fondait que sur la popularité, qu'il serait précaire ! De Gaulle (heureusement pour lui et pour nous) tout populaire qu'il est, ne l'est pas au sens où le général Boulanger l'était. Un temps viendra peut-être où le peuple souverain le supportera aussi mal que Louis XIII, certains jours, supportait le cardinal de Richelieu. Il le gardait pourtant, parce qu'il était un roi conscient à la fois de sa propre débilité et de ce qu'exigeait le salut de l'Etat. Les Français d'aujourd'hui, eux aussi, se savent débiles, mais comme Louis XIII, ils mesurent la chance qui leur est donnée de ce grand homme dont la patrie demeure l'unique passion. Présence pesante, étouffante même à la longue, et qui interrompt au plus bel endroit la carrière de tous nos Rastignacs. Mais les multiples intérêts qu'elle gêne pèseront moins lourd dans le cœur des Français, que ce que j'appelais l'autre jour, la délectation de l'Etat renaissant. Du moins je veux le croire. Je prête à notre peuple le sens royal de ce qu'impose le service de la patrie.

C'est le consentement du peuple aux conditions réelles de son salut, qui fonde la démocratie, à ce moment de notre histoire. Ce n'est pas l'engouement d'une heure que suscita ce charmant « général Revanche », comme on appelait Boulanger, jeune ministre de la Guerre, chéri de la foule, pour sa barbe blonde, pour son cheval noir, pour une phrase dite à la tribune de la Chambre le 4 février 1886, à propos de l'envoi des troupes à Decazeville où les mineurs étaient en grève : « Les soldats partageront leur pain avec les grévistes... » et qui, quatorze mois plus tard, lors de l'affaire Schnoebelé, avait face à l'Allemagne, « relevé le pompon ». Les passions d'un peuple cristallisent autour d'une image d'Epinal qu'elles inventent.

Qu'y a-t-il derrière l'image ? C'est quelquefois Bonaparte et quelquefois Boulanger : quelqu'un ou personne. Et quand c'est quelqu'un, il peut s'agir d'un ogre que son propre destin fascine jusqu'à cet aveu de Napoléon à Metternich : « Que m'importe à moi la vie d'un million d'hommes ! » Ce sont les néants comme Boulanger, ou les minotaures dévorateurs de millions de jeunes êtres comme l'Empereur, qui touchent le plus sûrement le cœur des foules, non les serviteurs de la patrie qui ne cherchent ni à plaire, ni à éblouir, mais à rendre la vieille nation ressemblante à l'image qu'ils ont dans le cœur.

Ce n'est pas qu'ils ne soient aimés, eux aussi, et que de leur vivant même leur histoire ne se fasse légende. Un élément de poésie pénètre la politique depuis que de Gaulle est revenu...

18 JANVIER.

Ce soir, pour la première fois, je me suis vu moi-même à la télévision. Je ne passais pas « en direct » (j'ignore quelle est l'expression technique). Je me suis donc vu et observé de cet œil implacable qui ne se pardonne rien parce qu'il se sait sous le contrôle d'innombrables témoins.

Or ceci m'étonne : il y a quatre ou cinq ans, la première fois que j'assistai à une projection du film que Leenhardt m'a consacré, je ne me reconnus pas, à mon apparition sur l'écran : quel était ce vieux bonhomme ? Cette première rencontre avec la vieillesse m'accabla. Je découvris que nous vivons sur une image de nous-mêmes fixée une fois pour toutes, non sans doute dans la jeunesse, mais à cet âge incertain qui nous permet encore de courir notre chance et de ne pas déplaire : or, hier soir, plus vieux de quatre ou cinq années, je me suis apparu à moi-même beaucoup moins avancé (au sens de faisandé) que dans le film. Je ne me suis pas fait horreur à moi-même : c'est le miracle de la télévision.

Mais ces émissions différées ont cet inconvénient que le metteur en scène intervient quand vous n'êtes plus là ; et que vous avez la mauvaise surprise, que j'ai eue hier soir, d'un anonyme qui répond vertement à ce que vous avez dit et qu'il n'a pas compris, et qui se donne les gants (et de quel ton satisfait !) de vous faire la leçon, une fois que vous avez le dos tourné.

Il s'agissait de peinture. Je parlais, à propos du portrait que Mac Avoy a fait de moi, du visage humain et de cette merveilleuse bombe que fut Picasso, et de ce visage qu'il détruisit à partir d'un certain moment de sa carrière. Je sais, bien entendu, quel maître du dessin était déjà le jeune Picasso. Mon interlocuteur à retardement a feint de croire que j'avais accusé le peintre de n'avoir jamais dessiné aucun visage et il m'a écrasé en projetant une série de portraits.

Cela n'est rien : mais je mets en garde les participants à ce nouveau magazine télévisé (sur les beaux-arts) : l'émission en sera retouchée à leur insu et on leur répondra quand ils n'auront plus la possibilité de se défendre.

19 JANVIER.

Relu ces jours-ci d'affilée : « Oncle Vania », « La Mouette », « Les Trois Sœurs », — repris, comme chaque fois par cette nostalgie, par ce regret poignant que me donne Tchékov, de ce que j'aurais pu faire au théâtre, après « Asmodée » et « Les Mal Aimés », dans la même direction que lui, — de ce que j'aurais pu apporter moi aussi, au théâtre français, car j'avais des possibilités de même ordre (je ne dis point : de même valeur, et je sais garder mes distances...). Toute œuvre est faite de tâtonnements, et nous serons passés à côté de nos vraies richesses. Nous disparaîtrons avec tous ces gisements inconnus.

20 JANVIER.

Je pouvais penser qu'il ne restait rien à décrocher depuis la grand-croix, et que je pouvais souffler sur les dernières bougies de l'arbre de Noël, — et me voilà encore juché au haut d'une estrade dans les salons de l'ambassadeur des Etats-Unis et me voilà ruisselant de louanges en anglais (j'entends même prononcer le nom de Pascal), et me voilà qui reçois, des mains de M. l'ambassadeur, le diplôme de membre honoraire de l'American Academy of Arts and Letters — et voilà que je réponds et fais mon compliment et que je suis applaudi et que la télévision me télévise. Et tout cela, pas du tout officiel, mais cordial et gentil, grâce à l'ambassadeur et à Mme Houghton et aussi parce que, cette fois, le gâteau est partagé en trois et que le peintre Chagall et mon vieil ami, mon vieux jeune ami Francis Poulenc, reçoivent eux aussi leur diplôme.

Ma vie aura été une distribution de prix interminable. Je ne me doutais pas sous les arbres de mon collège, quand l'orchestre jouait l'ouverture du « Voyage en Chine », et que Monseigneur déposait une couronne de lauriers dorés sur ma petite tête tondue, et que le soleil d'un matin de juillet nous brûlait de la joie des grandes vacances, je ne me doutais pas que la vie, eh bien, ce serait cela, jusqu'à la fin. Mais le dernier mot entendu, que sera-t-il ?

F. M.

(Copyright L'Express : « Mondial Presse »).

L'EXPRESS

DIRECTION

Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 68.51

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19.63
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS (1 an) :

France et Communauté : **5.000 francs.**
Etudiants, militaires : **4.000 francs.**
Etranger : **6.000 francs** (Etudiants : **5.000 francs**).

VENTE AU NUMERO :

France et Afrique du Nord : **100 francs.**
Suisse : **1 fr. 90.**
Belgique et Luxembourg : **18 francs.**
Italie : **250 lires.**

(Règlement par chèque bancaire
ou C.C.P. 7378-19, Paris)

(L'abonnement donne droit à utiliser les services de Madame Express.)

LE CADEAU 1959

Que pouvez-vous offrir à un ami pour lui être utile et lui faire plaisir ?

Un petit objet qui lui fera plaisir une fois ?

Ou un cadeau qui se renouvellera toute l'année, que le facteur lui apportera de votre part chaque jeudi, pendant 52 semaines ;

Un abonnement à « L'EXPRESS » présenté par Jean EFFEL

Afin de participer nous-mêmes à votre cadeau, nous enverrons à votre ami, avec le premier numéro de l'abonnement, une carte qui sera DESSINEE ET ECRITE SPECIALEMENT POUR LUI par Jean EFFEL.

Pour cela, il suffit de nous retourner, rempli, le formulaire ci-contre, en joignant un chèque ou un virement postal de 5.000 francs.

M. ....

Adresse : ....

désire souscrire l'abonnement suivant au prix de :
- 5.000 fr. un an - 2.600 fr. six mois (tarif France).
- 6.000 fr. un an - 3.100 fr. six mois (tarif étranger) (1).
au bénéfice de :

Nom : ....

Adresse : ....

Je vous envoie ci-joint la somme de .... **francs**
par chèque
par virement à votre C.C.P. 7378-19 Paris (1)

Je désire que l'abonnement soit précédé de l'envoi d'une carte de vœux qui sera adressée - anonymement - de ma part (1).

(1) Rayer la mention inutile.